



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

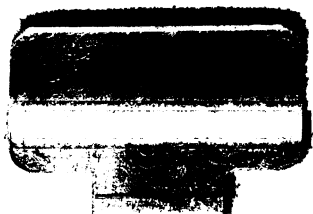
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

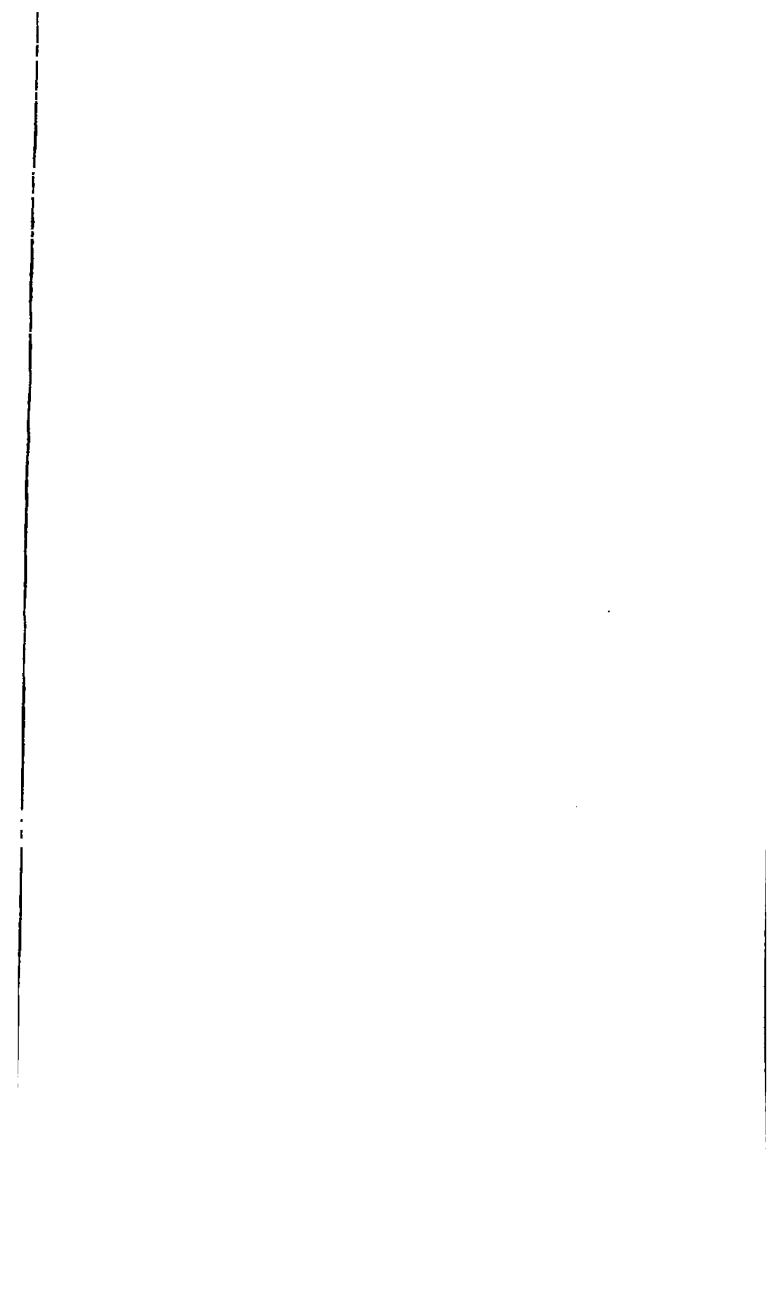


BRARY  
F THE  
IVERSITY  
OF  
CALIFORNIA













65901

# ÉTUDES

DE

# LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

MONTAIGNE ET PASCAL — GROQUIS NORMANDS

MAUPASSANT — EUGÈNE BOUDIN — VUES SUR L'HISTOIRE

TAINÉ ET SAINTE-BEUVE — L'ORIENT D'AUTREFOIS

LE DRAME DES POISONS — NOTES ET MÉMOIRES SUR L'EMPIRE

NAPOLÉON ET SA FAMILLE — WATERLOO

LA VIE POLITIQUE EN PROVINCE — LES MÉMOIRES DE BISMARCK

PAR

## ALBERT SOREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>o</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE

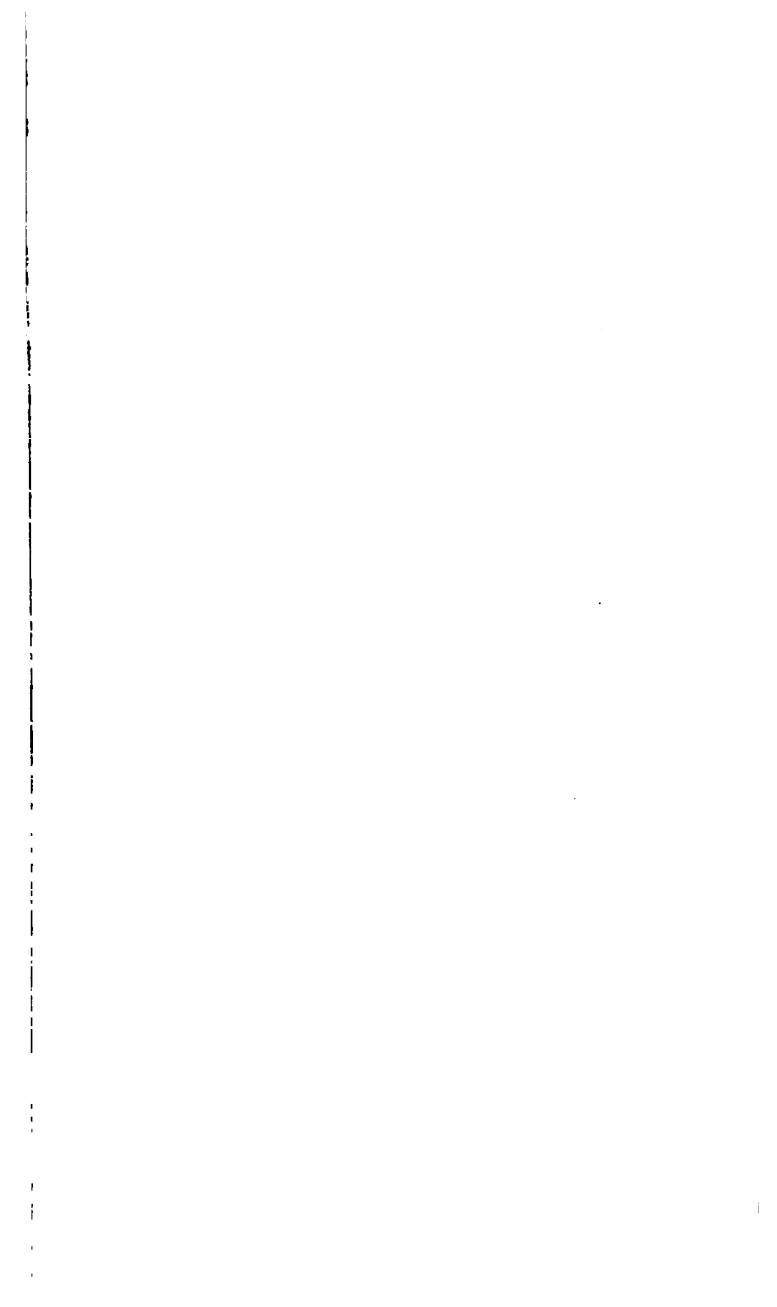
1901

*Tous droits réservés*











65901

# ÉTUDES

DE

# LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

MONTAIGNE ET PASCAL — CROQUIS NORMANDS  
MAUPASSANT — EUGÈNE BOUDIN — VUES SUR L'HISTOIRE  
TAINÉ ET SAINTE-BEUVE — L'ORIENT D'AUTREFOIS  
LE DRAME DES POISONS — NOTES ET MÉMOIRES SUR L'EMPIRE  
NAPOLÉON ET SA FAMILLE — WATERLOO  
LA VIE POLITIQUE EN PROVINCE — LES MÉMOIRES DE BISMARCK

PAR

ALBERT SOREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>e</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE

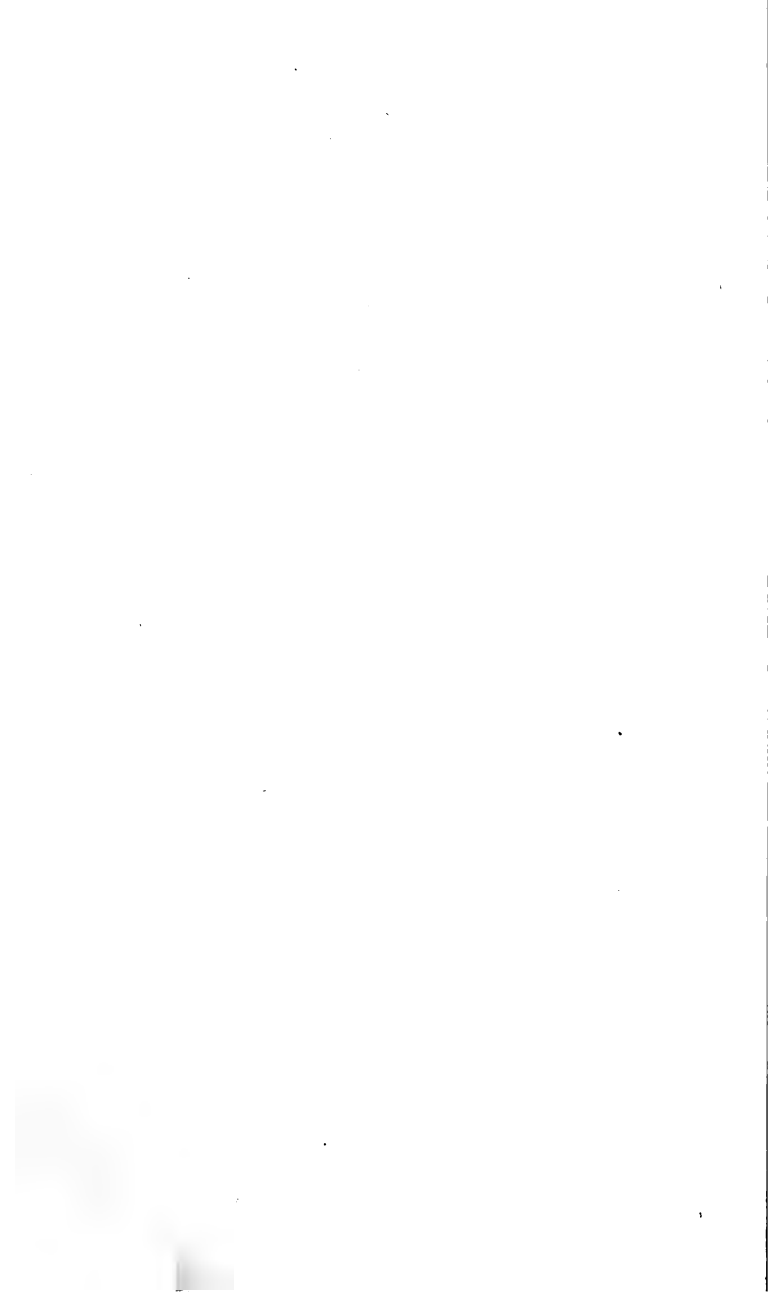
1901

*Tous droits réservés*









ÉTUDES

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

signé. Il est d'une haute tenue morale et le talent y abonde; le style est de race et beaucoup de morceaux sont de premier choix. M. Faguet, dans son excellente préface, va jusqu'à conclure, et ce n'est pas moi qui le démentirai : « Je vois très bien les *Essais* encadrés entre le livre de Guillaume Guizot comme introduction et l'*Entretien de Pascal avec M. de Sacy* comme épilogue. Les choses ainsi seraient mises au point; et du reste, ces trois ouvrages sont dignes les uns des autres. » Oserai-je ajouter que si Jurieu, entrant à son tour en lice, avait, de la plume redoutable dont il combattait Bossuet, admonesté son coreligionnaire Bayle sur l'article du scepticisme, il ne l'aurait point fait d'un autre ton ni d'une autre allure. Voilà une belle compagnie et dont on se peut accommoder.

Mais, dans cette campagne ardente menée contre Montaigne, nous n'avons que l'offensive, les approches, les mines, l'assaut. Nous ne connaissons point le reste : la défense, les retours de l'ennemi, les sorties, les surprises de l'assiégé. Guillaume Guizot n'a point conservé le journal de ce siège mémorable. Soyons sûrs que sa ténacité a été mise à de rudes épreuves. Si quelqu'un était fait pour subir l'enchantement de Montaigne, « le plus insaisissable et le plus saisissant des hommes, » pour se laisser amorcer à la magie de son style, à cet art d'écrire poussé jusqu'au génie, au rythme de sa prose, à la vie qui fourmille dans ses mots, à la poésie intime de son langage, à cette puissance d'évocation verbale et d'invention métaphorique que nul n'a égalée en France, et que Shakespeare seul, peut-être, a possédée au même degré, c'était le merveilleux causeur, l'essayiste inépuisable qu'était lui-même Guillaume Guizot.

La verve et l'imagination du Midi avec des aperçus et des lointains de Genève, la familiarité de l'Angleterre, toute une littérature, toute une seconde âme acquise et cultivée, par-dessus tout, l'esprit français libre, lumineux, pétillant, chaleureux; la pointe du *parisianisme* aigu avec un arrière-fonds de sensibilité, il n'y eut jamais d'artiste plus raffiné ni d'ami plus aimable, d'une âme plus ouverte, d'une intelligence plus souple, plus impressionnable, plus communicative. Il était le causeur et le convive par excellence. Il animait toutes les conversations par le mouvement de sa pensée, au courant ondoyant, sinueux, miroitant, étincelant au possible; par sa qualité la plus exquise : captiver l'interlocuteur, le soulever, l'inspirer, le monter au ton et lui suggérer la réplique. Après vous avoir charmé par son esprit, il vous laissait l'illusion, décevante, mais flatteuse aussi, que vous aviez presque autant d'esprit que lui-même.

Il possédait à la fois les facultés de l'homme d'études, celles du littérateur et de l'orateur. Il en avait tout l'acquis : une mémoire inouïe incroyablement meublée par des lectures incessantes, et qu'il trouvait toujours docile et fraîche, parce qu'il la rajeunissait toujours; une capacité d'attention, d'adaptation, de digression aussi; une curiosité infinie et féconde, l'aptitude à découvrir partout, jusque dans les propos les plus indifférents des gens les plus importuns, le grain de mil et le grain de sel. L'amour de la vie, l'amour de la beauté, l'amour de l'intelligence, l'extrême sensibilité aux harmonies mystérieuses de la pensée et des mots : il semblait né pour comprendre Montaigne et le commenter à ses contemporains.

Il avait formé pour son édition des *Essais* une

archive entière de notes savantes. Il voulait faire entrer dans son commentaire et dans son introduction tout un siècle, tous les antécédents de ce siècle, toutes ses suites dans les autres siècles. A l'inverse de son ami Taine, dont l'esprit, avide de définitif, épris de relief, impatient d'édifier, n'opérait que sur des plans arrêtés, élevant sur des fondations fortes ses magnifiques et puissantes architectures, Guillaume Guizot n'avait jamais assez de défrichements et de fouilles. Sa passion de mineur le détournait de la forge.

## II

Nous n'avons donc que des pièces; toutes sont destinées au même jeu de la machine. Guillaume Guizot concevait, sans doute, et non sans quelque malice et quelque ironie, son *Essai sur les Essais*, comme Montaigne lui-même avait mené sa fameuse apologie pour Raymond Sebond. Le chapitre de l'apologie proprement dite demeurait à écrire; aussi bien Guillaume Guizot le jugeait-il superflu : l'édition même et le texte y suffiraient abondamment. Il sut ainsi rompre le charme, vaincre l'admiration et s'en tenir aux griefs.

Ils sont nombreux et formeraient presque une litanie à la façon de celles que défilait si volontiers le maître Rabelais : Montaigne, destructeur des croyances, empoisonneur des philosophes, nourricier des indifférents, patron des libertins, idole des ecclésiastes de Gascogne; — Montaigne, faux monnayeur du bon sens, observateur superficiel, raisonneur inconséquent, politique à courte

vue, moraliste sans morale, sceptique crédule, avocat de l'Église, irréligieux dans les moelles, complaisant au catholicisme parce qu'il peut le pratiquer sans y croire, ennemi de la Réforme parce qu'elle implique le trouble de la conscience, le sentiment tragique du péché, la volonté de la foi, et qu'elle dérange la quiétude et les habitudes des gens du monde; — Montaigne, inaccessible à l'idée du perfectionnement humain, inaccessible à la notion de science, dédaigneux du savoir, méprisant des savants; — Montaigne, le plus fallacieux des endormeurs, qui détourne des ambitions saines : en politique, où il ne voit que les circonstances; dans les affaires publiques, où il ne voit que du temps à perdre et des soucis à gagner; — Montaigne, prôneur de la vie sans but, apôtre de cet évangile à l'envers, contrepied de notre *Credo* : l'humanité marchant à reculons, l'indifférence érigée en devoir, la patrie indigne de préférence et de sacrifice, la science vaniteuse, pédante, chimérique, inutile, la liberté impossible et stérile; — Montaigne savourant les délices du doute, distillant le mépris de l'humanité!... Voilà l'homme qui se présente et qu'on nous représente — le mot est de Sainte-Beuve — comme « le Français le plus sage qui ait jamais existé » !

Pascal, qui avait connu l'enchantement, avait connu cette révolte et ce haut-le-cœur. Guillaume Guizot les éprouva à son tour. Il existe, s'écrie-t-il, une autre sagesse que celle-là, une autre France, d'autres Français et une autre façon de concevoir la vie! L'influence de Montaigne a été décidément trop profonde et trop prolongée. Il y a aussi des temps où elle est plus particulièrement pernicieuse. Au temps de Pascal, c'étaient à la fois les libertins et les jésuites qui donnaient l'assaut au christianisme. Au temps de Guillaume Guizot, au

lendemain d'une révolution, d'une guerre désastreuse, quand il s'agit de tout refaire dans la République, l'ennemi prend un autre masque, mais il est aussi redoutable.

Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, ce sont des vérités et des exemples qui puissent rendre à l'âme humaine de l'ordre et du ton. Raisons lasses, consciences dénouées, imaginations surexcitées ou abattues, il faut nous détourner de ceux qui cherchent sans désir de trouver et qui trouveraient sans volonté d'obéir; nous avons besoin de philosophes qui croient à la philosophie, de religions qui ne soient pas des précautions, de lois qui ne soient pas des expédients. Ce n'est pas la légalité, c'est le dilettantisme qui nous tue; il a tué l'Italie de la Renaissance, il tuerait la France de la Révolution, et comme en parlant d'elle nous parlons de nous, il nous reste, en présence de Montaigne, à rentrer en nous-mêmes et à nous demander si vraiment il nous suffirait de nous connaître comme il s'est connu, de nous régler comme il s'est réglé, d'employer notre vie comme il a employé la sienne...

Pourquoi cette invective contre ce mort de trois siècles? C'est que ce prétendu mort est immortel; il se survit, il *revient*, comme dit le peuple, et toujours, et partout; il parle. La séduction qu'il exerce est la même qu'au temps des guerres de religion, le péril est peut-être plus grand, déclare Guillaume Guizot. C'est, pour écrire en toutes lettres le nom qui se devine entre toutes les lignes de son livre, c'est le temps où Renan, au comble de la gloire, au plus haut degré de prestige, le plus écouté, le plus influent des maîtres, l'orgueil et le charme de sa génération, entremêle son grand ouvrage des *Origines* de ces intermèdes infiniment plus goûtés du public que la pièce même : les *Dialogues philosophiques*, *l'Ecclésiaste*, les *Souvenirs d'enfance*.

C'est le temps où l'auteur de la *Vie de Jésus* se réveille compatriote de Cyrano, et de Montesquieu, celui des



*Lettres persanes*, découvre en son âme d'historien et de philologue un fonds de gasconnade et se fait le commensal posthume de Béranger. Guillaume Guizot flairer ici le poison, le venin de Montaigne. C'est en Montaigne qu'il entreprend de saisir le magicien corps à corps et de l'exorciser.

Derrière Montaigne, c'est la raison, la conscience, le christianisme, la Révolution française, qu'il défend contre le dilettantisme scientifique; c'est à la fois l'esprit de 1789 et celui de la Réforme, la foi et l'action.

J'avouerai sans précaution mon dessein. J'admire beaucoup Montaigne, mais je suis persuadé qu'à tout prendre on se fait de lui une trop haute et trop belle idée. Montaigne m'amuse, m'entraîne, me charme, me séduit, m'étonne, et je l'admire de toutes mes forces. Mais, Dieu merci! je ne l'aime pas, et je soutiens qu'il est un exemplaire parfait d'une certaine espèce d'hommes qui sont aimables et qui ne sont point dignes d'être aimés. Il n'est, pour le fond des choses, ni aussi original, ni aussi profond, ni aussi serré qu'on veut bien le dire, et à mesure que j'ai vu son influence plus étendue et plus certaine que je croyais d'abord, je l'ai vue moins saine et moins bienfaisante.

### III

Faut-il maintenant s'arrêter à quelques passages et, pour le seul plaisir de converser, montrer comment Guillaume Guizot ne nous découvre qu'un côté de la médaille, en appeler de lui à lui-même et nous figurer par quelles retouches, quels repentirs il aurait, s'il en avait eu le temps, atténué, complété ses jugements?

« J'appellerais volontiers les *Essais*, l'*Introduction à*

*la vie mondaine.* Montaigne est le saint François de Sales des esprits profanes et moyens. » Voilà de ces mots charmants et profonds dont le livre est émaillé. Mais si Montaigne est « par essence un homme du monde et un galant homme, épicurien, fataliste, avec des parties de stoïcisme dans l'imagination », prenez garde que le procès que vous lui faites est le procès même de l'homme du monde, qui a tâté de tout, qui a poussé ses pointes et ses reconnaissances partout, est revenu de tout et ne se pique d'aucune chose, sinon de n'être dupe de rien. Ce que vous appelez le « préjugé » de Montaigne, c'est le préjugé de la vie de société, du divertissement le plus précieux aux Français, du jeu où ils excellent, la conversation voltigeante, libre, parfois un peu libertine, presque toujours ironique, mais où perce néanmoins çà et là, en pointes très délicates, l'aiguillon du cœur; où l'œil parfois devient humide, entre deux sourires. C'est l'esprit qui court, pirouette, ricoche; où tout propos s'amende, s'émousse au frottement; où l'on se pique d'honneur à prendre le contrepied, à remonter le courant; où le paradoxe effarouche aussitôt le sophisme qui s'insinue, où la raillerie secoue le pédantisme discourtois, où l'on cherche moins à contredire ou à convertir autrui, qu'à s'approcher, par touches légères, de la nuance qui échappe toujours; où tout jugement est un mot, tout argument une anecdote. On n'en sort ni meilleur, ni pire, ni plus éclairé sur le fond des choses, ni plus avancé vers la conclusion, mais reposé, ce qui est beaucoup, avec plus d'entrain et de bonne humeur pour se remettre à la besogne, ramené enfin à la mesure des autres et de soi-même, ce qui ne laisse point d'aiguiser la critique, de régler le jugement et de dérouter le censeur et le pédagogue que chacun

porte en soi. Il suffit d'une heure de causerie, au désert, en fumant, avec de joyeux pessimistes, pour reconnaître qu'au demeurant la vie n'est pas si mauvaise puisqu'on y trouve si aimable compagnie, ni que le monde n'est pas si mal fait puisque le désespoir de vivre s'y tourne en suicide si gaiement ajourné.

Guillaume Guizot, qui en parle à son aise, objecte que la vie n'est pas faite pour causer. Soit ! Mais causer aide à vivre. L'âme ne peut demeurer perpétuellement tendue : elle risque de tomber en tristesse, de se fondre en amertume, de se tourner en humeur peccante, humeur de morigéner les autres, en vanité de savoir et surtout d'enseigner, — *concupiscentia docendi*, — de choir en sottise, de sombrer dans l'abîme profond du péché contre l'esprit. Ne nous portons pas aux extrêmes ; ne prenons pour exemple ni tel homme de grande pensée, mais consommé dans le sérieux, Tocqueville, si vous voulez, antipode de Montaigne ; ni l'antipode d'un Tocqueville, un fils de Montaigne errant dans la politique, comme Charles de Rémusat. N'oublions pas que les hommes d'action ont été très souvent des hommes de conversation : tels frappaient d'estoc et de taille, de Montluc à Marbot, qui goûtaient une joie ineffable à raconter, amplifier et colorer à la gasconne leurs exploits. Voltaire, le Voltaire de Calas et de La Barre, est inséparable du Voltaire de *Candide* et des soupers de Potsdam. Diderot, de la même main qui a allumé les torches de la Révolution, a écrit *le Neveu de Rameau* et *le Rêve de d'Alembert*. Et Frédéric, ce Méphisto couronné ; et Napoléon, le plus prodigieux des essayistes, leur verve fantasque et débridée n'a jamais troublé leur vue dans la négociation, paralysé leur volonté, ralenti leur main dans la bataille.

Je relève dans Guillaume Guizot des pages parfaitement belles sur la religion, une, entre autres, sur l'œuvre commune de la Renaissance et de la Réforme, sur le seizième siècle, qui, à la fois, par Erasme et par Luther, « a rouvert des jours et des passages entre Athènes et le Calvaire, entre le Capitole et le Sinaï. » Mais s'il est vrai de dire que Montaigne n'est aucunement biblique, n'est-ce pas forcer un peu la nuance, que de déclarer que le seizième siècle l'est « profondément » ? Et Ronsard, et Cervantès, et Rabelais, que Guillaume Guizot place avec raison si haut, mais pour porter peut-être un peu trop d'ombre sur Montaigne ? La religion de Montaigne : « croire sans examen, pratiquer sans réflexion, » pour se livrer ensuite, en toute sécurité d'ignorance, « aux appels confus de la nature, aux saillies désordonnées de la fantaisie, » ce scepticisme agenouillé des épicuriens catholiques, n'est-ce pas, à proprement parler, la religion des gens du monde, et presque tous ne sont-ils pas, plus ou moins, de la grande hérésie de Montaigne ?

Il faudrait donc en venir à la dénoncer, à la condamner ; c'est où en arrive notre auteur dans une page éloquente et indignée. Mais avec les mondains, avec les libertins, ne flétrit-il pas, du même coup, les « honnêtes gens », les politiques, qui, s'ils n'ont pas conquis et payé de leur sang la liberté de conscience que les croyants réclamaient pour eux et refusaient aux autres, l'ont au moins voulue pour tout le monde, l'ont fait entrer dans les mœurs et pénétrer dans les lois ? Ce n'est pas seulement l'Ecclésiaste que vous excommuniez de la sorte, c'est l'aimable Sévère de Polyeucte, c'est Philinte, c'est Cléante ; ce sont les rédacteurs de l'Édit de Nantes et du Concordat, ces sages, ces modérés.

Henri IV, en religion, était-il si loin de Montaigne, et Louis-Philippe si loin de Henri IV?

Guillaume Guizot, avec la large tolérance qu'il avait héritée de son père, était resté, et s'en faisait honneur, très protestant. Or si Montaigne est antichrétien, il l'est avec une nuance très marquée de complaisance pour Rome et d'antipathie pour Genève. « Je cherche, écrit Guillaume Guizot, un autre homme que je puisse nommer pour bien mesurer la portée exacte de mes griefs contre Montaigne et le degré d'estime où je crois juste de l'arrêter. » Et, comme malgré lui, le nom de Chateaubriand lui vient aux lèvres : le *Génie du christianisme* a été pour la religion au dix-neuvième siècle ce que les *Essais*, « ce Génie du paganisme, » ont été pour le seizième siècle finissant, découragé et dégoûté de ses hautes entreprises. Permettez, le seizième siècle finissant, découragé et dégoûté, c'est une belle image, ce n'est qu'une image. Le seizième siècle finissant, le dix-septième qui commence, c'est la grande époque de la France monarchique, les années les plus prospères de la vieille France; c'est Henri IV, et peu après c'est Richelieu; c'est la période qui prépare Colbert, la splendeur de Louis XIV, le grand roi, celui d'avant la légitimation des bâtards et la révocation de l'Édit. Et le temps où l'on acclame Chateaubriand, où le beau monde se convertit à la « religion des cloches », c'est la puissante époque de l'organisation, de la conquête, de la magnificence d'État, c'est le Consulat enfin.

Mais voyez comme Guillaume Guizot pressent l'objection et comme il l'aurait devancée, s'il en avait trouvé le loisir! Il voit bien qu'il a été trop loin, il s'arrête, et il écrit : « Non, Montaigne, quoique sceptique, et Calvin, quoique intolérant, et malgré le mal que chacun d'eux

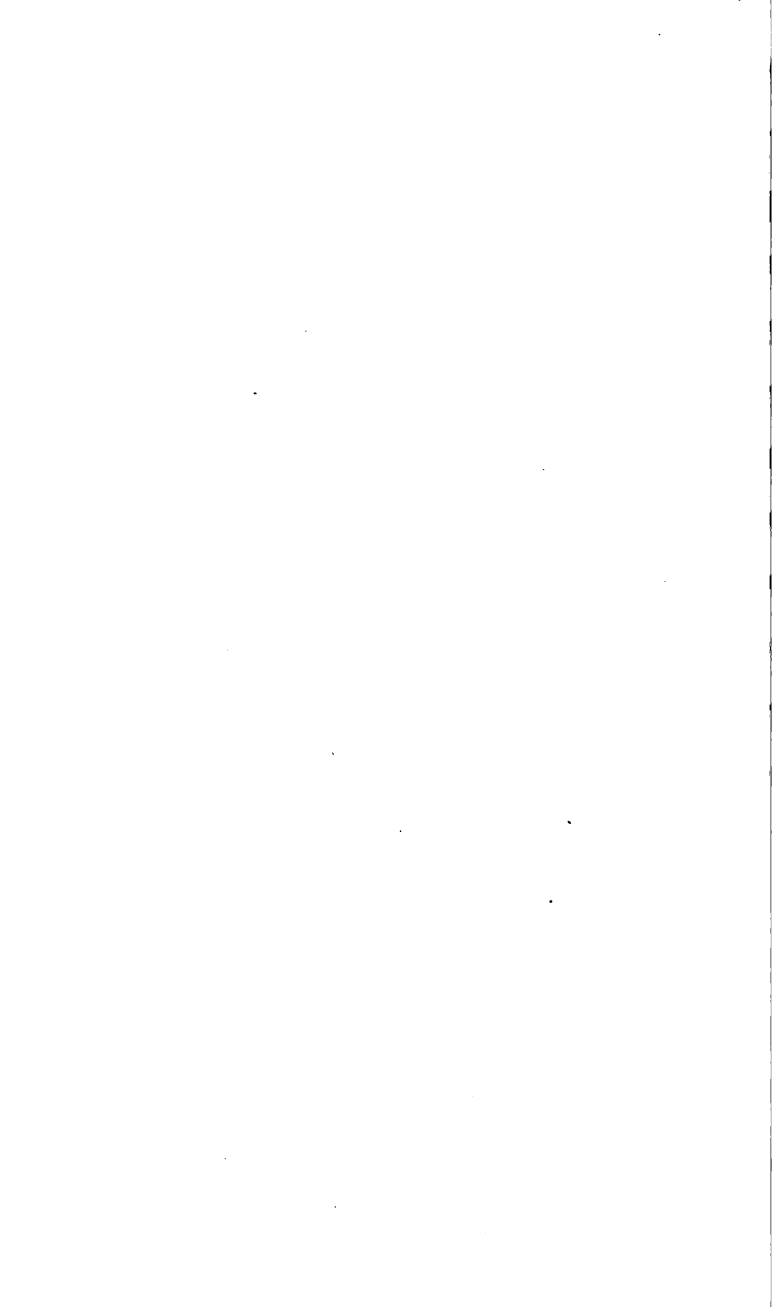
a fait, ont fait tous deux du bien à l'esprit humain. Montaigne lui a redonné du jeu ; Calvin en a retrempe les ressorts. » Voilà de ces traits où l'on reconnaît le sang paternel, l'âme du grand historien que fut M. Guizot, et où l'on peut mesurer tout ce qu'aurait pu donner à la littérature et à la pensée française le Montaigne achevé de Guillaume Guizot.

Tel qu'il est, c'est une ébauche de maître. En discuter avec l'auteur, c'est lui rendre l'hommage d'admiration auquel il eût été le plus sensible. Montaigne n'est pas l'homme même, mais qui fut jamais plus homme que lui, et à qui mieux qu'à cet ennemi intime de Pascal peut-on, en le transposant légèrement, appliquer le mot célèbre : « Si on le vante, je l'abaisse ; si on l'abaisse, je le vante. »

Montaigne d'ailleurs s'amende lui-même. Sa culture du *moi* n'est pas la culture intensive, la culture de serre chaude et de produits chimiques, qui empoisonne la terre avant d'empoisonner la plante qu'elle tue en sa floraison même : fleurs de luxe, fleurs à joncher les tables et qui vivent à peine l'espace d'un diner ! Montaigne est le bon jardinier qui sème en la terre libre, qui bêche, arrose, taille, émonde, écarte les mauvaises herbes et les parasites, mais uniquement pour aider l'opération de la nature, faire la tige plus robuste, le fruit plus savoureux, la graine plus féconde. La première et dernière leçon qu'il donne à son *moi*, c'est de ne se point piper soi-même. Il est impitoyable au *moi* qui se fait centre du monde, qui se croit parvenu, qui croit savoir, qui décide, qui prétend régenter, dominer, humilier le *moi* d'autrui. C'est le correctif puissant et le contre-poison à l'égoïsme, à la suffisance, à la vanité, que ce perpétuel retour à soi-même insinue inévitablement.

Tant qu'il y aura des sots, des pédants, des fanatiques, des dogmatiques, des songe-creux, des superbes, des chercheurs de pierre philosophale et des abstrac-teurs de quintessence, des faux savants et des penseurs à vide, des joueurs de mots, des infatués de leur esprit, des obsédés de leur génie qui se piqueront de soumettre l'univers à leur propre raison, parce qu'ils y admirent la raison universelle, Montaigne sera bienfaisant, Montaigne sera nécessaire. Il est, et c'est son plus beau titre, un penseur libre. « Montaigne, dit Guillaume Guizot, était de son temps et du nôtre en cela... Il pratiquait consciencieusement cette liberté de penser qui devient, pour qui sait l'entendre, un devoir strict et le premier de tous. »

Restons-en sur ce mot qui porte loin. Je vois bien comment finira le procès. *Avocat pour et contre appelé* : chacun, plaideurs, juges, demandeurs, défenseurs, greffiers, témoins et assemblée, s'en ira, les *Essais* à la main, y cherchera des arguments pour confondre l'adversaire et oubliera le litige. Nous devons aux *Essais* une belle méditation de plus sur les choses de l'intelligence. Ce n'est pas le premier présent de ce genre que nous fait Montaigne. Les hommes de sa sorte agissent moins encore par l'influence de leurs idées que par les contradictions qu'ils provoquent. Ami lecteur, ne vous contristez donc point et savourez votre livre de prédilection, le maître des maîtres en l'art de conférer. Qui que vous soyez, si vous l'avez lu, vous le relirez ; mais si, pour votre disgrâce, vous l'ignorez ; si, par comble de désastre, après l'avoir entr'ouvert, vous l'avez refermé, dormez en quiétude, vous êtes guéri à tout jamais du mal de Montaigne et, par surcroît, de tous les maux de l'esprit.





# PASCAL

PAR ÉMILE BOUTROUX (1).

---

## I

« Ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait (2). » M. Boutroux a fait un portrait. Ce n'est pas qu'il n'eût été capable de conférer sur Pascal avec autant de subtilité qu'homme de France et d'en méditer avec profondeur. Il a préféré parler de Pascal. Il y a une critique qui, toute fine et ingénieuse qu'elle est, voile les originaux. Il faut pourtant y revenir, à ces originaux, au moins de temps à autre, ne fût-ce que pour mieux goûter l'ingéniosité de la critique. A lire tant d'essais sur les écrivains, le public n'a plus le temps ni peut-être le goût de les lire eux-mêmes. Il en est d'ailleurs qui ne se laissent point aborder de plain-pied. Il faut une introduction et une

(1) *Pascal*, par Émile BOUTROUX, de l'Institut. Paris, Hachette, 1900.

(2) *Pensées*. Voir l'édition si intelligemment et savamment encadrée, de M. Léon BRUNSCHWIG, Hachette, 1897, — qui ne fait pas oublier, bien entendu, celle de M. Ernest HAVET.

préparation. C'est ce qu'a voulu nous apporter M. Boutroux, et il y a merveilleusement réussi.

Il est entré en commerce direct avec Pascal, il a pénétré dans son intimité, il l'a interrogé, il l'a écouté, il a recueilli les témoignages de ses proches, de ses amis ; mais sans curiosité vaine de commérages, d'anecdotes, de colifichets de la vie. La figure de Pascal est tout, son mobilier n'est rien. Parlant d'une des dernières éditions des *Pensées*, très méritoire, très précieuse, mais qui n'est qu'une sorte de fac-similé du manuscrit, avec son incohérence, ses surcharges, ses ratures, ses ébauches, ses fragments brisés et dispersés, M. Boutroux dit excellemment :

Cette prise de possession des manuscrits est une source de fine jouissance pour les habiles qui, désabusés de la foi aux choses, mettent tout leur plaisir à étudier la personne et, dédaignant les idées d'un Pascal, trouvent très curieux et amusant de démonter son intelligence et son âme... L'admiration que nous nous flattons de vouer à ceux qu'on appelle les grands hommes ne nous fait-elle pas un devoir de chercher d'abord dans leurs écrits l'expression de la vérité éternelle qu'ils se sont proposé d'y fixer et de nous transmettre ?

C'est un Pascal mieux connu, plus intelligible à la raison, plus « sensible au cœur », qu'a voulu nous donner M. Boutroux :

Pascal, avant d'écrire, se mettait à genoux et priait l'Être infini de se soumettre tout ce qui était en lui... Il semble que celui qui veut connaître un si haut et rare génie dans son essence véritable doive suivre une méthode analogue et, tout en usant, selon ses forces, de l'érudition, de l'analyse et de la critique, qui sont nos instruments naturels, chercher dans un docile abandon à l'influence de Pascal lui-même la grâce inspiratrice qui seule peut donner à nos efforts la direction et l'efficace.

Avec piété, avec amour, mais sans extase, sans que son œil s'éblouisse ni que sa main tremble, il a considéré son modèle, et, en traits déliés et fermes, sobres et fidèles comme ceux des artistes admirables qui peignaient les verrières au seizième siècle, il a fixé les traits expressifs, nuancé le visage et le vêtement d'une teinte légère de couleur, et détaché toute l'image en transparence sur le ciel : image d'un penseur pour la netteté des lignes, d'un saint pour l'envolée vers Dieu.

Mais cet homme, prodigieux et singulier entre tous les autres, a été un homme cependant. C'est parce que son œuvre est si bien imprégnée d'humanité qu'elle a poussé si loin dans les générations et est devenue à toutes une immortelle contemporaine. Il n'a pas seulement pensé, il a vécu, et pour le bien connaître, il le faut connaître vivant. « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis. » La pensée de Pascal est étrangement mêlée au cours de sa vie; elle a suivi ce cours, elle se continue; elle a eu ses flux et ses reflux, ses progrès, ses retours, ses périodes; qui ne le voit point ne sait pas bien lire Pascal et ne le pénétrera jamais. Il y a eu en lui, qui se sont développés successivement, puis confondus en harmonie, un mathématicien, un homme du monde, un « honnête homme », un chrétien; ce n'est pas trop pour atteindre le dernier de se laisser conduire par les autres et de les accompagner en leurs passages.

Il me paraît bien que c'est le grand mérite du livre de M. Boutroux. Dans cet ouvrage, écrit par un philosophe excellent, la partie d'histoire occupe plus de la moitié des pages; on se figure encore lire un récit, suivre une vie qui croît et s'écoule, lorsque, insensi-

blement, en cette vie, les pensées maîtresses s'insinuent, pointent, se développent, à leur heure, dans leurs conditions et circonstances, et s'enchainent les unes aux autres, si extraordinaires en soi et pourtant si naturelles en leur évolution. L'œuvre capitale, vers laquelle marche tout le reste, les *Pensées*, semble à la fois dériver de toute la vie et la consommer, si bien que, tentant après beaucoup d'autres de découvrir le dessein, d'interpréter le mystère de ce livre, M. Boutroux en approche peut-être plus que personne parce qu'il en a su démêler la genèse. Il y montre Pascal lui-même. L'apologie que Pascal entreprend du christianisme, c'est l'histoire de sa propre conversion; les avenues qu'il ouvre aux âmes troublées et douloureuses, ce sont les avenues par où il a passé; l'appel qu'il adresse à ces âmes, c'est l'exhortation, la préparation à la grâce qu'il a reçue, qui l'a illuminé, ravi, et qu'il implore pour elles. Son existence se déroule et se dénoue comme la tragédie de Corneille.

## II

Il commença par la géométrie, la physique, les phénomènes de la nature, les langues apprises par l'usage avant d'en étudier la grammaire. Son père, magistrat de haute culture et fort curieux des sciences, ne le voulait mettre au latin qu'à douze ans, aux mathématiques qu'à seize. Pascal, sur ce chapitre, renversa le plan d'études, et l'on sait comment, faute de livres pour les apprendre, il découvrit les propositions d'Euclide.

M. Pascal, le père, s'attachait à éveiller en son fils le besoin de comprendre et l'aptitude à démontrer : l'observation, l'expérience, l'analyse, le raisonnement sur des faits bien établis. C'était, à sa façon, une sorte de positiviste chrétien. Il était ami de Mersenne. Il avait élevé tout bonnement, entre son laboratoire et son oratoire, cette « cloison étanche » que Taine trouvait à la fois si difficile à édifier et si fragile, et qui fut pourtant, en ce temps-là, qui est encore dans le nôtre, un moyen de réunir en la même demeure la science et la foi, une sorte de mur mitoyen entre la certitude et l'espérance.

A cette instruction, toute positive, la religion n'était en rien mêlée. Non qu'Étienne Pascal fût libre penseur. Il se montrait, en matière de religion, sincèrement respectueux et obéissant. Il professait que ce qui est objet de foi ne le saurait être de la raison, encore moins lui être soumis. En revanche, il ne pensait pas que la foi fût de mise dans la recherche des choses naturelles; et, dans la conduite de la vie, il croyait possible et légitime d'allier l'esprit du monde et l'esprit de piété, les vues de fortune et les pratiques de l'Évangile.

Blaise Pascal vécut d'abord dans la société des savants, qui était la société préférée de son père. Il portait en lui un appétit singulier d'excellence, qui plus tard ne se satisfait qu'en la sainteté, qui d'abord se porta sur l'explication des choses, la netteté de la pensée, la sûreté de la preuve. « Il acquit le sens des démonstrations rigoureuses et de la convenance de la méthode avec la chose à démontrer. Il comprit comment on prouve, soit en mathématiques, soit en physique, et que la certitude ne peut venir que de l'accord de nos idées, non avec notre esprit, mais avec les choses. »

Mais, à mesure que son esprit s'étendait, il cherchait

cette certitude dans les choses de l'âme, déjà les principales pour lui, et ne la trouvait pas. Il avait vingt-trois ans lorsqu'un accident grave, arrivé à son père, le mit en rapport avec deux gentilshommes qui faisaient profession de soigner les blessés. Ils lui donnèrent à lire Jansenius, Arnauld et Saint-Cyran. On peut dire que, dans ces jours-là, et en une première intuition, Pascal sentit Dieu se révéler à son cœur et connut que ce cœur ne pouvait avoir d'autre objet que Dieu, en quoi il pût se reposer et se satisfaire. Il vit en Dieu seul la vérité à laquelle il aspirait, stable et pleine, et il forma le propos de ne plus vivre que pour Dieu. Dès cet abord, il médita de communiquer à ses proches, puis aux autres hommes, cette révélation qui se faisait à lui. Une première vue de l'*Apologie* s'esquissa dans sa pensée. « Causant un jour avec M. Rebours, confesseur de Port-Royal, il lui dit, avec sa franchise et sa simplicité ordinaires, qu'il estimait possible de démontrer, par les principes mêmes du sens commun, beaucoup de choses dont se scandalisaient les esprit forts, et il exprima l'avis que le raisonnement bien conduit portait à admettre les enseignements de la religion, encore que le devoir du chrétien fût de les croire sans l'aide du raisonnement. »

Toutefois, cette première conversion ne fut qu'une étape. Pascal s'échappa de nouveau vers les sciences : il écrivit la préface d'un *Traité du vide*, fit l'expérience fameuse de la tour Saint-Jacques, se fortifia dans sa méthode de démonstration, sa manière de penser « par opposition » (1) : « Les deux raisons contraires, il faut

(1) M. Brunschwig a finement élucidé cet article en son introduction aux *Pensées*.

commencer par là... Leur faute n'est pas de suivre une fausseté, mais de ne pas suivre une autre vérité... Il y a des ressorts dans notre tête qui sont tellement disposés que qui touche l'un touche aussi le contraire. »

Cependant, il se répandit dans le monde, non plus seulement la compagnie des savants, mais celle des « honnêtes gens », parmi lesquels se rencontraient nombre de libertins, esprits forts et beaux esprits, Miron, Méré. Il les rechercha jusque dans leurs ancêtres. Il lut et relut Montaigne; il étudia les philosophes que jusque-là il avait peu fréquentés. Il écrivit le *Discours sur les passions de l'amour* et adressa à Christine de Suède cette lettre qu'un Renan aurait pu écrire, s'il eût trouvé quelque empereur ou quelque reine pour la recevoir sans humeur. Il osait déclarer, avec sa précision magnifique, la supériorité du savant, souverain des intelligences, sur les rois, souverains seulement des corps.

Il vécut ainsi dans l'entre-deux de la religion et du siècle; mais il demeurait en son âme plein d'inquiétude; appelé, rappelé par la foi, sentant le vide de l'amour mondain, l'insuffisance de la philosophie, l'inanité de la science à remplir le cœur, l'infirmité de la raison à donner la certitude sur les choses éternelles, à combler l'abîme entre la misère de la vie et la grandeur de la pensée humaine; éprouvant cette misère de l'homme sans Dieu, cherchant vainement autour de lui Celui qui était déjà en lui, qui le gouvernait, à son insu, qu'il n'aurait pas cherché s'il ne l'eût déjà trouvé, mais qu'il ne reconnaissait pas encore, contre qui il se défendait encore. Il résistait, il luttait, combattant en lui-même « les impulsions de la nature rebelle, particulièrement la confiance en soi, le désir d'être dans l'estime et la mémoire des hommes, en un

Oui, Pascal est par-dessus tout un chrétien; M. BOUTROUX le montre, le déclare, et il dit vrai. Mais ce chrétien a été un grand savant, un grand écrivain; ce croyant a été un dialecticien merveilleux, ce disciple de Port-Royal a été le plus « honnête homme » du monde, et c'est le dénaturer que de prétendre séparer en lui ce que la vie y avait uni.

#### IV

De tout temps, cependant, les plus ingénieux esprits s'y sont essayés et se sont piqués de le tirer à eux, souvent avec indiscretion. Comme si cette œuvre, l'une des plus riches de pensée humaine, semblait insuffisante, chacun a prétendu y apporter son écot et, la traitant en ballon vide, la gonfler de son souffle. Que de Pascals défigurés en cette galerie étrange où défilent tant de gens *du monde où l'on disserte*, travestis en Pascals, affublés de la perruque, cravatés du rabat, le pourpoint noir, mais sans cilice, bien entendu, grimés d'après le modèle et grimaçants sous le fard! Cette « entrée » de Pascals chantants et dansants, chacun sur le bel air de son temps et de son monde, forme comme le « divertissement » obligé dans le livre de M. BOUTROUX. Il est là pour rappeler que Pascal et Molière ont été contemporains. C'est dans ce livre édifiant et austère la pointe, très délicate, de l'ironie. M. BOUTROUX en use d'une main exquise; si, en le traduisant, je le trahis, que le lecteur ne s'en prenne qu'au commentaire et mette à ce compte l'irrévérence qu'il y pourra relever.



Leibniz ouvre la marche; ses jugements témoignent d'un grand bon sens, un bon sens à réjouir et Chrysale et Cléante, le « frère d'Orgon » : il rend hommage au géomètre, mais il blâme le chrétien d'être si fort du parti de Rome, surtout du parti de Port-Royal; les austérités ont dérangé ce beau génie, et sous le cilice ridicule qui l'enveloppe, Leibniz ne reconnaît pas l'auteur de la machine arithmétique. On prétend que Voltaire, quand il se figurait le philosophe de l'harmonie préétablie, voyait le docteur Pangloss; il découvre dans les *Pensées* le dessein d'un *Candide* tourné au noir et à l'amer : Pascal est un « misanthrope sublime », un inhumain ascétique et atrabilaire. « Il s'acharne à nous peindre méchants et malheureux. Il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jésuites. »

Avec Jean-Jacques, Pascal devient « sensible » et passe de Port-Royal des Champs au jardin du Vicaire savoyard. Condorcet lui fait son 89 et sa nuit du 4 août; il le dépouille du christianisme et l'affranchit de la superstition. Par contraste, voici un docteur, aliéniste de sa profession, qui l'envoie à Bicêtre : *l'Amulette de Pascal, pour servir à l'histoire des hallucinations*. Paris, 1846! Mais quand ce livre parut, Pascal était vengé, à tout jamais, et des médecins, et des jésuites, et de Voltaire, et de Pangloss. Cousin l'avait découvert.

Jusque vers 1842, encore que l'on eût fort disputé sur le fond des *Pensées*, personne n'avait eu l'idée d'en scruter et collationner le manuscrit. Cousin s'en avisa, et ce fut, en sa carrière éclectique, un de ses nombreux chemins de Damas. Il courut au cabinet des manuscrits, feuilleta et revint illuminé. Tout le monde s'était trompé sur Pascal, l'histoire plus que personne! Il n'était pas

né sous Louis XIII, il était né au lendemain de la chute de Napoléon; il n'avait pas assisté à la Fronde, il avait été témoin, acteur même de la révolution de 1830! Émule de Gœthe, de Byron, de Chateaubriand, son œuvre consommait la comédie humaine, avec son dernier acte toujours sanglant, la pelletée de terre, « et en voilà pour jamais! » Le mystère des *Pensées* s'évanouit, l'énigme est résolue. C'est la *Confession d'un enfant du siècle*, c'est un *Antony* transcendant qui tue la raison : — Elle me résistait, je l'ai assassinée! — et s'abîme aux pieds de la Croix.

« Dans votre éternel silence, ô tombeaux, n'entend-on qu'un rire moqueur et éternel? Ce rire est-il le Dieu, la seule réalité dérisoire qui survivra à l'imposture de cet univers? Fermons les yeux; remplissons l'abîme désespéré de la vie par ces grandes et mystérieuses paroles du martyr : Je suis chrétien! » Vous avez reconnu la voix de René, mais que nous voilà loin de Pascal et du *Mystère de Jésus!* Pascal était aussi peu romantique et byronien, en sa foi, que don Juan en son athéisme.

Sainte-Beuve demeura jusqu'à la fin un peu entêté de ce byronisme; il croyait découvrir dans l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour* on ne sait quel pressentiment de *Volupté*. Mais, ce préjugé écarté, quelle révolution dans l'étude de Pascal que les chapitres de *Port-Royal* qui lui sont consacrés! Si ce n'est l'homme tout entier, ce sont tous ses alentours, toutes ses avenues, l'air qu'il a respiré, l'intimité de sa vie. Commentez, complétez cet admirable livre par celui de M. Boutroux, et vous serez aussi proche de Pascal qu'il est permis d'y arriver. C'est que vous êtes désormais soustrait à la fantaisie, affranchi des Pascals imaginaires, Sosies de la

critiqué. Ce grand sujet est rentré dans les réalités de la vie, et ce n'est pas lui ôter, loin de là, la dignité de la pensée. Sully Prudhomme l'a montré lorsque dans son poème du *Bonheur* il évoque Pascal, comme Dante évoquait Virgile, et le fait apparaître, ombre céleste et bienheureuse, maître suprême en la divine science d'aimer. Une voix parle à l'homme :

« Tu fais de ta pensée un téméraire usage.  
Va ! le combat entre elle et Dieu n'est pas égal. »  
— Et, dans le mol éclat du jour zodiacal  
Qui baignait de blancheur son buste et son visage,  
Je reconnus debout, à mon côté, Pascal.

Et il reste ainsi, auprès de nous, qui, péniblement, tâchons de gravir la montagne et côtoyons l'abîme. Il restera ainsi tant qu'il y aura des âmes en proie à l'inquiétude de la vie, aux tentations de la pensée ; tant qu'il y aura des yeux pour lire la langue française, des esprits pour la comprendre. Et, cette langue même éteinte, peut-être Pascal survivra-t-il encore, avec quelques maximes isolées des autres, conservées par prodige, détachées de leur corps, astres vivant désormais de leur vie propre et gravitant à part dans le ciel.

Si c'est véritablement trahir Pascal que de le défigurer et de l'habiller à la moderne, sous prétexte de le rendre plus familier et de le rajeunir, ce n'est certes point profaner les reliques de sa pensée que d'y chercher sans cesse des motifs de méditations, d'exhortations nouvelles. L'homme est toujours neuf et inconnu à soi-même, et nulle part il ne s'est trouvé tant d'ouvertures sur l'homme qu'en ce livre-là. Il se forme ainsi autour du Pascal de l'histoire et de la réalité, de ce Pascal d'une vie si personnelle et d'une originalité si puissante, une sorte de Pascal dispersé, idéal et impersonnel, où chacun de

nous se cherche, croit se reconnaître et tâche de trouver, à son tour et dans sa voie propre, la vérité et la vie. Nous entraînons ainsi Pascal, et par d'étranges détours, loin de ce Port-Royal où il avait voulu reposer. Mais n'est-ce pas la destinée et l'efficace des livres souverains que tout homme, errant en ce monde, les emporte avec soi et dans le mystère des retraites et dans le tumulte des affaires? N'est-ce pas la destinée du plus auguste de tous? On ne diminue donc point Pascal ni ne l'offense en traitant ses pensées comme les chrétiens traitent les versets de l'Écriture. Ceux qui ont le plus soigneusement fermé sur leur laboratoire la « cloison étanche » ne se sont point interdit pour cela de regarder le ciel. C'est leur Pascal à la main qu'ils tâchent d'y élever leur âme, et c'est ainsi que telle de ses pensées, sollicitée, j'y consens, et même détournée quelque peu de son sens : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, » est devenue pour tant d'entre nous le viatique de l'âme (1) : parole la plus pénétrante, la plus lumineuse et la plus profonde qu'un homme ait adressée aux hommes, à côté de l'Évangile.

(1) Le poème de la *Justice* est l'admirable commentaire de cette pensée.

## CROQUIS NORMANDS

---

### I

## MAUPASSANT <sup>(1)</sup>

Je n'ai qu'un titre à prendre aujourd'hui la parole devant vous : je suis un des vôtres. Si le monument que nous nous proposons d'élever à Maupassant a sa place marquée dans votre glorieuse cité de Rouen, le pays normand tout entier a droit de s'en faire honneur.

Comme Flaubert, son maître, dont il demeure à jamais inséparable, ce grand écrivain français est bien à nous.

Il l'est par l'origine, par le tempérament, par l'empreinte qu'il a reçue de la nature, par sa première impression de la vie, par ce génie singulier qui fait de lui à la fois un classique en sa conception de l'art et en ses procédés, un naturaliste en sa vision et en son expression des choses, un poète en ses lamentations sur la misère de la vie et le néant du bonheur humain, par tous les contrastes enfin qui demeurent le secret de son âme.

Son secret, c'est celui d'une race qui ne dit point ses

(1) Allocution prononcée au *Théâtre des Arts*, à Rouen, le 12 mars 1899.

secrets ; les contrastes de son génie, c'est l'être même et le caractère de notre pays.

Notre terre, grasse et féconde, qui semble, comme il disait, « suer du cidre et de la chair, » est, en même temps, une terre tourmentée. Elle est minée par les eaux dont les sources gonflent ses collines ; elle est découpée sur ses côtes en falaises qui s'écroulent ; la mer qui les bat les ronge incessamment, mer trouble, agitée de courants contraires ; nos vallons, aux pentes veloutées et fraîches, s'ouvrent aux rafales venues de l'Océan ; elles s'y engouffrent, y débordent, refluent sur les plateaux et s'y déchainent, secouant les arbres, déchirant les branches, abattant les fruits et ravageant les blés mûrs. Quels ouragans sur nos routes, quel fracas de galets sur nos grèves ! Au-dessus de nos champs labourés et de nos prairies nourricières, ce ciel traversé de nuages, terni de brumes, d'un bleu si humide et si tendre quand il se découvre, mais si rarement radieux et si souvent couvert !

Et, dans les âmes, entreprenantes et pratiques, âmes de sagesse et de conséquence, audacieuses et avisées, tenaces, intéressées, quelle couvée sourde de rêves lointains, quel étrange écho du passé, de notre enfance du Nord ; quel appétit d'aventures hérité des ancêtres, quel goût de drames héroïques, d'éloquence somptueuse et subtile ; quelle poésie native enfin qui se réveille soudainement au choc des passions, au souffle de l'orage qui passe !

C'est dans cette terre opulente, sous ce ciel inquiet, qu'a germé cette plante douloureuse et magnifique qu'a été Maupassant.

En ce siècle de lutte pour l'existence, le génie conquérant des aïeux s'est tourné en labour lucratif, en inven-

tions d'industrie, en audaces de commerce, en aventures profitables. L'immense majorité des nôtres s'y est absorbée et a fait le pays normand puissant et prospère. Mais quelques-uns n'ont pu s'y plier et leur indépendance d'artistes a fait ce pays glorieux. Ils ont ressenti la même ardeur d'agir, de produire, de s'asservir les forces de la vie; mais cette ardeur s'est tournée en un besoin insatiable de voir, de comprendre, d'éprouver, de ressentir jusqu'à la satiété, d'analyser jusqu'à l'abîme la volupté de vivre et la vanité de la vie. Ceux d'autrefois trouvaient la terre trop petite à leurs chevauchées, la mer trop étroite aux envolées de leurs flottes; ceux-là trouvent la vie, même la plus prodigieuse, insuffisante à leur soif de vivre, et toute jouissance de vie empoisonnée, dès sa source, par l'inexorable nécessité de la mort, tout enchantement de la nature gâté par l'épouvante inévitable de la nuit, également avides et désespérés de vivre.

Maupassant portait en lui cette soif inextinguible de jouissances, et il semblait entre tous les jeunes hommes de sa génération le mieux fait pour être heureux. Il aspirait à la vie pleine et apaisée, en un pays aux lignes nettes, aux horizons limités, sous un ciel de cristal, fermé à l'infini qui trouble, aux rêves mêmes qui agitent. Il l'a cherché; il s'y est arrêté parfois; mais l'heure était brève et le retour décevant. L'inquiétude native le ressaisissait trop vite et l'emportait.

Quand je viens ici, dit un de ses héros, — c'est du Havre qu'il parle, — j'ai des désirs fous de partir, de m'en aller avec tous ces bateaux, vers le nord ou vers le sud. Songe que ces petits feux, là-bas, arrivent de tous les coins du monde, des pays aux grandes fleurs et aux belles filles pâles et cuivrées, aux lions libres, aux rois nègres, de tous les pays qui sont nos contes de

fées, à nous qui ne croyons plus à la Chatte blanche ni à la Belle au bois dormant.

Il y va, il s'y oublie, et tout à coup — c'est encore lui qui parle :

Il entendit vers la pleine mer une plainte lamentable et sinistre, pareille au meuglement d'un taureau, mais plus longue et plus puissante. C'était le cri d'une sirène, le cri des navires perdus dans la brume. Un frisson remua sa chair, crispa son cœur, tant il avait retenti dans son âme et dans ses nerfs, ce cri de détresse qu'il croyait avoir jeté sur lui-même...

Puis une de ces pensées involontaires, fréquentes chez lui, si brusques, si rapides qu'il ne pouvait ni les prévoir, ni les arrêter, ni les modifier, venues, semblait-il, d'une seconde âme indépendante et violente, le traversa...

Maupassant les a trop éprouvés, ces réveils en sursaut de l'autre âme que chacun porte en soi, témoin implacable, juge incorruptible, compagnon ironique et troublant qui, dans la joie, lui soufflait à l'oreille le terrible : Souviens-toi que tu n'es que poussière ! et ne lui laissait aucune illusion, ni celle du scepticisme, ni même celle de la douleur. Il aurait rêvé d'être maître de soi et, par soi, de ce petit monde que chacun se crée à son image ; il aurait voulu jouir, en son intelligence souveraine, du spectacle et de la compréhension des choses. Ce compagnon funeste ne lui en laissa jamais le loisir.

Peut-on même dire que son art le satisfit jamais et qu'il éprouva le contentement intime de la perfection qu'il avait atteinte ? Il s'y était rompu, il s'y était élevé par un effort persistant, minutieux ; exerçant, fortifiant, assouplissant son style comme l'athlète exerce et assouplit ses muscles. Cet observateur maladif, ce réaliste pessimiste a la pureté classique de la forme, la légèreté des lignes nettes, l'allure rythmique et cadencée des phrases.



Pour exprimer les conflits subtils et cruels des deux âmes qui se disputaient sa vie, il sut s'approprier une langue, la plus forte et la plus limpide à la fois ; pour décrire, et souvent avec délectation, les enchantements des sens, il a ressuscité la concision vigoureuse, la couleur ramassée que les moralistes du dix-septième siècle avaient employée pour dénoncer le péril et condamner la vanité des passions. Il est classique à la manière des plus grands qui furent, en leur âge, les plus modernes des contemporains. Très personnel, il emploie les mots de tout le monde, il peint sans autre effet de lumière que la parfaite précision des termes et la vision saisissante qu'il donne de la nature ; il l'obtient non par image d'atelier ou métaphore d'emprunt, mais par le seul éclat des mots restitués en leur signification pleine, en leur lustre naturel, et comme épanouis dans leur floraison séculaire.

Paris l'avait attiré, Paris l'a pris. Il lui a donné ce que seul il dispense, la perfection de soi-même, la maîtrise de son art et cette familiarité du grand public qui est la première attache de la gloire. Mais Paris l'a usé. Maupassant eut vers notre pays des retours passagers d'une douceur infinie qui se marque dans son œuvre en pages exquises. Rappelez-vous l'arrivée du peintre Mariolle sur la terrasse d'Avranches :

Du pied de la côte sur laquelle il était debout partait une inimaginable plaine de sable qui se mêlait au loin avec la mer et le firmament... Au milieu de ce désert jaune, encore trempé par la marée en fuite, surgissait à douze ou quinze kilomètres du rivage un monumental profil de rocher pointu, fantastique pyramide coiffée d'une cathédrale...

Plus loin, dans la ligne bleuâtre des flots aperçus, d'autres roches noyées montraient leurs crêtes brunes et l'œil découvrait à côté de cette solitude sablonneuse la vaste étendue verte du

pays normand, si couvert d'arbres qu'il avait l'air d'un bois illimité. C'était toute la nature s'offrant d'un seul coup, en un seul lieu, dans sa grandeur, dans sa puissance, dans sa fraîcheur et dans sa grâce, et le regard allait de cette vision de forêts à cette apparition du mont de granit, solitaire habitant des sables, qui dressait sur la grève démesurée son étrange figure gothique.

Le plaisir bizarre, dont Mariolle jadis avait souvent tressailli devant les surprises que les terres inconnues gardent aux yeux des voyageurs, l'envahit si brusquement qu'il demeura immobile, l'esprit ému et attendri, oubliant son cœur garrotté...

Tout en Maupassant, peine et douceur de vivre, le lie ainsi à notre pays. C'est pourquoi la terre normande qui l'a porté devant, à défaut d'une tombe à sa chair meurtrie, au moins à sa mémoire une statue. Elle reproduira ses traits mâles et doux, ses yeux ouverts sur l'infini de la vie, de l'amour et du monde ; mais ce ne seront, hélas ! que des yeux de marbre, des yeux qui ne verront jamais.

## EUGÈNE BOUDIN (1)

Il est naturel qu'Eugène Boudin ait une place d'honneur dans les fêtes données par une Société qui s'intitule *Société Normande d'Art et de Traditions populaires*. Eugène Boudin, l'excellent artiste, est un enfant de ce Vieux Honfleur dont nous avons pris le nom ; il y est né, en 1824, d'une famille de simples marins. Il a été, dans son temps, le représentant le plus distingué d'une des traditions dont notre ville est le plus justement fière, celle qui nous a donné Hamelin, Dubourg, Renouf, et formé notre colonie de peintres honfleurais.

Je sais bien que si Eugène Boudin est né à Honfleur, il a été élevé au Havre. On l'y a vu successivement matelot à bord du bateau de son père, commis, puis papetier-encadreur. C'est ainsi qu'il tendait des papiers à pastel pour Troyon. Entre temps, il s'exerçait à dessiner, comme il pouvait, le long des quais, le long des falaises. Vers 1846, un jeune homme, appelé à faire la gloire de la Normandie artiste et à devenir l'un des grands peintres français de tous les temps, le délicieux auteur de *l'Angelus*, Millet, s'échoua au Havre, cher-

(1) Discours prononcé, le 13 août 1899, à Honfleur, à l'inauguration du monument élevé en l'honneur du peintre Eugène Boudin.

chant à vivre de portraits d'après nature, depuis trente francs par tête, à l'huile ou au pastel. Fils de paysans de la Hague, Millet s'intéressa au fils des marins de Honfleur, qui, lui aussi, voulait être peintre. C'est de Millet qu'Eugène Boudin reçut le baptême de l'art, les premiers conseils et les premiers encouragements.

C'est encore au Havre qu'il rencontra Alphonse Karr, Isabey, Couture. Ils se joignirent à Troyon et à Couveley, alors conservateur du Musée, pour obtenir de la ville une pension qui permit à Eugène Boudin d'aller étudier à Paris. Il y fréquenta les ateliers, où il connut les maîtres vivants; le Louvre, où il connut les maîtres morts, et ses vrais inspireurs peut-être, les *Hollandais*, dont il devait renouveler, en les appliquant à nos paysages de France, le naturel, la hardiesse et le coloris.

Je sais cela, et ce ne serait pas ici le lieu de l'oublier. Mais je sais aussi que Boudin, revenu de Paris, perplexe sur son art et plus perplexe encore sur sa vie, se réfugia à Honfleur. En ces jours « peu argentés » où l'espérance, disait-il, « tenait lieu de sac, » il fut le premier pensionnaire de la mère Toutain, à Saint-Siméon. Il y travailla; il y retrouva les amis qui l'avaient aidé au Havre; il s'en fit d'autres : Français, Diaz, Courbet, qui, passant au Havre avec Schaunard, — l'original de *la Vie de Bohème*, — remarqua de petits galets enlumines, reconnut un artiste, le chercha et se lia avec lui. Boudin quitta Saint-Siméon pour le perchoir des *trente-six marches*, où il « régala Baudelaire de la vue de ses ciels au pastel », et Courbet de généreux bols de *flip*. Ainsi se forma le vieil artiste barbu et grisonnant que nous avons tous aperçu sur nos quais, ainsi il attendit le succès, qui vint si tard : son premier Salon est de 1859, et ce fut Baudelaire qui le proclama paysagiste

français. Depuis lors, Eugène Boudin voyagea beaucoup, s'arrêtant de préférence à Deauville, où il revint mourir. Mais, de souvenir, de cœur, il resta toujours attaché à sa patrie d'origine, « notre pauvre vieille cité honfleuraise, envasée. » Il désirait la voir se ranimer, se dégager, reprendre son essor.

Il y rêvait une exposition de peinture, où il aurait eu sa place, à côté d'Hamelin, oublié, méconnu, « le premier de nous tous, » disait-il, qui « a laissé de petites merveilles de peinture, des portraits surtout », et des dessins « comparables à ceux d'Ingres, son maître ».

Ce vœu s'est réalisé, et l'on ne s'étonnera point si, saluant aujourd'hui, devant ce choix exquis des œuvres d'Eugène Boudin, le monument que ses amis lui ont élevé; si, parlant de lui, en simple amateur et en vieux Honfleurais, je le tire un peu à nous, et si je cherche à fixer ici le souvenir de l'artiste qui est parti de chez nous.

C'est qu'il est bien de ce pays, imprégné de notre nature maritime, adoucie et comme attendrie par le courant du grand fleuve qui baigne de ses brumes les prairies salines et contourne les coteaux où les grands hêtres tourmentés se tordent sous le vent d'ouest.

Elle parle à tous les yeux, cette nature colorée, mouvante, contrastée. Elle apparaît tour à tour riante, épanouie, mélancolique, douloureuse à l'automne, hérissée en hiver et peuplée de fantômes. Elle enchante, elle berce, elle endort, elle trouble, elle épouvante. Nous autres qui en recevons l'impression avec le premier souffle de la vie, elle nous prend, tout enfants, et ne nous lâche plus. Ceux qui ne restent pas reviennent toujours.

C'est la merveilleuse diversité de cette nature qui

attire, qui pique au jeu tant d'artistes et suscite tant de vocations inattendues. L'immortelle sirène, à demi sortant des eaux, leur tend les bras à tous, jeunes et vieux, et les provoque du même énigmatique sourire. Dessiner les contours qui s'évanouissent dans l'air noyé de brume transparente, saisir au passage ces formes ondoyantes, ces nuances qui se dégradent à l'infini, et dans la vibration incessante de ce qu'il y a de plus mobile au monde, la lumière, fixer ces choses exquisés et insaisissables, le nuage qui vole, se déroule et se transfigure, le frémissement de la feuille, l'ondulation du brin d'herbe, le frôlement de la brise sur la vague, du rayon sur l'écume, c'est la tentation qui fait le peintre, la lutte qui fait l'artiste.

Eugène Boudin a connu l'une et l'autre. Il a prodigieusement travaillé et prodigieusement produit. Il a fait, c'est son mot, « tout ce qui concerne son état. » Il a fait tout ce qui apprend son art. Ce travail de toute sa vie, il l'a mené avec une ardeur, « une joie à la besogne » que rien n'a jamais déconcertée. Ni son art ne s'est gâté à cette production incessante, ni sa main ne s'y est alourdie, ni sa vision ne s'y est ternie ou offusquée.

Il est demeuré un peintre jeune, le trait alerte, la couleur gaie.

Il a peint sur toutes les côtes, de la mer du Nord et de la Manche à l'Adriatique, de la Méditerranée à l'Océan; il a peint la Hollande, où il a reconnu une seconde patrie de ses yeux; la Belgique, la Provence, Venise, aux palais roses; Bordeaux, aux quais fourmillants et comme embroussaillés de mâts et de cordages; les processions de Bretagne et les marchés grouillants d'hommes et de bêtes, les petits bateaux surtout, les

barques filant sous la brise, avec le clapotement du vent dans la voile et de la vague sous la quille; les laveuses aux fichus bariolés qui battent le linge, dans le courant de la Touques, le soir, et, sur la plage, plate et jaune, les robes claires, les manteaux rouges, les chapeaux aux bords relevés, aux voilettes enroulées ou flottantes, les ombrelles bleues et brunes des Parisiennes, chatoyant au soleil.

Partout il a su donner la note significative qui fait qu'on reconnaît le pays et qu'on se dit : c'est là, en cette saison, à cette heure du jour; partout aussi il a imprimé sa note personnelle, qui fait qu'on l'identifie au premier coup d'œil et qu'on dit : c'est un Eugène Boudin!

Ajoutez qu'il ne s'est jamais fourvoyé entre les écoles. Plus il a cherché sa voie, plus il s'est trouvé lui-même.

Ce besoin toujours grandissant chez lui de voir plus vrai, de saisir plus vite, de rendre avec plus de sincérité, l'ont tenu en haleine; il a suivi, de son pas naturel et posé, la marche de son temps, et, vieillissant, il s'est trouvé de plain-pied avec les jeunes : la critique s'est plu à saluer en lui, rétrospectivement, un promoteur du plein air et un précurseur de l'impressionnisme. Mais il ne s'est pas jeté dans ces nouveautés par école buissonnière; il y est venu par l'étude. « Cet exquis notateur des nuances lumineuses » n'a jamais, comme on l'a très bien dit, pris ses notations pour des œuvres et ses impressions pour des tableaux. C'est à force d'attention qu'il est arrivé à son extrême délicatesse de touche, c'est à force d'exercice qu'il a acquis sa virtuosité. Ses dessins, carnets, pastels, croquis, avec des indications de couleur, qui sont des chefs-d'œuvre de précision, dans la traduction verbale des

choses vues, forment un véritable trésor qui sera peut-être son principal titre de gloire dans l'avenir. Ils remplissent des dossiers, classés avec méthode, car cet ami de Schaunard et de Courbet, ce contempteur des bourgeois avait gardé quelque chose de son métier de commis et de sa profession de papetier : il apportait à la conservation de ses notes un ordre parfait. Et il y pouvait fouiller indéfiniment : c'était mieux qu'un herbier, c'était l'étoffe merveilleuse du conte de fées, l'étoffe couleur du temps, toujours fraîche et toujours vraie. Témoin cet étonnant *Pardon de Bretagne* que vous avez sous les yeux, où, de près, on n'aperçoit que des coulées incohérentes de couleurs épaisses, et qui, vu à sa distance, révèle sa gracieuse rangée de jeunes femmes, aux coiffes blanches, aux robes enluminées, « comme diaprées de taches de soleil. »

Il avait sa façon de voir bien à lui. Ceux qui l'ont connu ont signalé sur sa figure de vieux loup de mer « ses yeux vifs, purs, d'un bleu de faïence ». Son œil n'avait ni la fixité dure, ni l'éclat métallique de l'œil construit pour affronter le soleil implacable et sans ombre, le mirage du désert immobile, le miroir aveuglant des mers du Midi. Il faut à nos paysagistes un œil comme celui de nos mouettes, humide, flexible, subtil, habitué à cligner sous le vent âpre et les morsures du grain qui cingle, à se garder contre les surprises du soleil qui perce la nuée et contre l'éblouissement subit de la traînée étincelante qui frémit sur les vagues.

Cet œil, fait pour refléter notre ciel, en a projeté partout le reflet. « Je suis, disait Eugène Boudin, un isolé, un rêveur, qui s'est trop complu... à regarder le ciel. »



Il l'a vu gris, et il s'est plu à le voir ainsi partout, même à Venise. Il a été le coloriste du gris, mais quelles merveilles de couleur il y a découvertes et il a su exprimer ! Depuis le gris de nos printemps, tendre et léger comme un vol d'hirondelle, jusqu'au gris somptueux et velouté des nuées sous lesquelles s'allume, en été, l'incendie du couchant.

C'est là sa principale ouverture sur le grand art. Il a été un peintre de ciels, le « roi des ciels », disait Corot : chasseur infatigable de nuages, il a poursuivi sans relâche les animaux monstrueux et protéiques qu'enfante et engloutit incessamment la nue. Il a exploré ces grèves dentelées que le soleil fait émerger en s'enfonçant dans les eaux et qui semblent révéler les continents d'un autre monde.

Dans ses tableaux, il aime les groupes, il représente la foule, dense et remuante, plus volontiers que l'individu. La personne humaine, comme la plante, n'est pour lui qu'un élément du paysage. Mais ses petits bonshommes, un peu flous, qui fourmillent sur ses quais, ses marchés, ses plages, il les a minutieusement détaillés sur nature. C'est, ce sera pour nous autres Normands, pour nous autres Honfleurais, l'attrait inépuisable de ses cartons. Nous y retrouverons les types que nous avons connus, les épisodes de la vie maritime du pays, ces originaux que Leprince a si bien saisis, tels qu'il les vit en son temps, le temps de la naissance de Boudin, et qu'il les a mis en scène dans son charmant tableau *le Départ du passager*, qui a valu au Vieux Honfleur les honneurs du Louvre.

Boudin les a fréquentés, ces bonshommes, il les a pris au passage, en causant avec eux, et sous maint aspect : pilotes en manches de chemise, larges bretelles

tricotées et chapeau haut de forme, hiver comme été, quelque temps qu'il fasse, soleil, grêle ou tempête; matelots penchés sur leur barque tirée à terre et interrogeant l'horizon, matelots débarqués, affalés sur l'herbe et regardant la marée qui baisse; femmes de marins, les jours de gros temps, se faisant une visière de leurs mains, tâchant de percer de l'œil la pluie qui les fouette au visage, bousculées par le vent qui s'engouffre dans leurs jupes, haletantes de l'ouragan, haletantes d'anxiété, réclamant à la mer qui gronde leur barque, leur enfant, leur homme.

Il y a là un Eugène Boudin inconnu, non moins artiste que l'autre, mais, pour nous, à coup sûr, plus significatif et plus familier. C'est l'Eugène Boudin populaire, témoin affectionné de notre petite vie maritime, ressentie par lui au temps où, comme il disait joliment, « on était encore du peuple des marins. »

En lui décernant notre hommage, pensons que ce peintre est de ceux qui traduisent en aventures et trouvailles de couleur le génie curieux, vagabond, laborieux et conquérant de la race. Dans cette élite, Eugène Boudin a sa place, moins modeste que ne l'était sa personne, plus brillante que ne l'a été, de son vivant, sa gloire. Si je rêvais quelque tombe selon les convenances de son génie fait de naturel et de sincérité, je l'imaginerais dans le cimetière qui entourait autrefois l'église, à l'ombre de laquelle il s'est souvent assis.

Des charpentiers de navire la construisirent de la même main, du même marteau, de la même hache que les lourds bateaux qui atterrirent les premiers au Brésil, que les vaisseaux, déjà mieux découplés, qui portèrent Champlain au Canada. Pour élever un temple à leur Dieu, ces architectes naïfs et croyants ne trou-

vèrent pas de combinaison plus digne ni plus juste que de renverser la nef de leurs navires et de la planter hardiment sur les arbres, équarris, dont ils faisaient ailleurs des mâts pour cueillir le vent et maîtriser les mers. Cette Sainte-Catherine, longtemps défigurée par des plâtras ignominieux, est déjà, en partie, rendue à elle-même. Son chevet est le bijou de notre Exposition d'art populaire normand, et, bien qu'il n'y ait qu'une relation très lointaine entre ces artisans du quinzième siècle et le peintre du dix-neuvième, lorsque je replace le Honfleurais Eugène Boudin dans la lignée de ces vieux Honfleurais, rudes et touchants, nés comme lui de la mer, et artistes, à leur façon, par l'œuvre de la mer, il me semble que je le ramène dans sa famille et que je lui trouve ses titres de noblesse.



## VUES SUR L'HISTOIRE

---

# TAINÉ ET SAINTE-BEUVE

---

### I

On a souvent rapproché, comparé, opposé Sainte-Beuve et Taine, leurs procédés et ce qu'on a nommé leurs méthodes. On a beaucoup disputé sur ce mot même de méthode. Sainte-Beuve n'en avait point, n'en voulait point, n'en pouvait point avoir. C'était le contraire de son génie. C'était le génie même de Taine; et si l'un répudiait tout système, toute philosophie, toute méthode, l'autre s'y appliquait, s'y enchainait. Taine travaillait à faire de l'histoire et de la critique une science; Sainte-Beuve s'est employé durant trente années à démontrer, partout et à propos de tout, l'inutilité de cet effort et la vanité de cette prétention. Et cependant ils demeurent liés l'un à l'autre, moins par les traits

communs de leurs caractères que par l'influence considérable qu'ils ont exercée tous les deux sur leur temps. Les disciples, les successeurs réunissent ce que les contemporains se piquaient de séparer. Ainsi, Corneille et Racine, Voltaire et Rousseau, Lamartine et Victor Hugo. Taine se réclamait de Sainte-Beuve; il aimait à dire qu'il lui devait beaucoup : « En France et dans ce siècle, Sainte-Beuve a été un des cinq ou six serviteurs les plus utiles de l'esprit humain. Nous sommes tous ses élèves. » Sainte-Beuve s'est fait honneur en découvrant un des premiers et en signalant le puissant essor de Taine.

Ces réflexions me sont revenues à l'esprit en lisant une de ces fortes études que M. Faguet sait écrire, qui apprennent beaucoup, qui font encore plus penser qu'elles n'apprennent. « On est quelquefois, dit-il, l'origine d'un mouvement intellectuel auquel on ne croit pas, auquel on ne veut pas prendre part et qu'on a d'avance condamné... Sainte-Beuve n'a pas été sans contribuer à faire naître ce qu'il aimait le moins, la critique systématique... Taine fut le disciple qui est infidèle à la pensée du maître, à force de connaître son œuvre et de regretter qu'il n'en ait pas tiré tout le parti qu'il pouvait faire. » Il y eut, entre eux, une des plus belles rencontres qui se soient vues entre des esprits destinés à la fois à se compléter par leurs traits communs et à s'éclairer l'un l'autre par leurs contrastes, esprits entre lesquels se sont toujours partagés les observateurs de l'humanité, les moralistes, les critiques, les historiens : ceux qui cherchent en l'homme le personnel, l'irréductible, l'ondoyant, le divers, le contingent, et ceux qui y cherchent le général, le fixe, le permanent; tels, les deux immortels Gascons, Mon-

taigne et Montesquieu, et ces deux illustres huguenots, Bayle et Guizot.

Taine, lecteur presque subjugué de Stendhal, grand admirateur du Port-Royal de Sainte-Beuve, épris de Macaulay, insatiable d'anecdotes, curieux, jusqu'à la fatigue, de notes personnelles, de petits faits caractéristiques, de mots et de traits vivants, goûtait infiniment l'histoire narrative et faisait sa distraction favorite des mémoires et des correspondances intimes. Il laissait parfois, avec son admirable modestie, percer le regret de ne savoir point conter; mais en se consacrant à l'histoire, qui concentre, enchaîne, explique, l'histoire qui comprend et fait comprendre, *ad intelligendum*, il ne faisait que suivre la pente de son génie. Cette histoire-là, histoire des sociétés et de leurs institutions, bien plus que des gouvernements et de leurs actes, histoire des conditions humaines bien plus que des individus, était pour lui l'histoire par excellence. Il la concevait comme Buffon avait conçu l'histoire naturelle : le milieu terrestre avec ses éléments presque immuables, ses influences inéluctables; le milieu humain, la race, avec ses habitudes accumulées devenues une fatalité héréditaire. Quant aux hommes, il cherchait en eux le moule, le type, ramenant tout individu à l'espèce, au genre; étudiant le guerrier, le légiste, le prince, du dix-septième ou du dix-huitième siècle, comme le naturaliste étudie le lion d'Afrique et le lion d'Asie, rapproche les ossements de l'éléphant antédiluvien du corps vivant de l'éléphant du Muséum, en vue de décrire, définir, classer l'être essentiel et général dont ils ne sont que des représentations passagères : le lion, l'éléphant.

L'histoire, ainsi prise et dominée, lui apparut de

bonne heure comme « le plus grand effort et la plus grande œuvre du siècle (1) ». Elle procède directement de *l'Esprit des lois*. « Mon idée, disait-il, traîne par terre depuis Montesquieu ; je l'ai ramassée, voilà tout. » Et, s'expliquant à fond dans une page magistrale, il ajoutait : « Si nous devons reprendre en sous-œuvre l'édifice du maître, c'est seulement parce que l'érudition, accrue, a mis en nos mains des matériaux plus solides et plus nombreux (2). » Après Montesquieu, Guizot, armé de cette érudition dont il sentait la puissance, a montré que l'histoire de la civilisation est celle des transformations de l'homme intérieur. Stendhal, Sainte-Beuve surtout, ont étendu l'investigation à cet intérieur de l'homme ; ils ont enseigné à « ouvrir les yeux, à regarder d'abord les hommes environnants de la vie présente, puis les documents anciens et authentiques, à lire par delà le blanc et le noir des pages, à voir... sous le griffonnage d'un texte, le sentiment précis, le mouvement d'idées, l'état d'esprit dans lequel on l'écrivait... » ; comment « on y trouve la psychologie d'une âme, souvent celle d'un siècle et parfois celle d'une race ».

Taine conçut une histoire qui pousserait plus loin, à son terme naturel, la méthode de ces maîtres, qui commencerait par « une sorte d'analyse botanique pratiquée sur les individus humains », et s'élèverait en s'appliquant aux peuples, aux époques, aux races, à une sorte de physiologie sociale ; qui ferait entrer ainsi l'histoire dans les sciences de la nature, en ferait la science de la nature humaine ; il se proposa de produire une œuvre

(1) *Les Philosophes français*, p. 298.

(2) *L'Ancien Régime*, p. 234.



qui serait étudiée comme le *Port-Royal* de Sainte-Beuve et construite comme la *Civilisation en France* de Guizot. Il montra, dans la préface de sa *Littérature anglaise*, *Port-Royal* comme l'une des œuvres maîtresses et rénovatrices du siècle; il donna pour programme et pour épigraphe à cette même *Littérature anglaise* une page de Guizot et dédia le livre à l'auteur de *Civilisation en France*.

## II

C'était placer Sainte-Beuve en noble compagnie, mais le tirer hors de chez lui, hors de sa bibliothèque, de ses cahiers, de ses habitudes. Il ne se reconnut point en ce disciple impétueux, et tout en saluant le grand talent qui se révélait, il fit ses réserves sur les procédés, sur les tendances, sur la filiation. Ne l'oublions pas, Sainte-Beuve avait commencé par l'anatomie et la physiologie; il resta toujours homme de laboratoire et de salle de dissection, le scalpel et la loupe à la main. Le genre, l'espèce? des mots, des aide-mémoire! L'observateur ne connaît que des individus, encore ne voit-il, ne touche-t-il que des tissus, des membranes, de la substance nerveuse. En dehors de l'observation, il n'y a rien. Le principal intérêt de l'étude est de découvrir, dans les individus, les subtiles et infinies variétés de la nature. En l'homme, ce qui intéresse Sainte-Beuve, c'est ce qui fait que tel homme ne ressemble point aux autres, ne ressemble point à soi-même à deux instants de sa vie; qu'il échappe à toute

définition, à tout classement d'autrui, comme il s'échappe incessamment à soi-même. Arrêter cet éternel fugitif, l'enfermer dans un groupe, l'emprisonner dans un type, c'est le dénaturer, le déformer; c'est lui enlever, avec sa vie propre, son charme, son caractère, son originalité.

Sainte-Beuve n'admettait point que l'historien soumit les hommes du passé à une discipline à laquelle tout lui montrait les hommes du présent indociles et irréductibles. Guizot, rapporte M. Faguet, l'agaçait jusqu'à une sorte de colère, avec cet enchaînement rigoureux qu'il établissait entre les faits s'engendrant les uns les autres. Sainte-Beuve n'y voyait qu'un arrangement arbitraire. L'histoire, disait-il, « acquiert, après coup, un semblant de raison qui abuse. Le fait devient une vue de l'esprit. »

Il trouva que Taine, érigeant le dessein de Guizot en système et le système en méthode scientifique, dépassait, et de beaucoup, la mesure; qu'en invoquant en exemple l'histoire de *Port-Royal*, il péchait contre l'esprit même de l'œuvre, et il protesta. Il rappela qu'entre « un fait si général et si commun à tous que le sol et le climat, et un résultat si compliqué et si divers que la variété des espèces et des individus qui y vivent, il y a place pour quantité de causes et de forces plus particulières, plus immédiates, et tant qu'on ne les a pas saisies, on n'a rien expliqué ». Il reprochait à Taine, comme il l'avait reproché à Montesquieu, à Guizot, à Tocqueville, à tous ceux qui avaient essayé d'enchaîner et d'expliquer, il lui reprocha de méconnaître, de supprimer le flottant, l'inconsistant, l'imprévu des choses, le hasard, dont jamais on ne fera la part assez grande, « le plus vif de l'homme, ce qui fait que de

vingt hommes, ou de cent, ou de mille soumis en apparence presque aux mêmes conditions intrinsèques ou extérieures, pas un ne se ressemble, et qu'il en est un seul entre tous qui excelle en originalité. »

L'histoire littéraire, poursuivait-il, l'histoire politique, l'histoire sociale, ne sont pas si directement assimilables : le nom est commun, mais les objets à connaître, les éléments des connaissances, diffèrent profondément. On ne peut y appliquer, par système, la même méthode. Pour l'intelligence de l'homme d'action, ce qu'il dit en causant et ce que personne ne recueille, ce qui lui échappe dans la discussion et ce qu'on n'écrit pas est infiniment plus précieux que tous les documents d'archives. L'homme vrai, c'est ce qu'on ne voit pas ; l'histoire vraie, c'est ce qui ne s'écrit point. Si, en histoire, Sainte-Beuve admettait çà et là l'enchaînement et les conséquences nécessaires dans des conjonctures particulières, comme le 18 Brumaire et le Consulat de Bonaparte après le Directoire, comme la présidence du prince Louis et l'empire de Napoléon III après le règne de Louis-Philippe et la révolution de 1848, il y avait ses raisons de goût, de passion, d'intérêt ; ni la méthode ni la philosophie n'y entraient pour rien, et cette dérogation à sa règle ordinaire de jugement ne l'y rattachait que davantage. Il se défendait, il défendait aux autres d'étendre ces jugements d'exception à l'histoire commune des gouvernements et des peuples, à l'histoire des littératures surtout.

## III

Ici, l'auteur de *Port-Royal*, un peu gêné par César dans les affaires d'État, reprenait toute son indépendance et toute sa fermeté. Montesquieu a pu dire que, si César n'était pas venu, un autre aurait pris la place de César, soit ! Mais si Molière n'était pas né, qui peut affirmer qu'un autre aurait pris la place de Molière ? Sans doute, le poète ne crée qu'avec ce qu'il reçoit ; mais il n'est pas, comme l'a dit un moderne, « un corridor où le vent passe ; » il n'est pas « une résultante, ni même un simple foyer réflecteur ; il a son miroir à lui, sa *monade* individuelle, unique ».

Sainte-Beuve, disait Taine, a renouvelé la critique et ouvert une voie nouvelle à l'histoire. Sainte-Beuve n'en disconvenait point, mais s'il avait indiqué une direction, s'il avait planté quelques jalons et ouvert même quelques avenues, c'étaient des avenues sous bois, discrètes, étroites, sinueuses, tournant en labyrinthe, débouchant en quelque clairière, mais en une clairière close, jamais sur une crête, devant la vue indéfinie, l'horizon de la mer, la chaîne des montagnes ; c'étaient des avenues de piétons, lents, causeurs, s'arrêtant à tous les bancs, battant les buissons à droite et à gauche, fouillant toutes les broussailles, détestant la marche droite, vers un but déterminé, ne se plaisant qu'aux détours et aux digressions. Point de carrosses, point de chevaux même, en ce parc réservé. Et voici que Taine, à coups de pioche, à coups de sape, à coups de mine, y ouvre,

non plus même une voie romaine, une route royale, mais une voie ferrée qui perce la forêt de part en part, franchit les vallées et les rivières, s'enfonce dans les montagnes; il n'atteint l'Océan que pour changer de véhicule et courir vers d'autres continents.

Rapide, véhémence, écrasante, directe, impitoyable, la machine de fer et de feu effarouche, étourdit le botaniste épris des fleurs délicates, curieux des feuillages singuliers, des végétaux bizarres et parasites, du petit monde des insectes; il ne se confiera point à cet appareil scientifique peut-être, mais barbare; il ne quittera point pour le tour du monde en ligne droite les coteaux modérés où il se plaît, avec Montaigne, avec Bayle, à philosopher sur les jeux de la passion et du hasard, sur l'imprévu de la vie et la vanité des hommes.

Oui, sans doute, c'était bien, au fond, la même « méthode naturelle » d'observation et d'analyse; mais la différence des proportions en modifiait tout l'esprit. Les mêmes lois règlent la chute du ruisseau qui meut le moulin discret, caché sous les arbres, et celle de la rivière canalisée dans le granit, arrêtée par l'écluse de fer, qui se précipite dans les turbines et met en branle les marteaux énormes de la forge. Cette méthode que Taine exposait dogmatiquement, imposait, pour ainsi dire, et enfonçait tout d'une pièce dans les esprits par une démonstration éclatante et formidable, Sainte-Beuve, après l'avoir appliquée trente ans à une prodigieuse diversité d'individus et d'œuvres, l'indiquait, par voie de digression, à propos de Chateaubriand; et avec quelles précautions, quelles réserves, quelles parenthèses, quels « repentirs » ! Sans doute, il y avait des influences d'origine, du sang, des marques de famille, de l'hérédité, mais c'étaient des traits à relever, une originalité de plus dans la figure

du modèle; une explication? peut-être, mais surtout un moyen de mieux pénétrer, de mieux comprendre, d'entrer plus avant dans l'intimité du personnage, « de le rattacher par tous les côtés à cette terre, à ces habitudes de chaque jour dont les grands hommes ne dépendent pas moins que les autres. » Une règle, un procédé d'artiste, soit; une méthode de savant, non. Un artiste peint la nature, et, pour la peindre, il l'arrête; mais il n'y arrive qu'à force de tâtonnements, et, pour faire le portrait d'un homme à un certain âge de la vie, il n'embrasse point la vie entière de cet homme en une image qui n'aurait plus rien d'humain. Il ne conclut pas.

## IV

« J'admets volontiers, disait Sainte-Beuve, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le pressentir et de le reconnaître, que chaque génie, chaque talent a une forme, un procédé général intérieur qu'il applique ensuite à tout... Arriver ainsi à la formule générale d'un esprit est le but idéal de l'étude du moraliste et du peintre de caractères... Efforçons-nous de deviner ce nom intérieur de chacun... Mais, avant de l'articuler, que de précautions, que de scrupules! Pour moi, ce dernier mot d'un esprit, même quand je serais parvenu à réunir et à épuiser sur son compte toutes les informations biographiques de race et de famille, d'éducation et de développement... ce dernier mot, je le chercherais encore, je le laisserais à deviner plutôt que de me

décider à l'écrire; je ne le risquerais qu'à la dernière extrémité. »

Le chercher toujours, l'insinuer en passant, à mots couverts, en métaphores, mais ne l'écrire jamais, c'était la joie de Sainte-Beuve; Taine ne le cherchait que pour l'exprimer, le motiver, le démontrer, et ce dernier mot était pour lui le plus vif intérêt de la recherche.

Mais ce dernier mot dit sur l'homme qu'il étudiait, Taine n'en était encore qu'au seuil de son œuvre. L'individu, au fond, ne l'intéressait que comme produit et signe de sa race. C'est ici que décidément Sainte-Beuve, déjà impatienté, disait : holà ! Point de race ni de milieu ! Ce sont des mots. Méfions-nous de la vanité de savoir, de l'ambition de pénétrer l'essence et de connaître la raison des choses. Jouissons des choses, ne prétendons point en devenir les maîtres. Le premier point dans l'étude de la nature, dans celle de l'homme, c'est de n'être dupe de rien, de se méfier des grands mots, des fantômes de l'intelligence. On peut chercher le caractère dominant, « l'idée maîtresse, » soit ; mais on doit chercher aussi, et surtout, le point faible des hommes, remarquer l'incertitude des temps, relever les contradictions et l'ironie des choses, rabaisser les théories fastueuses, rabattre les espérances démesurées en une érudition qui rassemblera indéfiniment des collections pour une science qui ne se fera jamais. Réduisons l'homme au souci de son existence, n'admettons que l'expérience pour établir une vérité toujours relative, gardons-nous de l'illusion que l'homme peut comprendre quelque chose à ce qu'il est, à sa place dans l'univers, à sa destinée. Des recherches de détail très approfondies, c'est la part de la méthode et celle de l'érudition ; des portraits bien composés, parfois groupés

et observe, en les comparant, sa propre dépouille et la dépouille d'autrui, mises à nu toutes deux, sur la même table de marbre.

Taine investit une époque, un homme, comme on fait pour une place de guerre, selon les règles, par tranchées méthodiques; et quand il l'a réduite, il la prend d'assaut et s'y établit en maître. Dominateur, il se promène au milieu des hommes, au milieu des documents, sans se livrer, sans se laisser pénétrer, influencer même. Il regarde, il rassemble, il groupe; il concentre, il réduit, il ramène aux éléments et à la formule. Toujours identique à lui-même, il se dépense en recherches et lectures infinies, par conscience de savant plus encore que par curiosité; mais quand il se dépense ainsi, il se concentre encore, si l'on peut dire, attirant tout à son idée dominante, à son idée maîtresse. Et tandis que Sainte-Beuve se fait janséniste avec *Port-Royal* et révolutionnaire avec Proudhon, par curiosité, par sympathie d'artiste, Taine, devant les puritains, au milieu des jacobins, reste lui-même. Le philosophe domine chez lui, et, par suite, quand il peint, il détermine; quand il définit, il classe.

Taine était avant tout un grand artiste de pensée, un grand constructeur, un puissant et magnifique architecte intellectuel. Il a construit, sur des fondations massives, un palais aux vastes galeries, aux larges portiques, décoré somptueusement, ouvert partout sur la lumière. Il l'a construit pour loger sa pensée et pour la traduire aux yeux. Sainte-Beuve est un admirable collectionneur : tout ce qu'il a bâti et fait bâtir autour de sa demeure, au fur et à mesure de ses trouvailles, n'est que maisonnettes improvisées, échafaudages, édicules, pavillons, pour y loger ses vitrines, ses cartons et ses portefeuilles.



## SAINTE-BEUVE ET LES HISTORIENS

---

### I

Sainte-Beuve fut en querelle permanente avec les philosophes de l'histoire. Il mena contre les historiens à système, les organisateurs et les ordonnateurs de la « science » historique, les faiseurs de *lois*, les auteurs à considérations surtout, une campagne qui ne finit qu'avec sa vie. Elle se poursuit à travers toute son œuvre, le plus souvent en escarmouches, parfois en batailles réglées. Le contre-coup ne laisse pas d'atteindre l'histoire même, l'histoire au sens commun et large du mot, qui va de Thucydide à Thiers, comprend à la fois Hérodote et l'*Essai sur les mœurs*, Montesquieu et Michelet.

Réduite au simple récit des événements, à la description des scènes, à l'analyse des caractères, elle implique cependant un choix entre les documents, un choix entre les faits, un ordre dans l'exposition de ces faits, c'est-à-dire un enchaînement, une détermination des rapports des faits entre eux, de l'action et de la réaction des hommes sur les choses, des choses sur les hommes, de

la réflexion enfin. Dès que l'auteur sort des nomenclatures, des inventaires, des textes, il intervient, et il n'y a plus, entre les livres, que des différences de procédés pour saisir, comprendre, expliquer; entre les auteurs, que des degrés de connaissance, d'intelligence et de talent. Sainte-Beuve le savait bien. Il a dit excellemment, à propos d'un des historiens qu'il louait le plus volontiers et opposait avec le plus de complaisance malicieuse aux historiens à système, Thiers : « Les faits dans l'histoire ne sont pas tout existants et tout disposés avec ordre, indépendamment de celui qui les regarde. Chaque esprit d'historien porte, en quelque sorte, au dedans de lui son ordre de faits tels qu'il les voit et les conçoit dans le passé. Chaque historien a sa glace et aussi son diorama de fond. »

Sainte-Beuve, avec son esprit merveilleusement ouvert, n'affectait nullement de ne considérer, dans les études historiques, qu'une branche de la critique littéraire, de la biographie générale en ce qui concerne les hommes, un tissu d'anecdotes tramées par le hasard en ce qui concerne les événements. Il a beaucoup écrit sur les historiens, et sur ceux de tous les temps. Son cabinet historique, pour n'être point disposé en laboratoire et pour trahir plutôt l'amateur très éclairé que le professionnel, est cependant un des plus riches, un des mieux meublés, un des mieux décorés qui soient.

Mais Sainte-Beuve ne cache pas ses préférences. Il avait trop le goût, disons la gourmandise et le raffinement de la curiosité, il était trop de son propre *Port-Royal* pour ne pas trouver de saveur à l'érudition, à la recherche infinie du détail minutieux. Il savait que sans érudition il n'y a rien, en histoire, que fantasmagorie. Il a parlé pertinemment et dignement de Richard

Simon, de Mabillon, de Tillemont, et, dans les rencontres, avec une estime sincère de ceux des modernes qui ont mis leur honneur « à l'étude approfondie et creusée dans ses plus laborieux sillons ». Mais il a ses vues sur cette étude et sur son objet. De même qu'il a présenté son modèle, son chef-d'œuvre, dans *Port-Royal*, il a, çà et là, insinué ses conseils, qui sont ceux d'un maître et qui forment, sinon une méthode proprement dite, au moins une direction supérieure d'études.

## II

Il faut, nous dit-il, lire à coups serrés de bibliographie, lire *ad hoc*, voir de ses yeux, annoter de sa main les documents directs; toutefois, ce n'est que le nécessaire et la fondation en sous-sol. Il faut, de plus, avoir lu, avoir fouillé et fureté beaucoup alentour, non plus « en creusant et en méditant », mais sans tension d'esprit, sans effort de mémoire, sans rechercher et noter; avoir lu « au hasard et en butinant », pour s'imprégner, pour prendre l'air des temps. Il faut s'être fait de l'époque qu'on étudie, que dis-je, de l'homme même, « une littérature libre et générale. » Bref, il faut du Montaigne, le miel et le suc de Montaigne, comme Montesquieu a su les recueillir, au moins le butin, comme chez Bayle. Il faut, pour les temps qui nous sont proches, remonter, par degrés, de la vie présente, vue, entendue, ressentie directement, à la vie passée, retrouvée dans les *mémoires*, et ces *mémoires*, il faut, autant que possible, les avoir au moins feuilletés à mesure qu'ils

paraissaient, avec cette odeur d'imprimerie fraîche et de papier encore humide qui donne l'illusion de la nouveauté, qui est presque de la vie. Les correspondances, les mémoires, c'est l'introduction à toute étude intelligente des hommes et des choses; c'est là que l'on trouve de quoi former « ses premières couches et son fond de tableau ».

Les documents originaux analysés et dépouillés, il y faut mettre de l'ordre, de la suite, les disposer avec critique et avec choix.

Ce n'est qu'en rassemblant qu'on peut juger. Ne jamais sacrifier un ordre de faits à un autre; ne pas accorder plus d'autorité qu'il ne faut à un accident saillant; se tenir également éloigné de la compilation qui coud les textes à la suite, et du système absolu qui y tranche à son gré. L'histoire est plus qu'un portrait; les faits ne posent pas devant l'historien comme une figure: il faut les assembler, les grouper, en combiner une trame et un ensemble.

Pour cet ouvrage, l'esprit critique ne suffit pas, non plus que l'intelligence: il y faut encore le talent, le don d'imaginer et de traduire en images, le don de voir et de faire voir, de narrer, de peindre.

Rassemblant lui-même, au passage, ses propres données, à propos du livre de Grote sur la Grèce, Sainte-Beuve relève en cet historien ces caractères:

Une rectitude de bon sens et de bon esprit qui, purgée de toute idée préconçue et de toute superstition traditionnelle, examine, pèse, discute, n'avance rien qui ne lui paraisse probable ou possible; là où il doute, il le dit. Son procédé... est... selon moi, le seul satisfaisant.

Sainte-Beuve a défini « la vraie philosophie de l'histoire: rien d'absolu, une expérience toujours remise en question et l'imprévu se cachant dans les ressemblances ». Au fond et avant tout, l'homme, et par là

connaissance de l'homme, acteur universel, le renseignement sur le ressort et le secret des choses, c'est-à-dire le caractère, les mobiles, les circonstances, les intérêts. Seuls les politiques l'on su, en leur temps, et seuls, à ce titre, ils sont les vrais philosophes de l'histoire. D'où la prédilection de Sainte-Beuve pour les narrateurs auxquels il reconnaît ou attribue cette faculté de voir, les occasions d'avoir vu : Commynes, « bréviaire des hommes d'État », Joinville, Montluc, Retz, Saint-Simon; la curiosité, la fraîcheur, au moins la fougue à tout découvrir, la franchise à tout dire, et non la vanité de tout connaître d'avance, de tout expliquer après coup; bref, l'antipode des « graves professeurs d'histoire d'aujourd'hui », disciples compliqués et sombres de Montesquieu, « tous ceux qui cherchent et prétendent donner la raison de tous les faits, l'explication profonde de tout ce qui se passe, qui n'admettent sur cette scène mobile ni l'imprévu ni le jeu des petites causes, souvent aussi efficaces que les grandes. »

### III

C'est ce qui, parmi les modernes, le conduit à Hume, à Voltaire, à Thiers, l'école de l'expérience, du bon sens, de l'humilité humaine. Thiers, malgré sa prétention à tout savoir, l'enchanté; il lui suppose, sans autre contrôle, l'étude directe, complète, définitive des documents. Il loue sa lucidité, sa belle humeur, son atticisme, sa verve et sa grâce phocéennes. Il le dit, il le répète avec insistance, presque avec humeur, comme si, au lieu de

vanter son auteur, il en visait un autre, son rival, son antipode, Guizot, et lui voulait lancer la flèche.

Mais à peine a-t-il poussé cette pointe, qu'il se reprend aussitôt; il s'aperçoit que dans *le Consulat et l'Empire*, les batailles sont bien longues, qu'elles sont trop raisonnées et trop recommencées, que l'auteur prodigue l'hypothèse rétrospective, aux endroits précisément où l'imprévu, la fortune, semblent avoir décidé le plus arbitrairement. Il découvre, dans le style, à la fois trop peu de familiarité et trop peu de grandeur; l'auteur écrit trop, parle trop, ne laisse point parler ses héros; il se met trop en leur place; il transporte trop à l'histoire la fameuse maxime : Le roi règne et ne gouverne pas. Il se fait trop le premier ministre du passé. Il lui manque le je ne sais quoi de supérieur, d'exquis, que Sainte-Beuve est bien forcé de reconnaître dans Michelet, malgré son aversion : cet art qui l'enchanté dans Renan, et qui lui fait dire de Montesquieu, après tant de réserves sur le fond : « L'habile homme, le grand artiste ! »

Une fois sur cette pente, il s'y laisse descendre. Il se dit que, peut-être, il a été injuste ou, tout au moins, qu'il s'est fermé les yeux sur toute une forme, et une belle forme, de pensée humaine, par suite, d'humanité. « Quand je conteste, dit-il, la possibilité pour l'homme d'atteindre aux mille causes lointaines et diverses, je suis loin de nier cet ordre de considérations et de conjectures par lesquelles, dans un cadre déterminé, on essaye de rattacher les effets aux causes. C'est la noble science de Machiavel et de Montesquieu, quand ils ont traité, tous les deux, des Romains. » Sainte-Beuve admire cette science dans Bossuet. Il en arrive à déclarer qu'il y a des transformations inévitables; il décrit, lui-même, l'état de Rome avant la venue de César...

« Tout appelle un chef, un maître, un dictateur, » et il en vient à conclure, de la plume qui a écrit *Port-Royal*, que, si César n'était pas venu, un autre aurait pris la place de César. C'est par ce détour qu'il retrouve Guizot et reconnaît en lui « le plus grand professeur d'histoire que nous ayons eu » ; qu'il définit, à propos de lui, cette étendue, cette tournure d'esprit ingénieuse « qui refait, qui restaure du passé tout ce qui peut se refaire, qui y donne un sens, sinon le vrai, du moins un sens plausible et vraisemblable, qui maîtrise le désordre dans l'histoire et qui procure à l'étude des points d'appui utiles et des directions ». Il réclame, sans doute, et tout aussitôt, pour le mobile, l'ondoyant, le divers, le changeant, pour ce qui « s'échappe à travers les mailles du filet », pour « le vrai de l'intrigue et de la mascarade humaine ». Mais, au total, il a plus de mauvaise humeur contre les historiens philosophes que de préjugé et d'injustice.

#### IV

Qui lui cause donc cette humeur, qui l'impatiente à ce degré? A quels systèmes précisément en a-t-il? Au fond, c'est à l'excès, à la prétention outrée qu'il s'en prend. Ce qui l'importune, c'est l'effort et l'artifice à trop discipliner les faits, à faire le passé trop intellectuel, trop rationnel, trop raisonnable même, à ranger les hommes, les événements comme en bataille et à pousser le passé, des profondeurs mêmes de l'histoire, comme à l'assaut du présent. Il y voit un danger pour

quiconque veut passer de l'histoire à la politique, pour le peuple surtout, aux dépens duquel les historiens, devenus hommes d'État, expérimentent leurs doctrines.

On s'abuse, dit-il, sur le semblant de raison qu'on a donné au passé, sur les nécessités qu'on y a introduites ; « que si l'on passe ensuite de l'étude à la pratique, on est tenté d'oublier, dans le présent, qu'on a sans cesse à compter avec les passions et les sottises, avec l'inconséquence humaine. On veut, dans le présent, et dès le jour même, des produits nets comme on se figure qu'ils ont eu lieu dans le passé. »

Que dis-je? on prétend légiférer, traduire en articles de lois, au sens juridique du mot, les prétendues lois historiques que l'on a tirées de considérations sur le passé. Pour peu qu'on détienne, même en passant, le pouvoir, et qu'on ait soit la force, soit le prestige nécessaire, on impose ces lois. C'est ici qu'aux yeux de Sainte-Beuve apparaît l'abus, et c'est ici qu'il réclame contre ces intellectuels les droits de l'intelligence humaine.

Ce n'est pas seulement la conséquence qu'il réprouve, l'application *in animâ vili*, l'asservissement des vivants à ce despotisme du passé, le gouvernement posthume de l'histoire au bénéfice des historiens de profession ; il condamne, dans l'intérêt même de l'histoire, dans le seul intérêt de la science et de la vérité, l'insinuation forcée du passé au présent, l'acheminement obligé, arbitraire, des événements d'autrefois à ceux d'aujourd'hui, en un mot, la politique présente imposée après coup comme une cause finale à toute l'évolution d'un peuple. Il avait en horreur, je n'excéderai pas en disant : il avait en mépris cette prétendue philosophie qui suppose



l'humanité sans avenir et l'histoire sans lendemain. Il en voulait à de prétendus penseurs, de ne porter sur le passé qu'un reflet de la lumière du présent, de soumettre les événements non pas même à la raison pure, mais à une sorte de raison officieuse, auxiliaire et servante de la politique, surtout du politicien. Il se révoltait au naïf orgueil de l'écrivain qui suppose l'humanité créée pour qu'il l'explique, et le progrès du monde arrivé à son terme parce qu'il a tiré *sa* vérité du puits de son jardin, publié son livre et écrit le mot *fin* sur la dernière page du volume.

Il en appelait à Voltaire contre « les Tocqueville et autres doctrinaires hégéliens et positivistes », y compris Guizot, bien entendu, y compris même « le docte et savant Littré » ; mais il en appelait surtout contre les mages, les révélateurs, fort à la mode en son temps, et qu'il voyait, en Allemagne et en France, rivaliser de mythes, se disputer le grand prix des courses à l'absolu. Tant de palingénésies, tant de genèses d'amateurs, de créations en chambre, tant de fantasmagories intellectuelles, de prestidigitation et de métaphysique amusante, tant de migrations aventurées, métamorphoses et métempsycoses de l'Être à travers l'amas des notes cueillies par le professeur dans les dictionnaires de la conversation et les encyclopédies ; ce troupeau de faits réduits en esclavage, défilant en cortège historique, déguisés en symbole de l'Idée ; l'Idée même s'envolant à travers les mondes et décrivant de si prodigieuses paraboles, des hyperboles si fantasques, le mettaient hors de lui-même.

Il abominait les prophètes du passé, dont l'inspiration, on dirait aujourd'hui l'auto-suggestion, lui semblait vraiment d'une mécanique trop vulgaire et à trop bon marché. Mais il gardait ses dernières malices

pour les prétendus interprètes de la Providence, dont tout le génie était de prendre l'histoire à rebours et de dérouler, en panorama solennel, le monde renversé; qui prétendaient montrer dans l'histoire le jeu de lois abstraites, et se targuaient d'y révéler les desseins de la Providence, oubliant que cette Providence est partout ou qu'elle n'est nulle part; qu'il faut la reconnaître dans les persécutions de l'Église par les Césars aussi bien que dans l'avènement de Constantin, dans l'édit de Henri IV aussi bien que dans la révocation de cet édit par Louis XIV; qu'elle est universelle et incompréhensible; que c'est le dernier mot de l'irrévérence et de l'impertinence de choisir entre ses actes, de lui attribuer la prédestination de cet événement, l'imprévu de celui-là; de la remercier par un *Te Deum* du gain de cette bataille et de rejeter sur le hasard la perte de cette autre; de l'écarter des petites choses qu'on juge insignifiantes et des petits chemins, pour ne lui réserver que les voies romaines, les routes royales ou impériales, ne la reconnaissant qu'aux coups extraordinaires, aux coups d'État de l'histoire, triés, revus et corrigés par eux, et la découvrant enfin dans l'histoire comme les nuages découvrent le soleil, lorsque le vent les pousse.

Sainte-Beuve ne trouvait aucun plaisir à assister au gonflement et au départ de ces ballons aux formes symboliques, aux allures bizarres, pavoisés de couleurs à la mode, mais il trouvait une satisfaction singulière à les voir s'arrêter dans leur vol prétentieux, tourbillonner comme essoufflés, puis dégonflés, désastreux, dégringoler piteusement, et s'écorcher aux arbres, se déchirer aux toits, s'enflammer aux cheminées ou se noyer dans la rivière.

## V

Il faut ajouter encore un trait pour expliquer la figure que les historiens font dans la galerie de Sainte-Beuve et la façon dont lui-même les considère. Sainte-Beuve, qui savait tant de choses et les avait apprises par observation directe, par commerce et familiarité personnelle des hommes, ne connaissait guère de la politique que ce qui se voit du dehors et ce qui se raconte dans les dîners à anecdotes. Il avait traversé les salons politiques, il s'était promené l'oreille au guet, dans les coulisses de cet autre théâtre; il avait peu fréquenté les diplomates, il avait peu voyagé, il ignorait les peuples étrangers et leurs affaires. Je crois bien qu'il éprouvait quelque vexation secrète à n'en avoir point appris davantage, faute de goût, de loisirs, d'occasions. Il s'en vengeait en rabaisant les affaires et en ravalant les hommes. Enfin, il se méfiait extraordinairement des récits des politiques, des intentions qu'ils s'attribuent, de leurs apologies perpétuelles. D'où, quand il les aborde, des biographies comme celle de Talleyrand, le type du genre. Elle forme cinq chapitres, cinq grands *Lundis*, avec un appendice; cent vingt pages où, pour toute la partie politique, on ne rencontre guère que deux points d'interrogation sur la diplomatie de Talleyrand, sous l'Empire, et deux pages sur le congrès de Vienne, qui ne sont encore que des pages de renvoi à Thiers, à Mignet, à Bulwer. Cependant que serait Talleyrand, quel intérêt présenteraient son esprit, son aplomb, son insolence, sa vénalité, ses vices, si complaisamment scrutés et dévoilés par Sainte-Beuve,

s'il n'avait été un grand diplomate, s'il n'avait joué un grand rôle, le premier rôle, à une heure décisive de l'histoire?

Sainte-Beuve n'ose prononcer, faute de connaissances personnelles et faute de confiance dans celles d'autrui. Mais n'en concluons point à un système de sa part. Ne faisons point tort à ce rare et pénétrant esprit. Ce qu'il s'interdisait ici à lui-même par prudence, par scepticisme, il ne le niait point ni ne l'interdisait *à priori*. Je veux dire la possibilité d'un jugement motivé sur les hommes et sur les affaires, une critique politique s'exerçant sur les événements de l'histoire comme la critique littéraire sur les ouvrages de la littérature; un enchaînement entre les actes des hommes, des rapports comme il en reconnaissait, en littérature, entre l'origine, l'éducation, la vie des écrivains et leurs œuvres, enfin des conditions générales qui emportent tout, et l'auteur et le livre, et le public, et la politique et l'homme d'État. Le point, à ses yeux, était de n'en raisonner que sur des documents certains, d'en raisonner avec compétence et de conclure avec précaution.

Donnez-lui un livre bien fait, bien construit par un homme du métier, sans préjugés, sans passions étroites de carrière ou de coterie, dont l'érudition lui semble sûre, dont la sincérité lui est incontestable, la confiance lui vient et, avec la confiance, l'idée se dégage. Je renvoie les personnes qui tiennent Sainte-Beuve pour un sceptique irréductible non seulement en philosophie de l'histoire, mais en toute histoire raisonnée, je les renvoie à une notice peu lue des littérateurs, assez isolée dans les *Lundis*, mais néanmoins capitale, et par ce qu'elle contient, et par les aperçus qu'elle ouvre sur un côté de la pensée de Sainte-Beuve. C'est l'article consacré à l'*His-*

*toire des cabinets de l'Europe*, par Armand Lefebvre.

J'y relève, au premier aperçu, cette vue qui porte loin : « Chacun, dès que le grand homme paraît et se déclare, après l'avoir admis volontiers au premier degré, s'empresse aussitôt de le continuer à sa guise, de l'achever à sa manière et selon ses goûts, de lui dicter son rôle de demain, et, si le personnage ne répond pas à cette idée qu'on s'en fait, ne suit pas le programme, on est bien près de le renier, de s'écrier qu'il fait fausse route... » Il convient d'aborder les grands politiques comme on aborde les grands poètes, d'étudier Napoléon comme Dante, comme Goethe, par approches successives, sans doute, et infiniment multipliées, mais de se rappeler que ces approches n'ont pour objet que de nous élever « à une vue pleine et entière », car il y a dans toute organisation de génie une résultante totale et à laquelle il faut s'attacher. Ce n'est pas la bonne méthode de prendre les grands hommes de biais et à rebours... Montaigne, bien que si curieux et si amoureux du vrai, l'a dit : « Il ne faut pas guetter les grands hommes aux petites choses. »

Sainte-Beuve oppose au Napoléon décousu, fragmentaire, anecdotique, l'homme dans son unité, dans sa suite et son évolution naturelle, « d'un seul jet, » développé par les circonstances, mais ayant en lui, « dès le principe, le germe et l'emboîtement de tout ce qui est sorti. » Puis poussant plus loin et dépassant même en hardiesse les historiens professionnels de son temps, il montre à quel point les conditions permanentes de l'Europe ont dominé le consul et l'empereur : il montre que, là aussi, tout a été « suite, connexion, accord ». Il montre qu'il a toujours été très difficile ou plutôt impossible à Napoléon, héritier de la Révolution française,

son représentant armé en face de la vieille Europe et le point de mire de toutes les haines du passé, de s'arrêter dans sa progression de lutte croissante et de conquête, de trouver une station à laquelle il se pût établir pour y asseoir une paix durable, une paix sincèrement acceptée et respectée par ses adversaires. Il voit l'Europe irrécyclable, tout recul de notre part suivi d'une agression, toute défaite provoquant une coalition, tournant à la catastrophe, toute retraite vers nos frontières emportant une invasion de notre pays, d'où la nécessité pour la France révolutionnaire et pour Napoléon de refaire l'Europe et de la gouverner. L'empereur ne put jamais fermer le cercle. « Ce cercle, à peine rejoint, se rompaît et se rouvrait, toujours condamné à s'élargir de plus en plus, et par conséquent de plus en plus fragile. » « Les fautes, gratuites et funestes, les entreprises, non provoquées et risquées sans nécessité, les excès et les fougues de la passion ne sauraient obscurcir ni faire perdre de vue cette vérité capitale, inhérente à la nature même des choses. »

Le mot est dit, et c'est à la fois le premier et le dernier mot de toute philosophie, ou, si l'on veut, de tout raisonnement sur les choses de l'histoire : il y a une nature des choses qui s'impose aux hommes ; il y a des caractères qui ont leur suite ; il y a une connexion, une proportion dans les affaires, dans les hommes, un enchaînement, en un mot : c'est la trame de l'histoire. L'historien la dégage des documents. Sur cette trame, il brode son œuvre d'artiste, et nous voilà ramenés par Sainte-Beuve lui-même à la maxime de Bacon, qui était la maxime de Montesquieu, de Guizot, de Taine, de Fustel : « Ce qui est l'honneur et comme l'âme de l'histoire : la liaison des effets et des causes. »

# L'EMPEREUR BASILE

TUEUR DE BULGARES (1)

---

## I

Les historiens modernes souffrent, pour la plupart, de l'abondance des richesses. Les mets succulents ou raffinés, pièces fraîches et conserves, s'étalent, s'encombrent sur leur table, apportés de toutes les régions de l'univers. L'État même les convie, en ses bibliothèques, hôtelleries magnifiques de la science, à des banquets publics, gratuits et plantureux. Mais si l'appétit est robuste, la gourmandise subtile, l'estomac est rebelle. La nature, encore grossière et mal dressée aux méthodes scientifiques, a négligé trop souvent d'adapter l'organe à la fonction. Beaucoup de convives, rentrés chez eux, et ce sont les plus sages, les plus habiles en hygiène, se contentent de savourer le festin en leur mémoire et de publier leur menu, obsédés qu'ils sont encore et troublés en leur travail par la crainte que quelque critique,

(1) Par M. Gustave SCHLUMBERGER, de l'Institut, 2 vol. grand in-8°. — Paris, 1896-1900, Hachette.

initié aux secrets de l'office, ne découvre qu'ils ont laissé échapper quelques hors-d'œuvre ou négligé quelques dragées ou croquignoles du dessert.

Voilà des embarras que s'est évités l'historien érudit et adroit dont je me donne le plaisir de parler aujourd'hui. A la vérité, s'il s'y est soustrait, ç'a été pour en rechercher et en affronter, de parti pris, d'autres plus âpres et infiniment plus compliqués. M. Gustave Schlumberger, numismate savant, archéologue très expert, aussi curieux de raretés que d'élégances, en art et en lettres, s'est mis en tête de retrouver, reconstituer et raconter l'histoire de Basile II, empereur de Byzance, qui régna de l'an 976 à l'an 1025, et fut illustre, en son temps, par le grand massacre qu'il fit des Bulgares, pendant près de quarante années consécutives, dont le nom lui est resté, le *Bulgaroctone*. Il contribua, de toute l'étendue de son génie conquérant et destructeur, à justifier cette opinion populaire que l'an mille serait la fin du monde, à cause de la désolation et de l'épouvante que la guerre, la peste et la politique répandaient alors parmi les hommes. Mais rassurés, par l'expérience qu'ils en firent, contre le maléfice de l'an mille, les hommes s'empressèrent d'oublier leurs craintes, et ils oublièrent du même coup Basile II et les milliers de Bulgares mis par lui à malemort.

« Tandis que l'empire de Charlemagne se démembreait, que les inondations des Sarrasins et des Normands désolaient l'Occident, l'empire de Constantinople subsistait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines et affaibli de tous côtés par la tempête. Si le gouvernement tomba dans le mépris sous Romain, fils de Constantin, il devint respectable aux nations sous Nicéphore Phocas. Si



Jean Zimisès assassina ce Nicéphore et souilla de sang le palais, s'il joignit l'hypocrisie à ses crimes, il fut d'ailleurs le défenseur de l'empire contre les Turcs et les Bulgares. » Voilà tout ce que dit Voltaire de ces temps troublés et à peu près tout ce qu'en savaient les honnêtes gens. Sur Nicéphore Phocas une ligne, sur Jean Zimisès une autre ligne, et de Basile II pas même un mot. M. Gustave Schlumberger a trouvé moyen de faire de la première ligne un volume, de la seconde ligne un autre volume, et du chaos il en a tiré un troisième qui n'est pas le moins nourri et le moins intéressant des trois. « Ces années, dit-il, comptent certainement parmi les plus inconnues de Byzance... C'est la période de toute pauvreté des sources, des lacunes sans fin, des ténèbres. Aucune expression ne saurait donner une juste idée d'une pareille disette de documents. Personne ne s'était encore occupé d'écrire l'histoire d'ensemble de cette vaste période depuis les quelques chapitres que lui a consacrés Lebeau. »

M. Schlumberger a été tenté par l'inconnu. Je crois bien que l'artiste, exquis et raffiné en lui, l'a autant entraîné que l'historien, car les monuments d'art et les pièces de curiosité sont à la fois les plus précieux et les plus attrayants des documents à recueillir dans ces ruines. Il s'en explique, avec la précision et la simplicité de l'explorateur revenu de très loin, et, sans se vanter le moins du monde, il se rend à lui-même une justice que lui seul avait qualité pour se rendre. « J'ai dépouillé des centaines de volumes et des mémoires pour y chercher parfois un renseignement de trois lignes, le plus souvent pour n'y rien trouver. J'ai minutieusement étudié toutes les sources tant grecques que latines, arabes, arméniennes, géorgiennes ou

slavonnes. Je n'ai négligé aucun moyen d'information, aucune classe de documents : manuscrits, miniatures, inscriptions, monnaies, sceaux, débris d'architecture. Ce minutieux travail de mosaïque m'a coûté un mal infini, des milliers et des milliers d'heures de travail dont ne se douteront guère ceux qui me feront l'honneur de me lire. »

Et ce sera justement sa récompense, que les lecteurs amenés devant la mosaïque en admireront le poli, le solide, le dessin élégant, les ornements sobres et, dans les tableaux qui la décorent, la couleur, le mouvement, le naturel — c'est ici le vraisemblable et l'historique — des figures. C'est un vrai monument que notre savant compatriote a élevé à l'histoire de la moitié orientale de l'Europe aux environs de l'an mille. Où il n'y avait plus rien, où le temps et les musulmans avaient fait le désert, il a construit son édifice, tout entier de pierres dispersées, recherchées avec patience, rapportées, rapprochées, groupées avec une critique scrupuleuse et une habileté rare. La décoration vaut l'architecture et la complète. M. Schlumberger a encadré dans son récit non seulement les textes découverts ou appropriés par lui, mais les images, les scènes, les objets de la vie, les figures, les hommes, toute la ressemblance des personnages et des choses telles que les contemporains se la représentaient. A côté de ces témoignages du passé disparu, il a, pour solliciter de nous l'évocation, placé les paysages modernes, les vues d'aujourd'hui des pays où se dressent les mines explorées par lui, dans une nature qui n'a pas changé. Le livre ainsi composé est attrayant à lire et magnifique à regarder.

## II

C'est que les passions n'y manquent point, non plus que les « bibelots » merveilleux. C'est l'atrocité byzantine dans le décor et l'ameublement des *Mille et une nuits*. Du reste une permanence étrange dans le fond des affaires, dans le flux et le reflux des événements. Ni les montagnes ne se sont abaissées, ni la mer n'a reculé. Deux périls menacent les royaumes d'Orient au moment où M. Schlumberger commence son récit : péril musulman et péril russe, l'Islam et les moscovites. Jean Zimisès, soldat audacieux, séduisant et roué, débauche Théophano, femme de l'empereur Nicéphore, conspire, de complicité avec elle, le meurtre de ce prince, se met en sa place, puis, par un coup de grâce impériale, illuminé d'une vertu soudaine, condamne à mort les assassins de l'empereur défunt. Il relève, par cet exemple, le prestige de la couronne et, considérant que l'adultère Théophano souille le palais,

La chasse de son trône ainsi que de son lit.

Sur quoi, les Russes arrivent. « Cet ennemi féroce, grisé par ses récentes victoires... demeurait à ce moment campé sur la frontière du nord, au pied des Balkans, à quelques marches à peine de la capitale. D'un jour à l'autre, ces hordes infinies pouvaient paraître au pied des remparts de la ville gardée de Dieu. » On croit lire la chronique de quelque tragédie de harem, à la veille de quelque traité d'Andrinople ou de San-Stefano.

C'est l'illusion que donne, au tournant de mainte page, le récit de M. Schlumberger, et c'est un effet d'optique dont le lecteur doit se défendre. Quoi ! ces gens-là sont des chrétiens ! Nous sommes vers l'an 1000 ! Ce n'est point de Turcs qu'il s'agit. Ces cortèges étranges d'eunuques, de prêtres, de bourreaux, ne défilent point devant la mosquée. La croix à deux branches se dresse encore sur Sainte-Sophie, et si c'est déjà la « question d'Orient » qui se pose, ce n'est pas la nôtre, celle d'hier, celle de demain ! Que les temps sont peu changés et que les hommes se ressemblent !

En l'année 974, Jean Zimiscès, après avoir poussé sa pointe jusqu'à la frontière d'Arménie et vainement tenté de marcher sur Bagdad, se replia sur Jérusalem. Il écrivit alors à Aschod III, roi d'Arménie, une lettre qui trahit ses idées, peint ses mœurs et celles de son temps :

Écoute et apprends les merveilles que Dieu a opérées en notre faveur et nos miraculeuses victoires qui montrent qu'il est impossible de sonder les profondeurs de la bonté divine. Notre expédition avait pour but de châtier l'orgueil et la présomption de l'émir Al Mouménin, souverain des Africains arabes... Nous les avons vaincus... ils se sont retirés ignominieusement, comme nos autres ennemis. Alors nous nous sommes rendus maîtres de l'intérieur de leur pays et nous avons passé au fil de l'épée les populations d'une foule de provinces. Après quoi, opérant promptement notre retraite, nous avons pris nos quartiers d'hiver.

Admirez l'art de ce style militaire, qui d'ailleurs est dépourvu de toute naïveté, Jean Zimiscès raffine sur la rhétorique du genre : nous battons l'ennemi, c'est un lâche, il fuit *ignominieusement* ; — l'ennemi nous bat, c'est un lâche, plus lâche encore, il abuse de sa force, il nous tourne, il nous surprend. Il faudra des années d'expérience, beaucoup de génie et quelque machiavé-

lisme pour comprendre qu'en louant le vaincu on élève d'autant le vainqueur. « Vous avez battu les premiers soldats du monde, » disait l'un. « Après ceux qui les ont vaincus, » répondit l'autre. Jean Zimiscès en est encore au vieux jeu, celui de l'épopée, où l'ennemi à terre est méprisable, ridicule, où le héros le foule aux pieds et l'injurie. Le *basileus* ajoute qu'il a mis Antioche à contribution et épargné les villes saintes, qui se sont soumises. Il y établit la domination romaine et, continuant son bulletin :

Nous étant remis en marche, nous nous dirigeâmes vers Byblos, ancienne et redoutable forteresse, que nous primes d'assaut et dont nous réduisîmes la garnison en servitude. Nous suivîmes ainsi toutes les villes du littoral en les mettant à sac et en livrant les habitants à l'esclavage. Nous saccageâmes de fond en comble toute la province de Tripoli, détruisant entièrement les vignes, les oliviers et les jardins ; partout nous répandîmes le ravage et la désolation. Nos conquêtes se sont étendues jusqu'à la grande Babylone (Babylone d'Égypte, le Caire), et nous avons dicté des lois aux habitants et nous les avons faits nos esclaves, car pendant cinq mois nous avons parcouru le pays avec des forces nombreuses, détruisant les villes, ravageant les provinces. Maintenant toute la Phénicie, la Palestine et la Syrie sont délivrées de la tyrannie des musulmans et obéissent aux Romains. Nous avons gouverné la Syrie avec douceur, humanité et bienveillance. La domination de la Sainte Croix a été étendue au loin ; partout, dans ces contrées, le nom de Dieu est loué et exalté. Que le Seigneur, Dieu d'Israël, soit donc éternellement béni !

Substituez au Dieu d'Israël, à Jéhovah, Dieu des armées, Allah et son prophète, à la sainte Croix le Croissant, et vous aurez, tout cru, le bulletin d'un khalife. Vous vous expliquerez sans plus d'effort ni de philosophie transcendante de l'histoire avec quelle facilité l'Islam, une fois la bataille gagnée, le coup de fanatisme

et le coup de force portés, s'est substitué à Byzance ; la nullité de la perte pour l'humanité à la chute de ces chrétiens et la nullité du gain au triomphe de ces musulmans. Le Grec avait dressé le sol, le Turc n'eut qu'à passer. Vous le verrez, avec une clarté plus démonstrative encore, à lire le récit de la grande guerre bulgare, la guerre de quarante ans. Mais Jean Zimiscès, en son bulletin, a résumé, comme en une inscription symbolique, tout l'esprit des entreprises de Basile II, son successeur.

### III

Ce fils de Nicéphore et de Théophano remplaça le lieutenant infidèle de son père et l'amant ingrat de sa mère. D'ailleurs, il ne valait guère mieux, au fond, sauf que les mêmes facultés de domination étaient exaltées chez lui jusqu'à une sorte de génie subtil et puissant. M. Schlumberger donne de ce *basileus* un portrait vivant, et qui montre la pénétration et le talent de l'historien.

Après une jeunesse orageuse, ensevelie dans les plaisirs, passionnée pour tous les désordres de l'âme et du corps, consumée dans les frivolités, Basile, arrivé à l'âge d'homme, se transforma soudain et ne vécut que pour son ambition, la gloire militaire et la grandeur de son immense empire... Il fut peut-être un des hommes les plus inébranlablement opiniâtres de l'histoire. Merveilleuse fut la patience obstinée avec laquelle, à travers sa longue vie, après les grands échecs du début, il poursuivit son plan d'extermination de la nation bulgare. Il avait estimé qu'il n'était pas d'autre moyen d'en finir avec ce peuple rude, belliqueux,

passionnément avide d'indépendance, qu'aucune violence ne lasserait... Ce *basileus* au cœur rude et dur, adoré du clergé, haï du peuple, qui succombait sous le poids des impôts; ce souverain qui vivait comme un moine, qui vivait sans femme, qui était d'une sobriété d'ascète, n'aima jamais d'un grand amour que sa puissante armée et sa belle flotte.

Il n'eut point de femme, ce qui le préserva des révolutions de palais; il ne supporta pas de lieutenants, ce qui le garda des complots militaires. Il ne favorisa pas les lettres, ne dota point les philosophes et n'encouragea pas les travaux de l'esprit : sa renommée, faute des trompettes classiques, en a souffert, mais la civilisation n'y a rien perdu, ni la littérature ni le sens commun. Il a reçu des ambassadeurs moscovites, disputé avec eux de politique et de théologie. Il a connu les chevaliers normands, de Pouille et de Sicile; il a négocié avec les uns, combattu avec les autres; les mêmes furent tour à tour ses mercenaires et ceux de ses ennemis. Ces pèlerins, les moins esthètes du monde, grands pillards de châteaux et grands constructeurs d'églises, fondateurs de couvents et chasseurs de fiefs, ne mesuraient pas à la beauté ou à la bonté de la cause l'ardeur de leur zèle et la fidélité de leur service : pourvu qu'il y eût à se battre et à gagner, peu leur importait de quel côté frappait leur épée, ou d'estoc ou de taille. Cet épisode de chanson de geste, qui met aux prises Normands et Byzantins en Italie, clôt le second volume de M. Schlumberger sur Basile. C'en est peut-être la partie la plus piquante pour nous, comme le « récit de la grande expédition, de la grande chevauchée » vers la Géorgie et vers l'Égypte en est le chapitre le plus héroïque.

Mais la grande guerre bulgare forme le fond du livre comme elle a formé le fond du règne. Il faut reconnaître

que, dans cette affaire, le *basileus* qui se piquait de ne consulter ni l'histoire ni les hommes, de ne se diriger que d'après son expérience propre, de ne tenir compte que des nécessités et de la nature des choses, s'est prodigieusement trompé. Il a tué des milliers et des milliers de Bulgares. A supputer le nombre de ses victimes, on admire qu'il y ait jamais eu tant de Bulgares au monde, même dans la plus grande Bulgarie de ce temps-là ; mais, enfin, il a échoué, car il ne les a pas tous exterminés, et ils sont ressuscités pour la confusion de ses successeurs — très irréguliers, mais imitateurs serviles — sur le trône de Constantinople.

#### IV

Cette guerre se renouvelle chaque printemps durant quarante années comme une inondation périodique, une catastrophe annuelle de tout un pays. « Le *basileus* ne manqua pas, chaque année, de pénétrer au cœur de la Bulgarie et de faire le vide devant lui dans chacune de ses expéditions, dépeuplant et dévastant. » Et avec quels raffinements : « A la prise des défilés de Cimbalongon, plus de quinze mille combattants bulgares étaient tombés vivants aux mains de ses soldats. Les chroniqueurs byzantins affirment qu'il fit crever les yeux à tous ces captifs et les renvoya ainsi mutilés à leurs compatriotes pour servir d'exemple. Pour chaque centaine d'aveugles, on laissa un borgne, chargé de les conduire. Des populations entières furent transportées aux extrémités de l'empire, en Asie. Enfin, Basile crut



en avoir fini. Ce qui restait de Bulgares se déclara esclaves et sujets du *basileus*. » La Bulgarie perdit toute indépendance, elle cessa de figurer au nombre des États; le peuple ne compta plus comme nation; il n'y eut que des contribuables à merci, agglomérés en paroisses; le tout gouverné par des Grecs de Byzance, selon les mêmes règles que le reste de l'empire.

Ainsi les trouvèrent les Turcs, qui, ayant chassé les Byzantins et s'étant installés en leur palais, consommèrent leur ouvrage, obscurément, à travers les siècles, et jusqu'à quelques années de nous, si bien que les temps se confondent. A lire, en nos gazettes, les reportages sur les « atrocités » de 1875 et 1876 on croit retourner les pages et reprendre les chroniques de Basile, le Bulgaroctone.

Et le sang coula tout aussi vainement.

Les conquérants, le chrétien et le musulman, aussi aveugles, aussi barbares et fanatiques l'un que l'autre, avaient éparpillé les décombres de ce royaume, bêché, nivelé le sol. Les habitants, dispersés en leur propre pays, punis, comme du pire des crimes, — du crime de lèse-majesté impériale, *basileus* ou sultan, — de se connaître entre eux, de se rapprocher, de se parler, n'avaient plus rien des signes extérieurs d'une nation : ni coutumes, ni gouvernement, ni histoire, pas même de littérature. Mais il restait la terre toujours féconde, les moissons qui reverdissent, les arbres qui repoussent, le ciel que l'on n'enlève pas. Il subsistait, pareilles à des ilots en ce désert, les églises que les Grecs n'avaient pas osé détruire, parce que c'était leur propre religion dont ils étaient fanatiques, et que les Turcs respectèrent parce que c'était la foi des infidèles, dont ils n'ont souci; que les uns et les autres ménagèrent parce que, conqué-

rants et exacteurs, ils avaient besoin des prêtres pour assurer la soumission du peuple et la rentrée du tribut. Dans chaque foyer, il restait les chansons que les mères chantent aux enfants, des lambeaux d'âmes flottants, revenants du passé, fantômes du passé, qui bercèrent longtemps le sommeil où la nation était comme ensevelie, et, le jour du réveil, ranimèrent dans les mémoires les images d'une patrie commune, des mots que chacun prononçait de même, qui, suscitant en chacun les mêmes émotions, les mêmes aspirations, firent que les hommes se sentirent frères, qu'ils se le dirent et se reconnurent. La Bulgarie, que Basile avait prétendu exterminer et que les sultans avaient cru anéantir, revivait désormais. C'est un des beaux spectacles de notre siècle, et il la faut évoquer sans cesse, cette résurrection des peuples, pour réagir contre la mélancolie que laisse le spectacle du monotone et lugubre écrasement des peuples à travers l'histoire. Que d'efforts des hommes pour détruire cette œuvre sacrée de la nature humaine, ce qui ne doit pas, ce qui ne veut pas périr, la nation !

LES VOYAGES  
DU  
MARQUIS DE NOINTEL (1)  
(1670-1680)

---

M. Albert Vandal a mis dans ce volume d'histoire, très bien étudié, et de première main, tout son talent de narrateur, tout l'agrément et tout le brillant de son style. Il y a mis de la littérature et de la curiosité. On y trouve les origines et la raison d'être de nombre de choses singulières, entre autres de la fameuse cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*, qui fut, en son temps et à sa manière, une sorte de *revue de l'année*, semée d'allusions et infiniment moins poussée à la caricature qu'on ne le croit en général : à peine, en réalité, quelque outrance dans la couleur locale et dans l'ampleur des turbans ! On y voit, sur le vif, les mœurs d'une ambassade française en ces pays d'Orient, en ces *Échelles* alors bien plus éloignées de Paris, voire de

(1) Par Albert VANDAL, de l'Académie française, 1 vol. in-8°. — Paris, Plon, 1900.

Marseille, que ne sont aujourd'hui les postes similaires de la Chine. Chinoiseries et turqueries se compensent, et pour s'être porté à l'Extrême-Orient, c'est encore l'Orient que l'on retrouve en Chine avec ses cruautés, ses subtilités, son fanatisme et son indifférence, son mélange de ruse et d'apathie, de majestueux et de grotesque.

Le héros du livre, le marquis de Nointel, est un original qui semble détaché de la galerie de Théophile Gautier : un réaliste empanaché, une sorte de Saint-Amand diplomate, un Cyrano jouant avec le Turc au Gascon et au matamore; avec cela bon gentilhomme, Français dans les moelles, merveilleusement significatif de son temps : bon œil, un peu tourné au grossissement, et bonne plume, encore que portée aux étrangetés et gaillardises, forte en couleur et ne craignant point de s'écraser sur les mots.

Cet envoyé du Grand Roi est resté très Louis XIII; il a promené sur la place Royale ses rêveries d'aventures, de voyages et de grands coups d'épée; il a rempli les ruelles de sa chronique et de ses navigations; il a meublé de ses trouvailles un logis moitié musée, moitié magasin de brocanteur. Il ne s'est pas vanté, il n'a point forcé sur l'extraordinaire de sa vie, et il a fini, fort ruiné, au milieu de bibelots qui représenteraient aujourd'hui une fortune. « Il y a en lui naturellement, dit M. Vandal, quelque chose d'exubérant et de touffu, une sève bouillonnante et trouble, une ardeur à décrire, le tour du pittoresque avec un certain penchant au burlesque, par-dessus tout le goût et la passion de la couleur locale, si rares à son époque. Les grands tableaux qu'il trace de verve sont surchargés de teintes violentes, mal composés, mais débordants de vie, fourmillants de détails

pris sur le vif et d'épisodes typiques; sa franchise et sa crudité d'expression ne reculent devant aucune particularité, fût-elle basse et répugnante, pourvu qu'elle serve à faire revivre ou des personnages ou une scène. »

C'est un seigneur en la compagnie duquel on ne connaît pas l'ennui, et qui ne délayait point ses rapports en cette forme de bouillie, incolore et fluente, qu'on appelle style de dépêches. C'est de plus un connaisseur d'art, qui s'intéresse aux antiquités grecques, ramasse les statues et fait dessiner les monuments en ruine. Il a eu la bonne fortune de recevoir pour secrétaire, d'apprécier et d'encourager l'abbé Galand, alors à son début. Nous lui devons donc, indirectement au moins, la découverte des *Mille et une nuits*, l'Orient féérique, amoureux, romanesque, à côté de l'Orient comique et de l'Orient féroce. Enfin c'est un grand coureur d'idées et un rare gourmet de bons mots, textes et citations : son érudition est, comme son cabinet, singulièrement encombrée; les colifichets y abondent plus que les chefs-d'œuvre; mais il s'y trouve nombre de pièces de bon aloi, et toutes, même les autres, surtout les autres, sont plaisantes à rencontrer. Voilà plus qu'il n'en faut pour remplir un bon livre, de lecture aimable, de bonne compagnie, ragoût de curieux et de délicats. Ce n'en est pourtant que l'illustration et le divertissement. Le fond, encore que toujours attrayant, est parfaitement sérieux : c'est une étude approfondie et pénétrante, fort neuve en nombre de parties, de la politique française en Orient au commencement du règne de Louis XIV : histoire moins que connue, méconnue et représentée de travers, sous des couleurs d'après coup et des formes de convention.

Nous nous heurtons ici, dès le début, à une de ces

prétendues traditions politiques qui ne sont à vrai dire qu'une légende de vieille chancellerie; car les bureaux n'ont pas seulement leur routine, ils ont leur légende : l'une dessèche le passé, l'autre le défigure; toutes deux substituent à la réalité, complexe, flottante et agitée, des personnages de convention, des figures de cire. On arrête les événements dans leur cours, on généralise des incidents, on en fait une règle, on en tire un système. Quand l'historien revient aux faits, il s'aperçoit que la plupart des règles ne se manifestent que par leurs exceptions, et si la politique essaie de s'inspirer de ces précédents, il s'affronte à des obstacles qui le déconcertent. L'une de ces légendes, et des plus accréditées, celle qui a alimenté le plus d'encriers dans les rédactions de journaux, soufflé le plus de harangues à la tribune et dans les chaires magistrales, fourni la plus ample matière aux reproches adressés, de tout temps, à nos ministres, quels qu'ils fussent, d'abandonner notre politique séculaire, de trahir nos intérêts, de sacrifier notre cause en Orient, c'est celle qui montre en même temps, dans nos anciens rois, les alliés du Turc contre la Maison d'Autriche, et les protecteurs de l'Église catholique contre ce même Turc; les fondateurs de la politique laïque, toute d'État, toute de commerce, de lucre si l'on veut, et de diversions militaires, d'un côté, et de l'autre, les glorieux continuateurs des croisades, les chevaliers de la croix, gardiens des sanctuaires, tuteurs des couvents, vengeurs de la chrétienté.

Le fait est que, tour à tour, et selon les occurrences, selon les passions et les calculs du moment, on a suivi tantôt l'une, tantôt l'autre de ces politiques, et, ce qui est pire que ces alternatives, on a prétendu mêler l'une à l'autre et en confondre les avantages, sauf à n'en

récolter que les inconvénients : de sorte que rien n'a été moins suivi, en réalité, moins concerté, soutenu, systématique enfin, que ce prétendu système. Il n'a jamais été si fortement exposé que dans un livre d'opposition, celui de Favier, et ce n'est guère qu'à la fin, et pour peu de temps, sous Vergennes, qu'il a pris corps.

M. Vandal, dans les premières lignes de son premier chapitre, pose nettement la question : « Les dix premières années du règne personnel de Louis XIV virent se marquer à l'état aigu le désaccord de notre ancienne politique orientale. Il y avait en elle choc de deux tendances opposées, contradictions et disputes. Par honneur, par scrupule religieux, par ostentation, nos rois ne renonçaient jamais complètement à se poser en défenseurs de la chrétienté contre l'Islam ; par intérêt, ils cultivaient avec la Porte des relations dont eux-mêmes et leurs sujets tiraient bénéfice. » La prétention et l'impossibilité de concilier ces contradictions, c'est tout le fond de l'ambassade de Nointel, la cause de l'échec qu'il subit, bref la clef du livre de M. Albert Vandal.

Vers 1670, l'amitié s'était fort refroidie entre le Roi Très Chrétien et le Grand Seigneur ; les *Capitulations* étaient méconnues à Constantinople et dans les *Échelles*, le commerce contrarié. « Notre influence avait reculé en Orient à mesure qu'elle s'étendait en Europe, et Louis XIV, après la triomphante paix des Pyrénées, obtenait moins de considération à Constantinople que François I<sup>er</sup> au lendemain de Pavie. »

Le Roi éprouvait à nouer amitié avec le Sultan des scrupules qui trahissaient une conscience subtile. Le Grand Roi, sans doute, entretenait, à sa façon, une sorte de harem ; mais Louis, en se donnant tous les agréments de cette polygamie, ne prétendait point en faire une

institution d'État, ni un témoignage de sa piété : la religion n'y comptait que par les infractions qu'elle avait à en souffrir ; Louis se tenait à la règle du mariage et des mœurs, pour les autres et pour le peuple. Le Sultan, au contraire, et c'était la différence essentielle, honorait Allah par le nombre de ses femmes, et le scandale de Versailles tournait à la gloire de Constantinople. A Versailles, c'était un péché ; à Stamboul, c'était un mérite.

Les ambassadeurs, mal choisis, mal payés, mal soutenus, imprudents aussi, maladroits parfois, se voyaient exposés aux avanies. Les Français se plaignaient de ce que les corsaires turcs vinssent enlever des esclaves jusque sur les côtes de Provence. Les Turcs ne se plaignaient pas moins que, sous couleur de religion, les chevaliers de Malte et d'autres chevaliers plus profanes pratiquassent le même commerce afin de recruter au Roi des rameurs pour ses galères. « En plein siècle de Pascal et de Bossuet, dit M. Vandal, l'esclavage sous sa forme primitive, la mise en servitude des captifs, demeurait institution d'État, publique, florissante, et le Roi Très Chrétien se montrait à cet égard presque aussi turc que le Grand Turc. » Observons toutefois cette nuance : les captifs turcs, pris par les chrétiens, étaient tous des hommes et n'allaient qu'aux galères ; pour le recrutement du harem de Versailles, la vocation suffisait et il n'était besoin d'enlever personne de force ni d'armer des corsaires. Enfin les Turcs s'irritaient de trouver des Français dans les rangs de tous leurs ennemis et au premier rang dans toutes les batailles, avec les Impériaux, avec les Polonais, et surtout à ce siège de Candie qui paraissait alors destiné à renouveler la guerre de Troie, au moins par la durée.



Ils agissaient par représailles. C'est, dans les *Échelles*, l'époque la plus désastreuse de notre commerce. « Nos consuls, nos ambassadeurs même, n'échappaient pas à la brutalité musulmane. Humiliations, extorsions d'argent, voies de fait, détentions, rien ne leur était épargné. » Louis XIV apprit à le connaître par l'avis qu'il eut que son envoyé, M. de La Haye, avait reçu une lettre de cachet à la turque l'invitant à se rendre au château des Sept-Tours, cette Bastille de Constantinople, où le Sultan logeait et nourrissait, à ses frais, les ambassadeurs qui avaient eu le malheur de lui déplaire.

L'outrage semblait fait pour combler la mesure. Ajoutez l'esprit de croisade qui se réveillait alors. L'Europe commençait à se trouver à l'étroit; elle cherchait des débouchés. Les héros en quête d'aventures cherchaient des distractions à leurs loisirs forcés. Wallenstein méditait, en son palais de Prague, une marche sur Constantinople; le grand Condé s'offrait à prendre les Turcs à revers, pour peu qu'on donnât à son fils le commandement de l'avant-garde de la grande levée des gentilshommes chrétiens, en le nommant roi de Pologne. Le père Joseph avait ramené à son grand dessein d'Orient toute la politique de Richelieu. Nombre de moines, capucins et jésuites étaient partis en éclaireurs, se glissant dans les confréries chrétiennes de la Turquie, reconnaissant les passages, marquant les cantonnements. Les patriarches grecs s'adressaient au Grand Roi comme plus tard au Tsar blanc : « Nous espérons, écrivait celui d'Antioche, devoir un jour notre salut de la part de Dieu et de Votre Majesté. »

C'eût été, si jamais il en fut, guerre de magnificence. Mais Louis XIV avait assez à faire avec la république de Hollande et il était encore assez sensé pour s'en tenir à

la guerre fructueuse des limites; il avait assez à découper sur les confins de son propre royaume et il ajournait à tailler, dans le grand, des royaumes à ses cousins turbulents. D'ailleurs, s'il rêvait de faire très grand par la guerre, il se piquait de faire plus grand encore par le commerce. C'était le fameux dessein de Colbert, qui valait tous les autres, encore qu'il ne laissât point de déborder le vieux monde. Le trafic du Levant, c'était la prospérité de l'industrie du Languedoc et de la Provence. Relever notre prestige aux yeux des Turcs, rassurer les marchands, renouveler les Capitulations et faire qu'elles redevinssent une vérité, tel était le point de départ de Colbert et comme sa première campagne. Mais il portait plus loin ses vues; il méditait de percer jusqu'aux Indes, de nous procurer le grand monopole des épices, des parfums, des essences, des tissus lumineux, des étoffes diaprées, des mousselines pailletées, des lingots d'or, des rubis, des saphirs, des diamants, toute la joaillerie, toutes les « nouveautés », tout le luxe du temps. Le Turc ne détenait ni les métiers ni les mines, mais il occupait l'un des passages, et le principal, celui de Suez.

Jusqu'à la découverte de l'autre passage, celui du Cap, l'Égypte était demeurée l'entrepôt fabuleux et le bazar féérique des Indes. Puis, l'anarchie de ce pays aidant, le commerce s'en était détourné. Colbert projetait de l'y ramener, par nos marins, à notre profit, et de couper la route à nos rivaux, Portugais, Anglais et Hollandais. Son plan était de persuader au Sultan « d'ouvrir à notre marine marchande la mer Rouge, interdite jusqu'alors aux chrétiens à cause de la proximité de la Mecque, de délivrer les Français d'Égypte de l'humiliante servitude où ils étaient tenus, d'assurer

la sécurité du passage des marchandises par l'isthme, d'accorder à la France le monopole de leur transport; les vaisseaux de la Compagnie des Indes iraient chercher à Surate et à Bombay les riches cargaisons qu'ils apporteraient à Suez; dans cette ville les Français auraient des magasins pour les recevoir; ils les conduiraient ensuite, partie par caravanes, partie par le Nil, jusqu'aux quais d'Alexandrie. Là, les vaisseaux d'une autre compagnie à fonder par la France, celle du Levant, viendraient les prendre pour les porter à Marseille, puis les distribueraient à l'Europe ». Les marchandises ne payeraient aux douanes turques qu'un droit de transit; la France les livrerait à meilleur compte que personne, et toute la gourmandise, toute l'élégance, toute la banque de l'Europe seraient ses tributaires.

Ce dessein, parfaitement combiné, et infiniment plus profond et plus pratique que celui dont on a fait honneur à Leibniz et dont ce grand philosophe occupa, paraît-il, un instant les oisivetés de son génie philosophique (1), ne manquait point, non plus, de magnificence. Mais il fallait choisir.

C'est un choix qui s'est souvent imposé aux gouvernements de France, et pas seulement en Orient : protéger les petits États de l'Allemagne contre l'Autriche, ou démembrer l'Allemagne au détriment de ces petits États, d'accord avec l'Autriche ou malgré elle; poursuivre les entreprises de conquête et de suprématie en Europe, sauf à coaliser l'Europe et à éterniser la guerre, ou, rassurant l'Europe, tourner l'activité, la surabon-

(1) M. Albert VANDAL expose, discute, critique ce fameux dessein, le ramène à ses proportions, qui sont peu de chose, et montre que Louis XIV n'y songea jamais. Voir, chap. III, *le Projet de Leibniz*, p. 77-85.

dance de la sève française, vers l'Asie, vers les colonies, le Canada, Madagascar, l'Afrique et les deux Indes, ce qui impliquait nécessairement la paix en Europe et le continent, sinon coalisé contre l'Angleterre, au moins neutralisé; de même avec le Turc : entreprendre de le chasser d'Europe et de restaurer l'Empire d'Occident, ramener les Grecs au giron de l'Église, planter la croix romaine sur Sainte-Sophie, relever les châteaux en ruine, les seigneuries et les royaumes français, de la Morée à l'Arménie, en passant par Jérusalem, ou bien tolérer le Turc, traiter avec lui et profiter largement des occasions que nous fournirait la paix que nous lui donnerions. Louis XIV ne sut pas se décider; il prétendit concilier la magnificence et l'orthodoxie d'une politique de croisade avec les bénéfices d'une politique de commerce. « Sensible aux séductions de l'une et aux résultats pratiques de l'autre, il les suivit tour à tour... Cette disposition d'esprit ne pouvait que l'entraîner à un jeu périlleux, oscillant, équivoque, défavorable à tout effort suivi et à toute négociation de longue haleine. »

Les Turcs prirent les devants. Ils lui envoyèrent, en 1669, un ambassadeur. L'arrivée de ce « Turc officiel » fit l'objet de toutes les conversations de Paris et excita la curiosité universelle. Suleiman-Aga, Mutaferraga, ce qui est un office de cour, ne parut point s'en apercevoir, et le prit avec les ministres du Roi comme s'il n'y avait au monde qu'un Grand Seigneur, et c'était le sien. Il reçut de haut, les yeux clos et sans daigner sourire, les hommages exubérants des populations. Marseille lui députa ses échevins; il écouta, sans descendre de cheval, leurs compliments inutiles. Il déploya « une gravité insolente » et ne s'étonna de rien en France, pas même de s'y voir. Les ministres du Roi imaginèrent de lui

appliquer le cérémonial que la Porte appliquait aux ambassadeurs français, et il s'ensuivit une étrange combinaison de rôles renversés, où M. de Lionne fit le personnage du grand vizir. Le Turc ne s'en offusqua point, mais il en tira cette conséquence très logique, qu'il y avait un grand vizir en France, dont il fallut le détromper. Dans une seconde visite, assis, très grave, sur un lit de repos, tout resplendissant d'or, ainsi que la première fois, Lionne entreprit d'expliquer, par drogman, bien entendu, à Suleiman-Aga, entre deux services de café et de sorbets, au milieu de la fumée des cassolettes, ce qu'était le droit public des Français et comment se réglait le gouvernement du Grand Roi.

« Je vous apprends, lui dit-il, qu'il n'y a en cet empire ni un grand vizir, ni trois; ni autre autorité que celle de l'empereur même, dont tous les ministres ne sont que de simples exécuteurs des ordres qui partent tous les jours et à tous moments de sa bouche en toutes sortes d'affaires. Aussitôt que notre empereur a eu atteint l'âge de gouverner par lui-même, il s'est réservé à sa personne seule toute l'autorité, il n'en communique aucune portion à qui que ce soit, voit tout, entend tout, résout tout, ordonne tout, travaille sans discontinuation huit heures par jour à ses affaires et à rendre la justice à ses sujets, et s'est rendu lui-même, par cette conduite, les délices de son peuple et l'étonnement de toute la chrétienté. Moi-même, que vous voyez ici placé comme un grand vizir le serait à Constantinople, je ne suis qu'un petit secrétaire de Sa Majesté Impériale, qui n'ai d'autres fonctions que d'écrire soir et matin les résolutions qu'Elle prend dans les affaires qui regardent l'emploi particulier que j'ai... »

Lionne parlait assis et couvert, le grand vizir de

Constantinople ayant coutume de ne point dépouiller son turban quand il donnait une audience solennelle. Il parlait du haut de son estrade; les serviteurs lui présentaient, à genoux, le café et les sorbets, puis ils se relevaient et les offraient, debout, à Suleiman-Aga, assis, au bas de l'estrade, sur un tabouret recouvert d'étoffe de Damas et garni de frange d'or. Suleiman avait, avant de s'asseoir, salué à l'orientale, en s'inclinant trois fois, profondément, et portant la main à son front, à sa bouche, à sa poitrine. C'était, au physique, un visage long et maigre, teint olivâtre, yeux ardents, barbe noire, corps sec et nerveux; au moral, un fanatique, d'orgueil emporté, et, pour l'éducation, un ancien *bostandji* ou jardinier du sérail, dont la mission consistait à écarter à coups de pierres les caïques indiscrets qui s'approchaient du kiosque où Sa Hautesse goûtait le frais. La façon dont il remplissait cet office l'avait désigné pour les ambassades, où il s'agissait, avant tout, de faire respecter le prestige du sultan. Il écouta sans sourciller la traduction, par le drogman, du discours de Lionne et répondit par cette réflexion : « Je ne suis pas venu pour apprendre comment la France est gouvernée. » — « La langue turque est comme cela, disait Covielle à M. Jourdain, elle dit beaucoup en peu de paroles. »

Il nous reste, de cette audience, une représentation en estampe, que M. Albert Vandal a insérée avec plusieurs autres, dans son livre. La perspective qui y est observée révèle, à elle seule, tout un monde. Au milieu de la planche, et occupant le fond de la scène, sous un dais immense, se dresse un colossal portrait de Louis XIV, sur une console décorée d'un soleil, petit et subalterne. Les personnages qui occupent les premières places sont élégants, sveltes, mais singulièrement grêles devant le

colosse royal. C'est une ambassade de Pichrocole à la cour de Grandgousier. Lionne est représenté la main levée, étendue, magistral et péremptoire. Le Turc, la main baissée, les doigts écartés, signe d'attention perplexe, recueille le vain son de ces paroles qu'il ne comprend pas, et la légende porte ces mots, on pourrait dire ce *verset* : « Le Roy mon Maître gouverne lui-même, il voit tout, il entend tout, il ordonne en tout, etc. » Quelques mois après ces audiences qui avaient fait la chronique de la cour et de la ville, le 14 octobre 1670, fut donné, en comédie-ballet, *le Bourgeois gentilhomme*, et l'on s'explique tout le sel que la bonne compagnie trouva dans ce propos de Covielle, méditant la mystification de la fin : « Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici... Tout cela sent un peu la comédie. »

Ce fut la revanche des Parisiens sur Suleiman-Aga, railleur à froid, dont Lionne n'avait rien tiré sinon l'indication que le Grand Seigneur était disposé à écouter un envoyé du Roi. On choisit pour cette mission Charles-François-Marie Olier, marquis de Nointel et d'Angervilliers, secrétaire du Roi et conseiller au Parlement de Paris. Il n'était point de « la carrière » ; il n'y avait point, à vrai dire, de « carrière » en ce temps-là, ou, si l'on veut, tout « honnête homme » y était admis de droit. Nointel était fort « honnête homme » ; il passait pour instruit, il avait voyagé, poussé même jusqu'en Turquie. C'était un bel homme, d'une quarantaine d'années, le teint brun, le poil noir, le nez aquilin, les yeux grands, le regard ferme, pénétrant, la voix grosse, rude, peu agréable, un air d'autorité ; mais plus de goût, plus de curiosité que de finesse, plus artiste que diplomate.

Ses instructions étaient une rédaction pratique, une mise au point pour l'entrée en matière, des vues que Colbert avait développées dans ses mémoires au Roi. Nointel emmena une suite nombreuse où figurait, à côté de jeunes gentilshommes quelque peu tapageurs, un abbé de vingt-cinq ans, fort pauvre, professeur au collège Mazarin, Galland, qui passait pour très versé dans les langues, antiquités et histoire de l'Orient. Ils partirent le 21 août 1670 et arrivèrent à Constantinople après trois mois de traversée. Nointel n'y éprouva d'abord que des difficultés et n'y récolta que des déceptions. Le Sultan et son grand vizir Kupruli étaient à Andrinople. Le vizir tenait le camp, préparait la guerre; le Sultan allait à la chasse. « Mon maître, dit Kupruli, poursuit, surmonte et tue les bêtes les plus farouches, mais quand il sera las de répandre leur sang, il répandra celui des hommes. » Comme Nointel faisait sonner la puissance du Roi : « Il se peut, dit Kupruli, que votre roi soit un puissant monarque, mais son épée est encore neuve. » Et quand il fut question du commerce de la mer Rouge : « Comment un aussi grand prince s'intéresse-t-il autant à de vils marchands? »

Nointel logeait dans « la puanteur et la vilénie » d'un logis du *ghetto*, d'où l'on avait chassé les habitants pour lui faire place. C'est de là qu'il était conduit aux audiences. Il vit passer le Sultan Mahomet IV, qui revenait de la chasse et menait derrière lui cent cavaliers environ, mal montés : « Ceux des trois premiers rangs jouaient de la flûte et quelques-uns battaient sur des tambours et des timbales, mais l'harmonie et le son étaient si lugubres qu'on les aurait plutôt crus à la suite d'un enterrement que d'un empereur. » — « Il faudrait, disait Pascal, avoir une raison bien épurée



pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires!... » Nointel était un Parisien, un artiste, un courtisan : l'artiste se divertissait de tout, le Parisien ne s'étonnait de rien, le courtisan faisait de ses récits sa cour au Grand Roi. Il vit les fêtes du *Béïram* et il en composa une description pompeuse et colorée, puis il ajouta : « Si cette cérémonie a quelque brillant, il faut prendre garde à n'en pas être ébloui. Le véritable remède pour n'être point prévenu, c'est de songer à la grandeur de la Maison du Roi, au nombre et à la magnificence des différents officiers de cavalerie qui en font partie... L'on conviendra que Sa Majesté, voulant faire une entrée, peut effacer sans peine ce que l'on voit de plus beau dans ces quartiers et dans le reste du Levant ; qu'Elle seule peut égaler les triomphes des anciens Romains... »

Ces compliments et ces descriptions, dont M. Vandal s'est très habilement, et pour notre plus grand plaisir, identifié l'esprit et la forme pittoresque, servaient mal à couvrir le vide des négociations. Kupruli tint Nointel en haleine jusqu'au jour où le bruit des victoires de Louis XIV en Hollande, en 1672, se répandit à Constantinople. Il parut au vizir que l'épée était mûre. « La seule chose qui soit impossible à Sa Majesté, c'est de trouver des ennemis qui lui résistent, écrivait Mme de Sévigné... Rien ne peut résister aux forces et à la conduite de Sa Majesté. Le plus sûr est de l'honorer et de la craindre et de n'en parler qu'avec admiration (1)... » Et Boileau :

Je t'attends dans deux ans au bord de l'Hellespont !

(1) Lettres du 27 juin et du 8 juillet 1672.

Kupruli jugea expédient de ne point attendre. Il adoucit le ton et, le 5 juin 1672, signa le traité qui renouvelait les Capitulations. « La guerre de Louis XIV contre le Hollandais, dit M. Vandal, guerre économique autant que politique, dirigée à la fois contre la concurrence universelle de ces hardis marchands et contre leur prétention à borner dans le Nord le progrès territorial du royaume, avait pour conséquence indirecte de nous rouvrir l'Orient. »

Nointel fut félicité et se donna aussitôt des vacances. Il entreprit de visiter les *Iles*, les *Échelles*, les lieux saints, l'Égypte, la Grèce, d'y enrichir son carnet de notes, ses collections surtout. Emmenant avec lui des peintres et le fidèle Galland, il s'embarqua le 23 septembre 1673. Son voyage dura jusqu'au 20 février 1675, et forme la partie la plus instructive à la fois et la plus divertissante du livre de M. Albert Vandal. L'Orient, je n'en doute point, — tant de témoins judicieux et respectables l'ont tour à tour affirmé, et depuis si longtemps! — l'Orient, dis-je, ne change point; mais que les yeux qui le considèrent se sont transformés depuis le voyage d'exploration de notre conseiller au Parlement, ambassadeur du Grand Roi, ami de M. Arnault, confident de Colbert, en compagnie d'Antoine Galland, jusqu'au pèlerinage passionné du grand chercheur d'émotions et d'images, du grand ambassadeur de la littérature française en Orient au début de ce siècle! C'est l'abîme qui sépare les *Mille et une nuits* de l'abbé Galland de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Mais quel mouvement, quel caractère dans les croquis de Nointel! Il en est, comme celui des saturnales, — je ne trouve pas d'autre mot, — de l'opprobre, si l'on veut, du spectacle auquel il assista, le samedi saint de la Pâque grecque, dans

l'Église du Saint-Sépulcre, transformée en Cour des miracles, qui semblent une planche inédite de Jacques Callot. Ailleurs, le style de Nointel s'élève : il a vu le Parthénon, non pas tel qu'il est aujourd'hui, « la plus belle des ruines, » mais debout encore, « dans sa mâle structure et l'incomparable harmonie de ses formes. » Il renonce à le décrire ; les mots sont insuffisants à exprimer les formes, les phrases à figurer l'ordonnance des lignes. Il le fait dessiner, et grâce à cette modestie littéraire d'un homme qui se piquait cependant de littérature, nous possédons la seule représentation qui subsiste du chef-d'œuvre de la Grèce et permette de le restituer en sa majesté et beauté souveraine. « Milo ne m'a pas arrêté, » écrivait-il au retour à un ami. Elle arrêta, un siècle et demi après, un autre ambassadeur, et l'art s'en trouva bien.

Voici qui donne l'idée de sa manière, quand il ne s'applique point. Il débarque au Pirée, chez les Grecs, « **dépositaires des sciences, des arts et des lois** » ; il fait son entrée dans Athènes, « tambour battant, enseignes déployées, au bruit de canon, bien et richement monté, environné d'un grand nombre de valets de pied, suivi de quarante cavaliers et précédé de ses trompettes. » Il s'élance à cheval, galope à travers l'Attique : « J'entrai dans les montagnes de la Phocide, je me contentai de voir les pieds et la cime du Parnasse, couverte de neige ; je me poussai jusqu'au temple d'Apollon, et, prenant le chemin de retour par les plaines, j'arrivai à Thèbes en six heures. Je voulais aussi, en passant à Marathon, prendre le Persan qui prit la fuite le plus diligemment ; l'on me montra le marais où il s'embourba avec ses compagnons, et le lieu où l'on prétend à présent entendre toutes les nuits

le hennissement de leurs chevaux et le cri des cavaliers. »

Revenu à Constantinople, il y trouva des instructions qui n'étaient pas précisément celles qu'il attendait. Le Roi le lançait dans la grande politique : agiter les Hongrois, lancer les Polonais, émouvoir le Turc, mais, ce dernier, sournisement et par des conseils détournés. Le Roi revenait aux équivoques, et ses lettres d'alors donnent un piquant exemple de casuistique appliquée à la diplomatie. Louis XIV avait grand besoin de diversions contre l'Autriche : une bonne révolution des Hongrois en devait fournir un premier moyen. Louis ne répugnait pas plus à « brasser » des révolutions contre les catholiques et légitimes Habsbourg qu'il n'hésita à le faire contre le protestant et usurpateur Guillaume d'Orange. La Pologne offrirait le second moyen : Sobieski était en guerre avec le Sultan ; qu'on les pacifiât, Sobieski se rejetait sur l'Empereur ; le Roi lui payait subside, et c'était le coup de partie le plus orthodoxe du monde. Le Turc, il est vrai, délivré des Polonais, se pousserait vraisemblablement sur la Hongrie et marcherait peut-être sur Vienne ; mais le Roi n'en serait point responsable ; ce serait la force des choses, il n'y pourrait rien, et parce que la paix de la Pologne aurait cette conséquence indirecte, devrait-on se défendre de procurer cette paix et d'accomplir un ouvrage aussi bienfaisant, aussi louable et aussi avantageux à la France ?

Du moment que l'on ne mettait point la main dans la main du Sultan, y aurait-il péché à solliciter, à seconder cette utile opération de la nature des choses politiques ? Le prince de Transylvanie était vassal du Sultan, il était chrétien, il avait des litiges avec l'Em-

pereur : la politique conseillait de l'engager dans le jeu, de l'y aider même, et si le Turc soutenait son vassal, le Roi ne serait pas, pour cette conséquence, compromis avec l'infidèle.

Nointel y travailla de son mieux. Mais, en fait de casuistique, les Turcs sont de taille à en remontrer à tout le monde. La négociation de Nointel et de son secrétaire La Croix avec Kupruli fait penser aux fameuses conférences de Montalte avec le Jésuite de ses amis, si obligeant, si disert, si richement pourvu et si prodigue de textes ironiques. Kupruli commence par exhorter La Croix à la mesure : il faut laisser mûrir une affaire de cette importance, et ne se point impatienter « à la mode des Français ». Puis, à l'ouverture dérobée que Nointel lui fait faire, et qu'il croyait, dit-il, pouvoir faire « en conscience », sur les alliances par ricochet, le Turc répond par ce coup droit : une alliance pure et simple, claire, loyale, formelle ; « le Grand Seigneur attaquerait immédiatement et puissamment l'Autriche, mais le Roi signerait un acte par lequel il s'engagerait à ne point faire la paix sans l'assentiment du Grand Seigneur. »

Cette avance déconcerta le cabinet de Versailles. « Louis XIV craignait, dit M. Vandal, le cri de sa conscience ; il craignait encore plus les clameurs de l'Europe qui l'eût accusé... de *turbaniser* la France. » L'affaire tomba. « Désormais, pendant près d'un siècle, à toutes nos demandes de concours les Turcs répondirent en réclamant une alliance positive, un traité en bonne forme, et nos hésitations, en face de cette exigence, viendront toujours empêcher ou retarder la diversion ottomane. »

Nointel, n'ayant plus de négociations à conduire, se

rejeta dans les collections, se remit à la correspondance, entreprit, par dépêches, une véritable description, anecdotique et pittoresque, de la Turquie, de ses dehors, de son intérieur, de ses chroniques et scandales, de ses secrets, de ses mosquées et de ses harems. Il y appliqua tous ses talents d'observateur et tout son art d'écrivain, essayant, à la façon de Schéhérazade, d'en divertir le Roi, de le tenir en haleine d'une dépêche à l'autre, et de l'induire ainsi à le laisser en place. En attendant, et pour se présenter de loin, à l'image et ressemblance du maître, il se lança dans les fêtes, les spectacles, les bâtiments. Il s'y ruina ; il y épuisa ses ressources, ce qui était peu de chose ; son crédit, ce qui n'était guère davantage. Il tomba dans les expédients, les usuriers, les juifs. Le Roi l'en blâma fort ; Nointel, par des démarches inconsidérées, encourut la disgrâce, et Louis le livra, pour le punir, à ses créanciers. Il fit du palais que Nointel s'était inconsidérément construit une Bastille dorée, où il le laissa mourir de faim. Les dernières dépêches de Nointel sont des cris de détresse. Enfin le Roi le délivra, et le remplaça, à l'automne de 1679, par Guilleragues, ce « maître en l'art de plaire », qui savait à propos, dit Boileau, « et parler et se taire. »

Nointel revint à Paris, « rapportant une cargaison de marbres, une série de toiles roulées, des médailliers, des manuscrits sans nombre, une bibliothèque de livres rares et pas un sou vaillant. » Il logea le tout et se logea lui-même dans un logis obscur et encombré du quartier Saint-Roch, végétant du brocantage qu'il faisait de ses collections et d'une maigre pension qu'il recevait de sa famille, environ trente sols par jour. Il reprenait, récrivait, développait ses mémoires de Turquie, espé-

rant toujours que le roi y jetterait les yeux. Il mourut d'apoplexie, le 16 mars 1685, la plume entre les doigts, et fut inhumé à Saint-Roch.

M. Vandal termine cette étude attachante, spirituelle et très politique en sa forme littéraire, par un aperçu des négociations d'Orient après la mort de Nointel. Il montre les heureux effets de ce traité des Capitulations que Nointel avait signé et le relèvement du commerce des *Échelles* qui plus tard s'ensuivit. Il y ajoute, pour achever la réhabilitation de son héros, une histoire fort curieuse et fort utile de ses collections qui, pour avoir été dispersées, ne sont heureusement pas perdues. Il complète le livre par de copieux appendices qui contiennent les instructions données à la Haye, en août 1665, les instructions de Nointel, des lettres écrites par cet ambassadeur lors de son voyage de Palestine et de Syrie, dont il a donné, dans son récit, la quintessence, mais qui méritent d'être lues, dans leur texte, aussi bien par les curieux que par les historiens.





# LE DRAME DES POISONS

---

## I

M. Frantz Funck-Brentano est, en même temps qu'un savant, un écrivain des plus distingués, cherchant la vie, sachant la rendre, analyste délicat, peintre ému des passions et des misères humaines. Son plus récent ouvrage ne fera que fortifier et étendre une réputation d'excellent aloi : *le Drame des poisons, étude sur la société du dix-septième siècle* (1), titre alléchant et que le livre ne dément point. Toute l'intrigue, toutes les péripéties, toute l'horreur, toutes les invraisemblances même du drame noir se déploient dans ces récits ; c'est la réalité, elle dépasse les inventions de théâtre les plus audacieuses. Je comprends que ces terribles sujets aient tenté les dramaturges, que les plus habiles aient hésité et que les moins adroits aient été découragés. C'est que, si libre que soit devenu notre théâtre, si détachés de préjugés que nous croyons être nous-mêmes, cette fureur de débauches, cette accumu-

(1) Par M. Frantz FUNCK-BRENTANO, 1 vol. in-18. Paris, Hachette, 1899.

lation de crimes, ce tissu d'abominations et d'ignominies, nous déconcertent.

L'auteur, s'il dit tout et lève tous les voiles, sera taxé, non de scandale, on n'en connaît plus guère, mais d'exagération. Il passera pour dénaturer l'histoire. Le spectateur a gardé, de ce qui reste d'études classiques, un fonds de critique bourgeoise par où il décide, pour le passé, et, en particulier, pour le dix-septième siècle, du degré de vérité des caractères et de vraisemblance des événements. Malgré Saint-Simon, malgré Michelet, la plupart d'entre nous persistent à considérer l'histoire du grand siècle comme un spectacle pompeux et régulier, donné sur un théâtre qui n'aurait ni coulisses ni dessous. Le splendide décor de Versailles, l'incomparable ordonnance de la prose, la divine poésie de Racine, ont fait et feront encore longtemps ce prestige. Qui voudrait croire que ces beaux jardins étaient souillés d'ordures, que ce palais d'or et de marbre était traversé de couloirs obscurs, sales, de canaux nauséabonds qui l'empestaient? Bourdaloue et Racine ont regardé au fond de tous les abîmes; mais on les lit trop souvent comme on lit le latin, qui « brave l'honnêteté », par ce motif unique qu'il est une langue apprise des yeux, qu'on ne ressent plus et qui n'émeut plus assez fort nos nerfs émoussés.

Le célèbre préjugé de Stendhal règne obscurément dans nombre d'esprits : l'extrême politesse, le raffinement social du siècle de Louis XIV, en avaient, dit-on, banni la violence et la volupté, ressorts essentiels du drame moderne. Pour se convaincre du contraire, il suffit de voir jouer *Phèdre* par Sarah Bernhardt et *Athalie* par Mounet-Sully, qui, l'un et l'autre, ont su transposer la musique de Racine et la porter à notre

diapason. Il suffit de lire les mémoires, les papiers, les dossiers de procédure, et particulièrement ceux qu'a triés, dépouillés avec tant de soin, accommodés avec tant d'art M. Frantz Funck-Brentano. Malgré tout, je crois que le préjugé restera le plus fort, et que, si l'on portait toutes crues et saignantes à la scène les aventures que nous décrit M. Funck-Brentano, il en adviendrait de l'auteur et du critique comme d'Agrippine et de Burrhus :

— Je confesserai tout, exils, assassinats,  
Poison même...

— Madame, ils ne vous croiront pas.

## II

Ainsi, dans le premier chapitre du livre, le commencement et la fin de l'histoire de la Brinvilliers, le commencement surtout. Rien ne contredit plus radicalement les préjugés courants sur l'ancien régime et le grand siècle, siècle d'autorité, siècle de foi, de religion d'Etat, de bonne bourgeoisie austère et parlementaire, de belle, ferme éducation de famille, de traditions puissantes. Or, voici ce qui se passait dans une de ces familles, et non la moindre, non la seule, car Saint-Simon en donne d'autres exemples. Marie-Madeleine d'Aubray, née en 1630, était l'aînée des cinq enfants d'Antoine Dreux d'Aubray, sire d'Offémont et de Villiers, conseiller d'Etat, maître des requêtes, lieutenant civil de la ville, prévôté et vicomté de Paris, lieutenant général des mines et minières de France. Ce magistrat

ne passait ni pour un libertin d'esprit ni pour un libertin de conduite. C'était, dit notre auteur, « un homme de vieille roche, fort des droits que les anciennes coutumes mettaient dans les mains du père de famille. » Lorsque sa fille prit un amant, il obtint contre le personnage une lettre de cachet et le fit enfermer. Le frère cadet de Madeleine, Antoine Dreux d'Aubray, conseiller au Parlement, puis intendant, succéda à son père dans la charge de lieutenant civil. Un autre frère était conseiller au Parlement. Tous trois furent victimes de l'empoisonneuse, impatiente de leurs sermons sur ses mœurs et convoiteuse de leurs biens. Mais cette empoisonneuse était-elle un monstre né, par quelque maléfice de la nature, en ce nid d'honnêtes gens, rebelle aux exemples, rétive aux conseils, indocile aux leçons ? jugez-en :

Madeleine d'Aubray reçut une bonne éducation, au moins au point de vue littéraire. L'orthographe de ses lettres est correcte, ce qui est rare chez les femmes de son temps. L'écriture est remarquable, forte, accentuée, une écriture d'homme... Mais son éducation religieuse fut entièrement négligée. Dans son entretien avec son confesseur, la veille de sa mort, elle se montra ignorante des maximes les plus élémentaires de la religion, que les enfants apprennent et, dans le cours de la vie, n'oublient plus. Quant à l'éducation morale, elle lui fit entièrement défaut. Dès l'âge de cinq ans elle était adonnée à des vices horribles. Elle perdit sa virginité à sept ans. Dans la suite, elle se livra à ses jeunes frères.

Le milieu est au moins étrange et le sol où poussa la plante ne laisse pas d'expliquer, au moins en partie, le poison que distilla le fruit. La voilà donc vouée et consacrée, dès l'enfance, à Vénus furieuse, impudique, homicide ; c'est une païenne dévergondée, mais, au demeurant et pour qui la fréquente, une des plus aimables Parisiennes de son temps. Cette « impulsive »

cruelle qui va au crime par avarice et par sensualité des amants qu'elle paye, y va d'un pas égal, gracieux, avec une énergie dissimulée sous la grâce, sans hésitation, sans remords, sans fièvre, le sourire aux lèvres. Elle était « charmante, alerte, jolie, avec de grands yeux d'une expression profonde ». « De fort petite taille et fort menue, rapporte un prêtre qui l'a observée de près, de beaux cheveux châains, fort épais, le tour du visage rond, les yeux bleus et parfaitement beaux, la peau extraordinairement blanche, le nez assez bien fait, nuls traits désagréables, » sauf dans la colère, où le visage se contractait jusqu'à la grimace, jusqu'à la convulsion. Dans le commerce de la vie, « intrépide, d'un grand courage. Elle paraissait née d'une inclination honnête, d'un air indifférent à tout, d'un esprit vif et pénétrant, concevant les choses fort nettement et les exprimant juste et en peu de paroles, mais très précises ; » un esprit fertile en expédients, toujours prêt, une fermeté à ne s'émouvoir de rien, par-dessus tout l'orgueil de sa vie, l'amour-propre démesuré, la passion aveugle de ce qu'elle appelait sa gloire, c'est-à-dire son luxe, ses richesses, ses débauches, ses galants, sa gloire entendue comme le faisaient « les grandes et honnêtes dames » du siècle et les grandes héroïnes du théâtre :

Si je le hais, Cléone, il y va de ma gloire !

Le soin de cette gloire la conduisit à empoisonner son père parce qu'il la gênait, son frère parce qu'il avait hérité, sa fille parce qu'elle la trouvait *sotte*.

L'œuvre lui semblait légitime, étant à son « honneur » comme elle le concevait, et les préparatifs sinistres se tournaient pour elle en distractions. Elle s'en allait aux hôpitaux, portant aux malades des confi-

tures empoisonnées. La Reynie, le lieutenant de police, vertueux et clairvoyant, n'en revenait point : « Qui eût dit qu'une femme élevée dans une honnête famille, dont la figure et la complexion étaient faibles, avec une humeur douce en apparence, eût fait un divertissement d'aller dans les hôpitaux empoisonner les malades pour y observer les différents effets du poison qu'elle leur donnait? » C'est justement cet honneur dans les motifs du crime, cet enjouement dans la préméditation, cette élégance dans les préparatifs, qui déroutent et déconcertent le lecteur moderne. C'est Médée en opéra-comique. Le bon ton, le beau langage, les belles manières, l'inconscience et l'ironie de ces scélérats de haute volée empêchent de prendre leur scélératesse au sérieux. Mais comment ne s'y point tromper quand on considère le portrait qu'a tracé de la Brinvilliers son confesseur, le père Pirot, oratorien de marque, professeur en Sorbonne, antagoniste réputé de Leibniz, esprit aigu dans l'analyse, cœur tendre dans la consolation, de complexion nerveuse et sensible, écrivain raffiné, ainsi qu'on en peut juger par cette phrase délicieuse et digne des moralistes qu'affectionne le bon M. Bergeret : « Elle avait naturellement une grande délicatesse et un sentiment fort exquis sur le point d'honneur et sur les injures. »

### III

Ce qui la rend la plus intéressante pour l'histoire, c'est qu'elle fut légion, qu'elle fit école, et que l'arsenic

fit fureur parmi les plus *honnêtes gens du monde*.

C'est le même sentiment, moins exquis peut-être, mais aussi ardent, aussi passionné et corrupteur, qui induisit, quelques années après, Mme de Montespan, non seulement en empoisonnement, mais ce qui, pour son temps et son monde, semble pire encore, en sacrilège et sorcellerie. Celle-ci avait eu au moins quelque superficie verbale de catéchisme, sinon de religion. Rien, même la peur de l'enfer, dont elle avait sans aucun doute ouï parler, ne tint devant son ambition exaspérée, sa jalousie féroce. Pour s'assurer « les honneurs de la couche royale », elle joua le salut de son âme, sa vie et quelque chose de plus précieux encore pour une créature de cette sorte, le mystère, la dignité de son corps, dont elle était si fière. M. Lair, en son remarquable écrit sur La Vallière, nous avait déjà fait voir, M. Funck-Brentano nous montre en touches précises, en traits saisissants, cette grande dame quittant Versailles, en manteau gris et sous le masque, s'en allant courir les ruelles fangeuses de Paris, frapper à la porte d'un bouge, et là, en compagnie d'une empoisonneuse et avorteuse de profession, la Voisin, d'un prêtre impie mais grand, bien fait, de bonnes manières, Mariette, et d'un pur scélérat, Lesage, qui sortait du bagne, se faisant dire des évangiles sur la tête, chanter le *Veni Creator*, conjurant la mort de sa rivale, La Vallière, et consacrant, dans les profanations, sa chair aux adultères sacrés.

Il parut au commencement qu'un sacrifice de pigeons suffisait. Mais, pour enchaîner l'amour du roi qui s'échappait, il fallait aller plus loin, aller jusqu'au bout : la *messe noire*, et le poison. Et trois fois de suite, en quinze jours, l'an 1673, Mme de Montespan, sur un matelas étendu sur des chaises, entre des chandeliers

qui portaient des cierges, s'exposa nue à un prêtre dégradé, Guibourg, qui de ce corps fit un autel, y parodia les mystères chrétiens, consumma le sacrifice en immolant un enfant, qu'il avait acheté un écu (15 francs d'aujourd'hui) et dont il but le sang versé dans le calice. Cependant de cette union protégée par « Astarté et Asmodée, princes de l'Amitié » étaient sortis des princes, doublement adultérins, que le roi fit déclarer légitimes, messe noire législative et juridique, opprobre parlementaire qui valait l'autre. Puis, la passion s'alanguit encore. Soubise passa, Fontanges parut, et ce furent de nouvelles messes noires chez la Voisin, de nouveaux philtres d'amour pour le roi, de mort pour sa favorite. « Mme de Montespan est enragée, » écrivait Mme de Sévigné.

En ce temps-là, l'école de Brinvilliers sévissait; la Voisin et ses acolytes tenaient boutique de poudre de succession. Le poison paraissait partout; l'ignorance des médecins le laissait soupçonner en toute mort qu'ils ne s'expliquaient pas. Ce fut une panique à la cour, à la ville, « le mal qui répand la terreur. » Le roi institua, pour juger ces crimes sans exemple, une juridiction sans appel : la *Chambre ardente*. Les lettres de cachet pleuvaient; la Bastille se peupla, et l'on sait que c'était la prison des gens de qualité. On vit arrêter, poursuivre, interroger les principaux de la cour; le nom ne protégeait personne et l'inquisition des robins ne s'arrêta ni devant l'éclat des titres ni devant l'insolence des accusés; les grandes dames, cependant, tenaient tête aux conseillers et narguaient le bourreau. Après avoir frissonné à la pensée du poison, on trembla à l'idée du soupçon, de la lettre de cachet, de l'arrivée des exempts. Puis, tout d'un coup, le cauchemar cessa, les poursuites s'arrêtèrent, les



acquittements se succédèrent au milieu des railleries de l'auditoire; il fut de bon ton d'aller rire au nez des juges désarmés. Versailles et Paris revinrent à leur insouciance et à leurs plaisirs. Il s'était produit un événement très simple, mais de haute conséquence : les sorcières, les empoisonneuses, les prêtres d'Asmodée et les sacristains de messe noire, arrêtés, « questionnés » à l'ordinaire et à l'extraordinaire, avaient parlé, et Mme de Montespan était en cause.

#### IV

M. Funck-Brentano raconte ces drames en une série de chapitres ramassés, vigoureux, vivants. Il expose de la façon la plus émouvante le coup de théâtre qui en fit le dénouement. Ici, la scène où se sont déroulées tant d'ignominies se relève et s'éclaire : on y voit paraître une fine, une ferme, une grande figure de magistrat : La Reynie. On trouve beaucoup de nouveautés dans le livre de M. Funck-Brentano : celle-là lui fait particulièrement honneur. Il y a là quelques maîtresses scènes et qui semblent le canevas d'un drame tout disposé pour le dialogue. C'est d'abord La Reynie, magistrat sans reproches et sans peur, ébloui de la grandeur du roi, mais sans idolâtrie, serviteur presque dévot de l'Etat, mais sans superstition, qui compulse les procédures, dépouille les interrogatoires et découvre l'abomination du harem royal. L'adultère avait été sanctionné à ce point que le crime de la favorite devenait quasi un crime de reine, l'infamie en rejaillissait sur le sang de France. L'histo-

rien a retrouvé les notes de La Reynie. On y peut suivre les perplexités, les angoisses de cet homme de bien. « Faits particuliers, écrit-il un jour, qui ont été pénibles à entendre et dont il est si fâcheux de se rappeler les idées et qu'il est plus difficile encore de rapporter... Je reconnais ma faiblesse... La qualité des faits particuliers imprime plus de crainte dans mon esprit qu'il n'est raisonnable. Ces crimes m'affarouchent. »

Cependant, il se décide : il va au roi, qui a reçu de Dieu, écrit-il, des lumières supérieures à celles des autres hommes. Il expose à Louis XIV les charges qui pèsent sur sa maîtresse. Il les dénonce à Louvois. Mais Louvois était ami dévoué de Mme de Montespan ; il avait « le culte de la monarchie française, à laquelle tout lui semblait dû » ; il défendit le prestige de la couronne, l'honneur du trône. Il fut menaçant, pressant, insidieux : ce terrible meneur de guerre était doublé d'un légiste retors. La Reynie demeura inébranlable. Finalement, ce fut le roi qui jeta les papiers au feu, mais après une explication avec la favorite.

Dans le milieu d'août 1680, Louvois lui avait ménagé un tête-à-tête avec le roi. Mme de Maintenon, anxieuse, les observait de loin. « Mme de Montespan a d'abord pleuré, dit-elle, fait des reproches et, enfin, parlé avec hauteur. » Au premier instant, sous le coup des déclarations du roi, elle était demeurée atterrée, elle avait fondu en larmes, confuse, humiliée ; puis, se ressaisissant, elle s'était redressée de la hauteur de son orgueil, avec la force de la passion et de la haine, contre ses rivales. Si elle avait été poussée à ces grands crimes, c'est que son amour pour le roi était grand, et grandes aussi la dureté, la cruauté, l'infidélité de celui à qui elle avait tout sacrifié ! Et le roi pouvait la frapper, mais il devait craindre d'oublier qu'il atteindrait, du même coup, aux yeux de la France et de l'Europe, la mère de ses enfants, des enfants légitimes de France. Mme de Montespan sortit de cet entretien irrévocablement perdue, mais aussi définitivement sauvée.

Quelle scène à faire ! Mais il y faudrait un Racine pour donner ce pendant au quatrième acte de *Britannicus*, au dialogue de Néron et d'Agrippine :

C'est vous qui m'ordonnez de me justifier !...

Colbert, qui était si vilainement intervenu dans l'affaire de Fouquet, joue en celle-ci un trop officieux personnage. Il en garda au moins une leçon de littérature et d'histoire. Boileau disait de lui : « J'admire M. Colbert, qui ne pouvait souffrir Suétone parce que Suétone avait révélé la turpitude des empereurs. » Ce sont les raisons que plus tard Napoléon, à Erfurt, donnait à Goethe contre Tacite.

## V

J'en ai dit assez, je crois, pour mettre le lecteur en goût de connaître par lui-même et de lire en entier *le Drame des poisons*. Je voudrais cependant louer encore l'auteur d'une idée excellente qu'il a eue et qu'il a mise en œuvre avec beaucoup d'adresse. Il a relu, ses notes d'archives en main, les lettres de Mme de Sévigné, et il en parseme, orne et vivifie son récit. La marquise était singulièrement bien informée ; mais quel trait de mœurs du temps que le ton de badinage mondain et d'ironie enjouée dont elle traite ces drames monstrueux ! Elle y assiste comme de nos jours une femme du monde à une séance d'assises, dans un procès scandaleux, ou à quelque mélodrame à succès, du fond d'une baignoire.

Relisez, par exemple, la lettre du 29 août 1676 sur la confession écrite de la Brinvilliers : « Médée n'en avait pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture : c'est une grande sottise... » Et la marche au supplice, guettée au passage, de toutes les fenêtres, de toutes les mansardes même, par les *mondaines* du temps; et le supplice même dont le *tout-Paris* d'alors se donna le spectacle. « Enfin, c'en est fait!... La Brinvilliers est en l'air. Son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et ses cendres au vent; de sorte que nous la respirerons et que, par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés. » Quelques jours après, répondant à Mme de Grignan : « Rien n'est si plaisant que tout ce que vous dites sur cette horrible femme. »

« Elle est morte comme elle a vécu, c'est-à-dire résolument... Le lendemain on cherchait ses os, parce que le peuple croyait qu'elle était une sainte. » Mme de Sévigné note ce trait, mais ne s'y arrête pas; elle ne le trouve pas plaisant. Notre historien, plus pénétrant, y montre je ne sais quoi de mystérieux; il en fait admirablement ressortir le caractère étrangement significatif des mœurs du temps. Cette impie, cette débauchée endurcie au vice et au crime, eut son rayon, son illumination de cœur, son attendrissement final : elle se convertit, non par raisonnement ni par peur, mais comme on se convertissait en ces temps de jansénisme, comme on se convertissait dans le théâtre de Corneille et autour de Port-Royal, par le coup de la grâce. Il en faut lire le récit dans le journal du P. Pirot, le confesseur. Tolstoï seul, en notre siècle, en son incomparable *Résurrection*, a eu la révélation de ces mystères. Le peuple de Paris

en eut l'instinct, et de là vint la légende qui transforma la Brinvilliers en martyr.

La Montespan finit moins bien. Ce ne fut pas la retraite sincère, la pénitence d'une Longueville. Ce fut la disgrâce envenimée, l'exil dans la jalousie, la fureur des joies perdues, le déchirement des souvenirs, la peur de l'enfer aux démons hideux, obscènes, l'enfer tel qu'on se le peignait alors, l'enfer de Callot, l'enfer entrevu dans les soirées de sabbat chez la Voisin, et comme légende à cette image faite pour l'horreur des yeux et pour le tremblement de l'âme, la terrible imprécation de Bossuet : « Malheur à la terre d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses et qui nous cachent le ciel et la lumière, d'où partent aussi des éclairs et des foudres de la justice divine contre la corruption du genre humain ! » Il faut lire dans Saint-Simon le récit de cette fin de la Montespan, de cette agonie dans l'angoisse.

## VI

L'histoire, scrutée à fond, ne donne pas seulement la connaissance du passé : elle en vivifie la littérature, elle rend leurs vigueur et saveur primitives aux mots qui passent sous nos yeux comme figés, par les hivers, ou pareils, si l'on veut, aux monnaies dont le relief est usé et qui ne nous présentent plus qu'une image symbolique et impersonnelle, au lieu de la ressemblance toute directe et présente que l'artiste y avait gravée.

Que de relief, que de substances prennent ces lignes de  
 La Rochefoucauld, relues après *le Drame des poisons* !

Si le siècle présent n'a pas moins produit d'événements extraordinaires que les siècles passés, on conviendra sans doute qu'il a le malheureux avantage de les surpasser dans l'excès des crimes. La France même, qui les a toujours détestés, qui y est opposée par l'honneur de la nation, par la religion, et qui est soutenue par les exemples du prince qui règne, se trouve néanmoins aujourd'hui le théâtre où l'on voit paraître tout ce que l'histoire et la fable nous ont dit des crimes de l'antiquité. Les vices sont de tous les temps ; les hommes sont nés avec de l'intérêt, de la cruauté et de la débauche ; mais si des personnes que tout le monde connaît avaient paru dans les premiers siècles, parlerait-on présentement des prostitutions d'Héliogabale, de la foi des Grecs et des poisons et des parricides de Médée ?

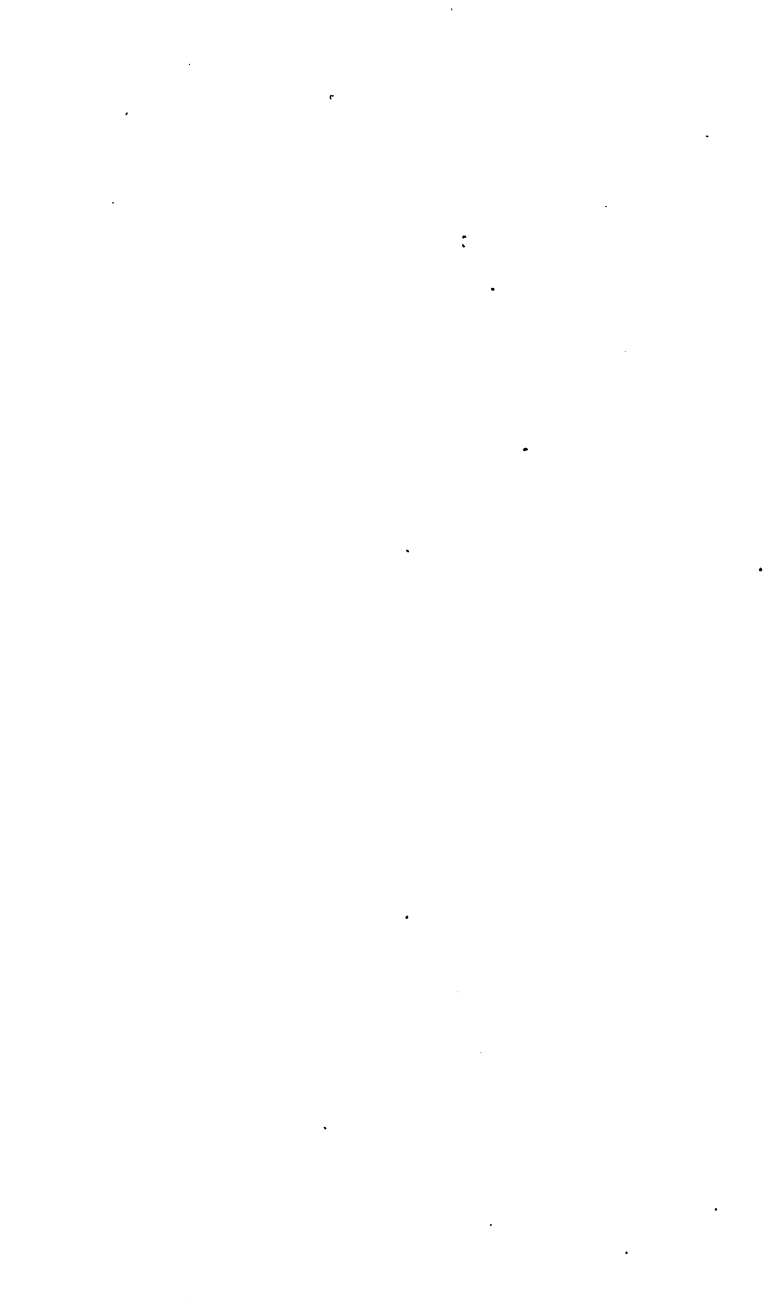
Mme de Sévigné en avait sans doute bien souvent causé avec son vieil ami. Elle parle d'un sermon de Bourdaloue qui est de 1680, à la veille de la crise suprême entre le roi et la Montespan. « Nous entendîmes après diner le sermon de Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère : sauve qui peut ! il va toujours son chemin... »

Prenez ce sermon, un des plus parfaits du célèbre jésuite, et lisez-le en pesant les mots, en les commentant avec le livre de M. Funck-Brentano, et vous verrez l'étrange valeur que vont prendre des phrases comme celles-ci. Parlant de l'esprit d'impureté : « C'est pour lui que l'injustice est toute-puissante... pour lui que le sacrilège attende sur tout ce qu'il y a de plus saint. » Ce ne sont point là, croyez-le bien, phrases convenues, doléances de lieu commun, rhétorique de prédicateur. « Ne remontons point si haut pour avoir des preuves de cette vérité : notre siècle, ce siècle si malheureux, a

bien de quoi nous en convaincre, et Dieu n'a permis qu'il engendrât des monstres que pour nous forcer à en convenir. » Continuant de courir à bride abattue et de frapper à tour de bras :

Ne vous fiez point à une libertine dominée de l'esprit de débauche; elle vous trahira, elle vous sacrifiera, elle vous immolera. Je dis que c'est pour ce péché qu'on devient profanateur. L'aurait-on cru, si la même Providence n'avait fait éclater de nos jours ce que la postérité ne pourra lire sans frémir; aurait-on cru que le sacrilège eût dû être l'assaisonnement d'une brutale passion? Que la profanation des choses saintes eût dû entrer dans les dissolutions d'un libertinage effréné? Que ce qu'il y a de plus vénérable dans la religion eût été employé à ce qu'il y a de plus corrompu dans la débauche?...

C'est par des indications discrètes et impersonnelles, du reste, des confesseurs que la justice eut les yeux ouverts sur les manœuvres des sorcières et des empoisonneuses. Les confesseurs en savaient certainement davantage, et Bourdaloue, n'en doutons pas, était au fait des messes noires.





*PETITS MÉMOIRES SUR L'EMPIRE*

---

**LA COMTESSE POTOCKA (1)**

---

Voilà un livre charmant, et il faut en remercier M. Casimir Stryiński, à qui nous devons déjà tant de précieux cahiers de Stendhal. J'aime infiniment ces « petits mémoires ». Ils font comprendre, ils font mieux sentir la vie, dans la grande histoire. Ils sont comme les dessins dans le cabinet aux vitrines, après la galerie des batailles, des sacres, des portraits en pied. On y suit, dans la chronique intime, le retentissement des orages du siècle. On entend les tambours, le roulement des canons qui passent sur la route, de loin, à travers les bois. Et l'esprit du temps vous pénètre davantage, comme un chant entendu au théâtre se réveille tout à coup à l'âme et paraît plus tendre ou plus sublime, si on l'écoute, en passant sous les fenêtres d'une maison inconnue, jeté dans la nuit par une voix émue et juste.

(1) Un vol. in-8°. Paris, Plon.

## I

Anna Tyskiewicz naquit vers 1776 ou 1777 : mettons 1777. Son portrait, par Angelika Kauffmann, nous présente une figure à la Greuze, cheveux noirs ébouriffés sous le turban de soie, nez un peu large et légèrement retroussé, de grands yeux bruns, lumineux et doux, des lèvres charnues et souriantes : de la grâce, de l'imprévu et de la volonté. Toute jeune, elle recueillit de sa grand'tante la chronique de Charles XII et s'éleva l'imagination au culte des héros : « Un jour que les vivres manquaient, le roi de Suède, qui chevauchait toujours à la tête de son armée, sauta tout à coup à terre, arracha une touffe d'herbe, qu'il se mit à mâcher. Après un instant de silence : « J'essayais la conquête du monde, dit-il à Poniatowski, son fidèle compagnon. Si j'étais parvenu à nourrir mes troupes de cette manière, je sens que j'aurais surpassé, du moins égalé Alexandre ou César. » Ainsi Anna Tyskiewicz se préparait à entendre le récit des aventures de Bonaparte et à admirer le nouveau conquérant de l'Europe.

Ce qu'elle connut des Français émigrés ne lui donna ni le goût ni surtout le respect de l'ancien régime de France. La Pologne en était encombrée. La plupart se disaient de grande maison. Mme de Cracovie — la grand'tante d'Anna — hébergea, pour son compte, une tribu de Bassompierres. Il en vint un, puis deux, « enfin toute la lignée maternelle et sempiternelle. »

Ils estimaient faire grand honneur à ces Sarmates en daignant accepter leur hospitalité, leurs subsides. Il y avait un vieux marquis, très déjeté, qui n'était bon à rien ; un comte, petit, chétif, avec les cheveux en vergette bien poudrés, un grand nez pointu, un regard sombre, une bouche pincée : bel esprit de profession, tournant le couplet de commande et « maître de plaisir » assez adroit pour les spectacles de château. D'ailleurs, pensionnaires toujours mécontents, se plaignant, pour leur linge, de l'odeur du savon de Pologne, trouvant à table la chère trop commune, faisant la grimace au potage ; toujours au-dessus des bienfaits. Il fallait s'excuser sans cesse de les recevoir si médiocrement, s'épuiser en prévenances délicates pour leur faire oublier les services.

C'est dans un milieu mêlé et cultivé, dans un cadre délicieux et *rococo*, vieilles personnes et vieux *bibels*, collections d'art et curiosités de pacotille, entre une lectrice française, Mlle Duchêne, encyclopédie ambulante, et les Bassompierres, grotesques échappés de la cour de la comtesse d'Escarbagnas, qu'Anna Tyskiewicz entendit parler des exploits de Bonaparte. Le Corse, conquérant de l'Italie, balayeur d'Autrichiens, envahit, du coup, son imagination. Elle trouvait qu'on ne lui en parlait jamais assez, surtout assez bien. Les gentilshommes voyageurs qui l'avaient entrevu le traitaient en vainqueur sans conséquence, intrus dans la gloire, et ne le prenaient point au sérieux. On présente à Anna le comte Potocki, destiné à devenir son mari. « Il nous dit des choses fort intéressantes sur Londres, sur Paris... Il avait vu *le grand Napoléon!*... Mais sur ce point, je le trouvai fort peu éloquent ; il racontait sans enthousiasme ce qu'il avait vu et ne paraissait nullement ébloui de tant de gloire. »

Peu de temps avant, Anna avait été recherchée pour le duc de Berry ; simple en-cas d'émigration. Le comte Tyskiewicz le comprit et écarta poliment la demande. Anna n'en fut informée que longtemps après et ne le regretta point. Quelle triste figure faisait à ses yeux, à côté de l'Alexandre, du César de ses rêves, ce gros garçon brutal et sans esprit, courant vulgairement les auberges de l'Europe !

Le prestige grandit encore quand le héros, élevé au trône de Charlemagne, balaya les Prussiens après avoir balayé les Autrichiens et les Russes, après Austerlitz, Iéna, et, chassant devant lui les trois copartageants, les héritiers humiliés de Marie-Thérèse, de Frédéric et de Catherine, sembla destiné par la Providence à régénérer la Pologne. Il vint à Varsovie dans l'hiver de 1807 et daigna tenir un cercle pour les dames.

... Ce que l'on comprendra difficilement, c'est combien l'impression qu'on ressentait en l'apercevant pour la première fois était profonde et inattendue. Quant à moi, j'éprouvais une sorte de stupeur, une surprise muette, semblable à celle dont on est saisi à la vue de toute espèce de prodige. Il me semblait qu'il avait une auréole. La seule idée qui me vint lorsque je fus remise de ce premier éblouissement, fut qu'il n'était pas possible qu'un tel être pût mourir.

Puis vinrent les présentations, et la comtesse Potocka éprouva, à son tour, l'influence singulière de ce regard « fixe et profond, nullement inspiré et poétique », mais dominateur, imposant et qui, dit Stendhal, « prenait une douceur infinie quand l'empereur parlait à une femme. »

## II

Si l'impression produite par l'empereur sur la comtesse répondit à son attente, il n'en fut pas de même de la vue de Talleyrand. La figure de ce diplomate célèbre par tant d'aventures, tant de galanteries, et dont les mots d'esprit faisaient le tour de l'Europe, fut une déception. On avait pu voir, à Potsdam, Voltaire en chambellan ; on vit, à Varsovie, Machiavel en maître d'hôtel, car le ministre des affaires étrangères, celui qui dictait les traités aux empereurs d'Allemagne, était en même temps serviteur de cour de l'empereur des Français, et Napoléon n'avait garde de le faire oublier.

Talleyrand semblait blasé et ennuyé de tout ; avide de fortune, jaloux de la faveur d'un maître qu'il détestait, sans caractère comme sans principes, en un mot, malsain d'âme comme de figure. Je ne saurais rendre la surprise que j'éprouvais en le voyant s'avancer péniblement jusqu'au milieu du salon, une serviette pliée sous le bras, un plateau de vermeil à la main, et venir offrir un verre de limonade à ce même monarque qu'à part lui il traitait de parvenu.

Abbé de Périgord, ami de Lauzun et de Narbonne, évêque d'Autun, était-ce donc pour en venir là que vous aviez déposé votre mitre et vos couronnes seigneuriales sur la tribune de l'Assemblée constituante, fait la nuit du 4 août, célébré la messe tricolore de la Fédération, consacré des évêques schismatiques, sécularisé les biens du clergé, salué le 10 août, visité Danton, poussé de votre chiquenaude le trône qui tombait et disposé l'autel pour servir de piédestal à la « Grande made-

moiselle » de la Terreur, la déesse Raison? Le « raisonneur » subtil, boiteux et fardé de l'ancien théâtre de cour parut repoussant à la jeune comtesse. Le grand premier rôle, amoureux et ténor, de la troupe nouvelle lui parut simplement ridicule.

Ce n'étaient que fêtes, cortèges, bals, illuminations. Toutes les têtes étaient enflammées pour les libérateurs. Ceux-ci recevaient les hommages en hommes habitués « au myrte et au laurier », à commencer par l'empereur... « Presque tous avaient fait leur choix, et je suis malheureusement forcée d'avouer que peu d'entre eux rencontrèrent des cruelles. » Murat jeta son dévolu sur notre comtesse.

Il logeait dans le palais des Potocki. Il s'était vite fait aux habitudes des princes. « Il ne causait pas, il parlait, se flattant qu'on l'écoutait, si ce n'est avec plaisir, du moins avec une respectueuse déférence. » Ces façons de héros conquérant sont d'apprentissage facile. Beaucoup de vanité et quelque aplomb suffisent. Murat allait droit au but. « Il dit au prince Poniatowski qu'ayant entendu parler de la beauté des Polonaises, il désirait en juger par lui-même. » Sur quoi Poniatowski donna un grand bal au palais des rois de Pologne. Murat y parut *en grande tenue*, avec son panache tricolore. Il n'y avait, dit notre comtesse, d'admirable que ce panache, qu'on avait vu « toujours flotter là où le danger était imminent ». Murat ne perdait pas une occasion « de se dessiner et de prendre des attitudes qu'il croyait propres à relever la beauté de sa taille », au grand désespoir de son beau-frère, le petit Borghèse, qui, lui, se trouvait mieux assis que debout et enrageait de faire le repoussoir. Murat avait débité quelques fadeurs à la comtesse Anna, et, sans autres travaux d'approche, la traitant

aussi cavalièrement qu'une forteresse prussienne, il somma tout crûment la place de capituler. Il dépêcha un beau jour son secrétaire à la comtesse, avec une clef, celle du boudoir, où il l'invitait à venir prendre le thé. Anna refusa de comprendre et tourna le dos à l'officieux. Murat était « bon garçon », sinon « bon prince ». Il ne se fâcha pas. Il se contenta de dire à la comtesse, au bal où il la rencontra : — « Madame Alessandre ! vous n'êtes pas ambitieuse, vous n'aimez pas les princes ! »

La comtesse Anna n'en avait point fini avec les entreprises de la galanterie française, ancienne et nouvelle, les cavaliers de l'empire ou les ci-devant roués de cour. En 1810, elle se rendit à Paris pour y suivre des intérêts de famille, et le comte Potocki ne trouva rien de plus expédient que de lui donner, en voyage, pour mentor, le comte de Narbonne. Disons à l'excuse du ménage polonais, que ce don Juan retiré dans les ambassades, encore que très galant, apparut au mari et à la femme sous les traits d'un « vieillard très aimable ». Sur les routes, dans la berline, il se montra conteur délicieux : c'était tout l'ancien monde, toute la Révolution qu'il mettait en scène et déroulait en anecdotes. Il accompagnait, à la vérité, ces récits charmants de « galanteries surannées » ; mais elles se dissipaient en phrases, et la comtesse n'y prenait point garde. Elle avait tort. Aux portes de Munich, Narbonne crut la petite Polonaise suffisamment fascinée, et jugeant le moment venu « d'être heureux », il prit les devants et s'accommoda, par un artifice à la Lovelace ! pour profiter de sa conquête.

J'arrivai à Munich, dit la comtesse, à neuf heures du soir, prévenue, par un mot déposé à la barrière, qu'il fallait me rendre

à l'hôtel des Princes; je trouvai non seulement un appartement élégant, mais un bain tout prêt.

A peine étais-je dans l'eau qu'une petite porte masquée d'une glace s'ouvrit doucement, et à ma grande frayeur un homme se glissa dans la chambre et vint mettre un genou en terre auprès de ma baignoire. Je jetai un cri affreux; ma femme de chambre venait de sortir pour préparer ma toilette, mais heureusement elle m'avait laissé une sonnette que j'agitai convulsivement. Avant qu'elle m'eût entendue, j'eus le temps de contempler l'objet de ma soudaine frayeur. C'était ce pauvre M. de Narbonne lui-même! Intimidé par l'effet qu'il produisait, il restait immobile dans son humble posture. Je crus un moment qu'il était devenu fou et le regardai avec un mélange de pitié et de terreur.

Il avait changé de costume, je ne l'avais jamais vu habillé avec autant de recherche; pour compléter cette singulière mascarade qui transformait un vieillard sexagénaire en élégant du jour, il avait mis du rouge! Un rire inextinguible succéda à l'effroi que j'avais éprouvé lorsque mon vieux céladon essaya de me faire entendre l'expression de ses feux. Ma femme de chambre, que je continuais de sonner, accourut enfin, et le pauvre héros de cette ridicule aventure, se relevant, non sans peine, s'esquiva tout confus

### III

Le plateau de Talleyrand, la clef de Murat, la baignoire de Narbonne, c'est tout le *bric-à-brac* de la France panachée et poudrée. On s'explique aisément que notre comtesse, femme de cœur, de goût et d'esprit, y soit demeurée insensible, d'autant plus qu'elle avait été l'objet d'un autre choix, plus discret et mieux fait pour la toucher. Ces récits piquants encadrent un roman, ou, pour mieux dire, une nouvelle délicieuse. C'est la rencontre d'Anna Potocka avec Charles de F... Pourquoi ne pas écrire le nom en toutes lettres? Il est



sur toutes les lèvres : Charles de Flahaut; charmeur s'il en fut jamais, et charmé, ce qui sera toujours le grand philtre d'amour.

Il avait vingt-deux ans, il était né gentilhomme, il était hussard de l'empereur; il était séduisant par toutes ses manières; il avait la réputation d'avoir séduit les plus belles; il causait bien; il était aussi lettré qu'un homme du monde le pouvait être; « son regard était voilé de mélancolie; » sa voix était d'une douceur pénétrante; il « chantait ces délicieuses romances que jamais personne n'a chantées comme lui »; « jamais personne n'a mieux réalisé l'idée qu'on se fait d'un héros de roman et d'un preux chevalier. »

Et tendre, et délicat, et les larmes aux yeux! Le roman, esquissé en Pologne, se continua à Paris et ne se dénoua jamais. La comtesse en est fière; cette fierté la console de quelques regrets qu'elle ne peut dissimuler. « Si j'avais, dit-elle quelque part, à recommencer cette pénible tâche qu'on appelle la vie!... » Ailleurs : « Celles qui furent cruelles inspirèrent les sentiments les plus tendres et les plus chevaleresques. » Pour finir la nouvelle, où il y a des pages que Mme de Souza — la mère du héros — aurait bien voulu écrire, et qui font songer à la divine princesse de Clèves : « Charles de F... vint me faire ses adieux au moment où je m'y attendais le moins. Tout en approuvant le parti que j'avais pris, — retourner en Pologne, près du comte et de mes enfants, — il en souffrait et avait peine à me pardonner ce qu'il appelait un excès de sagesse... Je me trouvais autorisée à lui donner mon portrait avec cette devise, empruntée au poème de Legouvé :

C'est moins qu'une maîtresse et bien plus qu'une amie!

Le coup de marteau frappé à la porte de ma maison, lorsqu'il la quitta pour la dernière fois, résonna longtemps à mon oreille ! Je l'entendais dans mes rêves, il m'éveillait en sursaut !... »

Revenons aux traits de mœurs qui foisonnent en ces souvenirs. La comtesse se trouvait à Vienne au moment du mariage de Marie-Louise. Il faut entendre les Viennois parler de ce sacrifice de cour. Les uns affirment « que le *monstre* est poltron, que bientôt il deviendra imbécile, vu qu'il tombe du mal caduc ». C'est « une stupeur muette » dans les salons, à la nouvelle des fiançailles. C'est un cri d'horreur, quand on ose parler.

« On se récrie sur l'inconvenance et la lâcheté d'une alliance qui mettait au pouvoir du plus *infâme usurpateur* la première princesse du monde. Ce ne sont qu'imprécations et sanglots étouffés. » La jeune princesse va mourir de désespoir ! Napoléon va devenir fou d'orgueil ! Le ciel, certainement, va se réveiller et écraser le moderne Nabuchodonosor ! « J'étais calme au milieu de l'orage. Une idée soudaine s'empara de mon imagination. — Qu'il serait amusant, me dis-je, d'aller maintenant à Paris assister à cette brillante mésalliance ! » Le fait est qu'ils y vinrent en foule, et de toute l'Europe, et de tous les vieux châteaux de France. Marie-Louise, du reste, ne laissa pas longtemps gémir les âmes sensibles sur son prétendu sacrifice. La comtesse Anna nous donne une note piquante et assez nouvelle sur la fameuse rencontre de Compiègne, où Napoléon montra un empressement qui, malgré les précédents de Henri IV et de Philippe V, parut indélicat à nombre de subtils esprits :

L'empereur avait d'abord été ébloui de l'éclat d'une telle alliance ; mais la conduite inexplicable de Marie-Louise dissipa

vite le prestige, et au bout de deux jours la courtoisie recherchée de Napoléon fit place aux habitudes du grand homme, parfois un peu trop conquérantes, mais justifiées en cette occasion par l'exemple de Henri IV. Il se rendit à la rencontre de sa jeune fiancée et s'établit à Compiègne, où, par une condescendance fort déplacée à l'égard de celui qui s'attendait à lui inspirer une sorte d'éloignement, cette princesse désillusionna le héros et désenchantâ tous ceux qui se plaisaient à la regarder comme une victime immolée au repos de l'Europe.

#### IV

La comtesse fait une peinture fort décevante des salons de Paris, même des plus réputés. De vieilles maisons où l'on s'ennuie, à l'inverse des châteaux d'Allemagne au temps de Voltaire. Beaucoup de gens regrettent Joséphine. « Presque tous, las de la guerre, des triomphes et des conquêtes, avaient pris le parti de n'être satisfaits de rien, n'ayant plus rien à désirer. » On mange prodigieusement, on joue, et au milieu d'un ennui mortel, nulle part plus mortel que chez Talleyrand. Le prince, quand il est las de jouer chez lui, va passer la soirée chez de grandes... et vieilles dames qui donnent à jouer. Mais quel monde ! « La banque était tenue par des inconnus à qui personne ne parlait ; ils étalaient leurs richesses afin de tenter les assistants. On paraissait craindre leur contact, on les traitait en parias. Leurs regards soupçonneux allaient des uns aux autres, sans quitter un instant de vue les mains des joueurs. Il y avait dans tout cela quelque chose d'humiliant et de satanique. L'amour du gain présidait seul à cet étrange passe-

temps. » Autour de ce tapis infernal, entre autres partenaires de marque, la vieille duchesse de Luynes, née Montmorency, « bâtie comme un gendarme, mise comme la femme la plus vulgaire, » jouant avec rage, riant aux éclats, faisant, avec une voix de stentor, de l'opposition, très grossièrement.

Des soupers magnifiques où l'on invite « des grands seigneurs insignifiants et des gens de lettres inconnus ». Talleyrand trônait « au centre de son vieux sérail ». La comtesse trouva le vieux diable boiteux « fort comique », mais d'un comique lugubre, macabre, dirions-nous. « Toutes ces dames, auprès desquelles il avait tour à tour rempli le rôle d'amant, de tyran ou d'ami, s'efforçaient vainement de le désennuyer. Sa maussaderie résistait à tous leurs efforts. Il bâillait à l'une, brusquait l'autre, les traitait toutes de folles, relevant malignement les souvenirs et les dates. » Toutefois, quand il avait intérêt ou seulement plaisir à n'être pas maussade, quand le visiteur était de marque, la visiteuse jolie, ou que l'importun était un homme à secrets, un homme à dépouiller, le « prince » se retrouvait en scène, et la comtesse Potocka, pour qui il daigna, un jour, reparaitre dans son emploi, le vit et le peint comme a fait Mme de Rémusat. Elle avait été invitée à dîner, dans l'intimité, à Saint-Cloud. C'était en un temps où se nouaient de grandes affaires. Louis quittait la Hollande, Eugène était du dîner; il avait eu un entretien fort vif avec l'empereur, qui se promenait dans le parc « avec une extrême agitation, gesticulant comme un vrai Corse »; on parlait d'une expédition dans l'autre monde, la fameuse expédition des Indes rêvée dès 1798, projetée au temps de Paul I<sup>er</sup> et remise sur le tapis par Alexandre et Napoléon, qui s'en leurraient l'un

et l'autre. La Pologne, qui était sur tous les chemins, se mêlait à tous les propos. La comtesse en recueillait comme celui-ci : « Que désirez-vous que je vous rapporte des Indes? — De Moscou ou de Pétersbourg? » répliqua malicieusement la comtesse. « Ah! il est possible que nous passions par là... Nous avons salué les Pyramides!... »

Talleyrand, qui fut un des hommes les plus trahis, les plus espionnés qu'on ait vus, autant que son maître, ce qui n'est pas peu dire, avait, tout comme son maître, des oreilles à toutes les portes. Le lendemain de ce dîner, il arriva chez la comtesse : il s'était contenté, jusque-là, de lui faire porter une carte ; mais il voulait, ce jour-là, se renseigner sur le dîner de la veille.

Contre son habitude, il fut parfaitement aimable, il me parla de la Pologne avec force éloges, et enfin il m'engagea à venir déjeuner dans sa bibliothèque. Je me rendis avec empressement à cette invitation, et comme je tiens à ne jamais dire que la vérité, il me faut convenir que jamais je n'ai passé une plus charmante matinée. M. de Talleyrand me fit les honneurs de ses trésors ; il était très naturel que les plus belles et les plus rares éditions se trouvassent réunies chez un connaisseur riche à millions ; toutefois, rien n'était comparable à la façon dont il montrait ses livres ; il ne disait jamais ce qu'on pouvait savoir ni ce que d'autres avaient déjà dit ou écrit ; il parlait fort peu de lui-même, beaucoup des gens éminents avec lesquels il avait eu des rapports. En un mot, il était aussi instruit qu'un grand seigneur qui accordait beaucoup de temps à ses plaisirs pouvait l'être. Pour compléter ce portrait flatteur, qui n'est cependant pas flatté, je dirai que M. de Talleyrand possédait l'art merveilleux de faire oublier momentanément son passé lorsqu'il parlait du présent.

Le lecteur a pu voir que la comtesse Anna écrit le français en personne qui l'a appris toute jeune et qui l'écrit directement. Rien chez elle ne sent la traduction. Mme Potocka ne possède pas seulement la langue, elle

a de l'esprit, des mots, ainsi : de Pradt traitant, à Varsovie, Mme Walewska en *fac-similé d'impératrice* ; ainsi cette phrase où les épithètes sont joliment nuancées : « Nous avons habituellement — à Varsovie en 1807 — le *brave général Exelmans*, l'*aimable Louis de Périgord*, l'*intéressant Alexis de Noailles*, le *beau Lagrange*... » et pour finir, ce trait français avec raffinement : chez l'empereur aux Tuileries : « Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil d'admiration sur la magnifique Sybille du Guerchin suspendue au-dessus du bureau ; venue du Capitole, elle devait, *hélas!* y retourner. » Un hélas ! qui révèle tout un monde, tout un temps ; non seulement l'enthousiasme, l'éblouissement, mais la sympathie, de l'imagination et du cœur. La comtesse Anna mourut à Paris en 1867. Elle eut l'occasion de revoir un autre Napoléon et une autre révolution de Pologne. Elle avait quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-douze ans. On ne sait pas au juste. Elle savait faire les choses avec grâce et à propos : elle dut se rajeunir tant qu'elle resta jeune et se vieillir dès qu'elle cessa de se pouvoir rajeunir.

## NOTES

SUR

## LA CAMPAGNE DE RUSSIE

---

Les mémoires sur l'époque impériale se succèdent et s'entassent sur nos tables. Les familles qui détiennent encore de ces mémoires feront bien de se hâter. Il y a dans le succès de cette littérature une part de mode qui passera; mais il restera de ces écrits tout un trésor de notes, de traits, de caractères, qui est acquis à l'histoire. Pour ne parler que des derniers venus, je mettrais volontiers à part, et dans le voisinage des maîtres, c'est-à-dire de Ségur, de Fezensac, de Marbot, de Thiébault, les *Souvenirs du colonel de Gonneville*, imprimés autrefois à quelques exemplaires, devenus introuvables et réimprimés fort à propos; puis les *Souvenirs du général Paulin*, pittoresques et vivants; les tableaux plus littéraires, mais très animés et colorés, du général Lejeune, que nous devons à M. Germain Bapst; les *Souvenirs de Parquin*, si brillamment illustrés; — le *Journal du maréchal de Castellane*, qui sent si bien son gentilhomme et forme la transition avec les mé-

moires militaires du dix-huitième siècle; le *Journal du général Fantin des Odoards*, dont la seconde partie — Espagne et Russie — est remarquable; la belle publication de M. Vallery-Radot sur la *Vie de Planat de la Faye*; enfin, les notes succinctes, mais très précises, du baron Sérurier; les souvenirs du général Pouget, du baron Godard, du baron Lahure, d'Espinchal. La plupart de ces officiers ont fait la guerre d'Espagne et la guerre de Russie. C'est à cette dernière que je m'attache aujourd'hui : je voudrais, avec quelques extraits, traduire l'impression que j'ai gardée de ces livres. Je laisse parler les chroniqueurs : ils disent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont éprouvé. Peu ou point de réflexions. Ce sont des contemporains de Stendhal, et aucun d'eux ne paraît avoir grand souci de Chateaubriand. J'ai eu toujours devant les yeux, en classant ces petits faits, la grande, l'incomparable peinture murale de Tolstoï; et plus j'ai pénétré dans la réalité de l'histoire, plus j'ai senti grandir en moi l'admiration pour le génie de l'artiste : il a ressuscité les temps et les hommes de ces temps extraordinaires, et su montrer l'homme de tous les temps, qui n'a jamais paru plus grand et plus misérable à la fois, plus douloureux et plus héroïque.

## I

La guerre d'Espagne dans l'épopée de nos guerriers, c'est la descente aux enfers, une course effarée, fantastique, le long de fleuves de feu, entre des rochers hérissés d'embuscades, des cavernes pleines de bourreaux et de



supplices. Ce n'est pas la guerre, c'est le cauchemar de la fièvre des blessures envenimées, dans l'horreur de l'hôpital. Ils regrettent l'armée d'Allemagne. Ils y reviennent avec le même entrain que leurs anciens, de 1793 et 1794, passaient de la Vendée au Rhin. C'est la bonne guerre classique. Les cantonnements sont sûrs; on ne souffre pas de la soif; après les étapes on a chance de trouver le bon souper, le bon gîte et souvent le reste. On se bat; la bataille, sans doute, devient de plus en plus dure, car l'ennemi s'entête davantage à se défendre et apprend à résister; mais on est encore vainqueur et, après la bataille, les bons habitants font encore la haie dans les rues, lors des entrées solennelles dans les villes; ils se pressent pour contempler l'empereur; ils soignent les blessés, ils hébergent les valides. Même chez les plus acharnés, on se divertit. A Glogau, en Silésie, Fantin écrit, en 1808, pendant l'hiver : « Nos généraux, jaloux de conserver à la galanterie française sa vieille réputation, donnent fréquemment des bals. Les femmes y accourent par plaisir, les hommes par politique, et tout s'y passe gaiement en dépit de la rancune prussienne. » Arrive le printemps : « Une affluence d'habitants des deux sexes, à pied, à cheval, en voiture, anime notre camp...; c'est surtout dans la soirée que la foule s'y porte, à l'heure où nos musiciens, groupés de distance en distance, répandent la joie parmi les soldats... La poste ne peut suffire aux douces missives qui pleuvent de tous les côtés... Telle femme ou telle fille de baron, échappée de son manoir, se cache dans un hameau des environs sous un costume d'emprunt... Les paysannes ne le cèdent pas aux dames... » Ainsi encore, en 1809, dans la campagne d'Autriche. En trente jours l'empereur quitte Paris, où il donnait des fêtes, se met à la

tête de ses armées, entre dans la capitale de l'ennemi et prend ses quartiers dans le palais du souverain. « Beaucoup des nôtres, raconte Lejeune, allaient porter des consolations à un grand nombre de jeunes femmes abandonnées dans la fuite précipitée des princes et des seigneurs de la cour et de l'armée... »

Quand ils graissent leurs bottes, au printemps de 1812, nul d'entre eux ne doute qu'en Russie les choses n'aillent de même : les soldats russes se montreront récalcitrants, mais on en aura raison, et, l'armée battue, on dictera la paix à Saint-Pétersbourg ou à Moscou. Tout leur semble possible avec Napoléon. « Son but, dit Lejeune, était de conclure promptement une paix glorieuse... Le hasard, la fortune, n'entraient pour rien dans nos réussites miraculeuses ; le génie de Napoléon, sa sagesse, sa prévoyance laborieuse et active, préparaient tout, combinaient tout... » — « Pauvre Alexandre ! écrit Fantin. L'armée russe n'est pas à mépriser sans doute ; un peuple nombreux attaqué dans ses foyers n'est pas aisément subjugué ; l'Espagne nous le prouve ; mais de quoi ne viendrait pas à bout le grand Napoléon ? » — « Ayant mené joyeuse et périlleuse vie, dit Castellane, je m'attendais à être incessamment la proie d'un boulet ou possesseur d'une épaulette à torsades. » Aucun n'imaginait ce qu'ils trouvèrent : la solitude, une Espagne indéfinie, plate, morne, déserte, plus sinistre et plus désastreuse encore que l'autre.

La déception fut immédiate. Ils avaient franchi le Niémen le 24 juin ; dès le 30, Planat écrit à un ami : « Depuis deux jours, nous sommes sans pain. Une pluie continue achève d'abattre nos troupes et nos chevaux... La quantité de chevaux qui meurent de fatigue et d'épuisement passe tout ce qu'on peut imaginer, en

sorte qu'on a à craindre de laisser en arrière la moitié de l'artillerie. La confiance qu'inspire l'empereur soutient seule le courage des troupes... » Le 26 juin, Castellane, qui fait partie de la maison de l'empereur : « J'ai diné dans un cimetière avec Mortemart et Chabrilan; nous avons eu à grand'peine du pain, grâce à un maître d'hôtel de l'empereur. Beaucoup de régiments n'en ont pas depuis cinq jours... » A la fin de juillet, l'ennemi se déroband toujours, la plaine s'étendant démesurément, ils se lassent de trouver les villes en flammes et les greniers dévastés. Les vieux généraux murmurent, rapporte Planat; ils voudraient qu'on s'arrêtât; ils craignent de voir l'empereur entraîné par le désir d'entrer à Moscou. On manque de tout, même de juifs. Fantin, qui ne les aime pas, trouve qu'en ces régions il y a une chose pire que d'en être obsédé, c'est de n'en pas rencontrer du tout. « Les juifs, si avides, si souples, si intelligents, avaient disparu, et, avec eux, nos plus précieuses ressources. » Le pillage sévit, entraînant l'indiscipline. Les soldats volent les provisions des officiers. Si l'officier se plaint, le soldat lui répond, comme ce lancier, entendu par Castellane, « que cela lui est bien aisé à dire, qu'il mange à la table du général, que lui, lancier, n'a pas goûté de pain depuis huit jours! » Les voitures embarassent les chemins. L'empereur ordonne de mettre le feu à la calèche de M. de Narbonne, qu'il aperçoit sur sa route. L'empereur passé, Narbonne donne dix louis aux soldats, et ils éteignent le feu qu'ils avaient allumé.

L'armée se retrouve, le jour de la Moskova, plus belle, plus vaillante que jamais; mais ces traits de la marche en avant expliquent comment au lendemain de la victoire cette magnifique machine, remise sur pied et rassemblée pour un gigantesque coup de main, va se

détriquer et se décomposer d'elle-même. Au grand étonnement des Français, qui se croient vainqueurs, les Russes se retirent en ordre. Les Français avancent, impatients d'atteindre la ville où ils trouveront l'abondance et les plaisirs, une halte orientale sur la route des Indes, à l'entrée du pays des voloptés et des merveilles. « J'eusse préféré Pétersbourg, écrit Fantin, parce que là est le trône des tsars et que Napoléon a consacré l'usage de dicter la paix dans le palais de son ennemi; mais on m'objecte que Moscou est la vraie capitale de la Russie, la ville la plus riche... Je crois, d'ailleurs, qu'il convient de ne pas trop nous éloigner des provinces turques, car il faut qu'après un bon traité d'alliance avec Alexandre, qui, bon gré, mal gré, sera entraîné, comme les autres, à notre suite, nous allions à Constantinople l'an prochain, et de là dans l'Inde. Ce n'est que chargée des diamants de Golconde et des tissus de Cachemire que la grande armée reverra la France! »

Ils marchent à Moscou comme à la terre promise. « Toutes les fois que nous atteignons le sommet d'une hauteur, nos yeux se lassaient à chercher ce but dans les tourbillons de fumée et de poussière qui, devant nous, obscurcissaient l'horizon. Voilà que tout à coup un cri poussé par les colonnes qui nous devançant révèle l'apparition tant désirée. On se serre, on se hâte, et bientôt des voix innombrables se mettent à crier : « Moscou! Moscou! » Comme notre armée d'Égypte avait crié : « Thèbes, Thèbes! » en apercevant les ruines solitaires de la cité aux cent portes; comme les croisés avaient jadis crié : « Jérusalem! Jérusalem! » à l'aspect de la cité sainte... » Moscou, en effet, est une cité sainte, mais elle ne l'est que pour les Russes; nos gens n'ont rien des croisés, au moins de ceux qui

songeaient à purifier les sanctuaires et à chasser l'infidèle. Castellane le dit ingénument : « Le lundi 14 septembre, nous sommes entrés à Moscou. Notre joie d'être dans cette capitale est excessive. — 15 septembre : l'incendie de Moscou fait de grands progrès. Je vais au logement de M. de Narbonne, pourvu de bonnes provisions, d'excellentes confitures, de bons vins. Moscou est une ville superbe; des palais magnifiques. On pille de tous côtés; j'achète aux soldats du beau sucre à 5 francs le pain de dix livres. Je me fais une fête de passer la nuit dans un véritable lit; je me suis bâti des draps avec deux dessus de toilette trouvés dans le garde-meuble. Le feu se manifeste auprès de notre maison; nous passons la nuit sur pied pour tâcher de le couper, nous y parvenons... »

Ils maudissent Rostopchine et ses incendiaires. « Sacrifice héroïque ou sauvage stupidité? » Fantin se prononce pour la stupidité : « Il n'y a que des barbares, des Scythes, des Sarmates qui aient pu brûler Moscou... » Personne ne s'y attendait : « Nous n'avions que des idées erronées sur la civilisation russe. » Ils se figuraient une Capoue asiatique; ils trouvent « de longs monceaux de ruines et de cendres ». « Quand on atteint certains quartiers que les flammes ont épargnés, on est frappé du silence funèbre qui y règne. Personne dans les rues, personne dans les temples. Tout est mort. Ces palais, vides de meubles comme d'habitants, ne retentissent que du bruit de vos pas. C'est ainsi qu'Herculanum et Pompéi se présentent à l'étranger. » Il n'y a de peuplées que les rues où l'on pille.

Tout abonde et l'on manque de tout. Moscou était approvisionné pour huit mois, de vin surtout. Mais, dit Planat, « nous faisons très mauvaise chère au milieu de

ces immenses ressources... C'est que chaque général, ou chef d'état-major, ou administrateur, en s'établissant à Moscou, avait eu soin d'amasser dans son logement des provisions dont il ne faisait part à personne, et c'est de là que datent cet égoïsme et cette dureté de cœur dont la retraite offrit plus tard de si nombreux exemples. »

On gîte mal dans les palais abandonnés et saccagés. Puis le feu gagne; il faut chercher un autre logis. « Après avoir habité de superbes appartements, écrit Castellane, le 20 septembre, je me suis fait monter, dans une grande salle, un lit avec l'intention de l'emporter si le feu me force à déménager une cinquième fois; mon sac me sert de drap, mes fourrures, de couvertures. »

Cependant, les distractions manquent, et en particulier celles que les vainqueurs avaient tant goûtées à Vienne. Point d'abañonnées à consoler. A la fin, on découvre une troupe de comédiens français, « suppliante et larmoyante. » Il y a deux actrices et une danseuse fort jolies; on monte l'opéra-comique, le ballet, la comédie. Je ne trouve dans tous ces souvenirs qu'un épisode de galanterie; c'est Castellane qui le rapporte. « Je suis, écrit-il le 9 octobre, dans un cinquième logement; j'ai depuis deux jours Mme Solon-Grandier; cette dame ne sachant où donner de la tête, M. de Narbonne l'a prise chez lui. Elle a trente-cinq ans, est encore fort jolie; cette créole bien née, parente de Mme de Genlis, a beaucoup de talent sur la harpe. Elle désire vivement en trouver une; n'aimant pas la musique, je tremble de lui en voir découvrir. Je ne suis pas fâché, pour animer la conversation, de sa présence dans la maison; elle est coquette. Je ne lui ferai pas grand mal. Nos chambres à coucher sont séparées par une simple cloison; je suis bien décidé à la respecter

beaucoup. Elle m'a cependant prévenu que la porte est fermée seulement de mon côté, et que les seuls verrous mis sont les miens. Je serai cruel, je sais bien pourquoi. » Et il ajoute, dans une note : « Le pourquoi était le respect que je portais à mon général. Je ne savais pas alors à quel point il était égal à M. de Narbonne qu'on fût bien avec les femmes avec lesquelles il avait des rapports. »

## II

Cependant l'empereur passe des revues, signe des décrets, se donne l'illusion du gouvernement. Les généraux se plaignent. « Ils allaient, dit Planat, jusqu'à le traiter de fou et disaient qu'il voulait nous faire tous périr, jusqu'au dernier. » Mais, quand arrive l'ordre de départ, la confiance renaît. « Le temps est maintenant superbe, écrit Fantin; l'automne ne montre pas en France un ciel plus bleu, un soleil plus chaud, un air plus doux; mais l'hiver, dit-on, se manifeste ici très brusquement. Au reste, nos réflexions ne nous laissent pas la plus légère inquiétude; Napoléon est là. » Et Castellane : « On compte sur un départ très prochain. On parle d'aller dans l'Inde. Nous avons une telle confiance que nous ne raisonnons pas sur la possibilité du succès d'une telle entreprise, mais sur le nombre de mois de marche nécessaires, sur le temps que les lettres mettraient à venir de France. Nous sommes accoutumés à l'infaillibilité de l'empereur... »

Mais le ressort s'est faussé et rompu; le génie de

Napoléon est dépaycé. Avant même que le froid vienne, l'armée, débandée, s'éparpille. L'avarice, du haut en bas, a détruit la discipline. On ne pense qu'à garder son butin et ses provisions. Dès Wilna, les contingents allemands avaient perdu toute tenue; après Moscou, la démoralisation gagne les Français, et avec le froid tout s'écroule. Le 5<sup>e</sup> corps, composé de 19,000 Polonais au commencement de la campagne, n'en comptait plus que 4,000 à Moscou; le 6 novembre, il est réduit à 700 hommes. Les Wurtembergeois, entrés en Russie au nombre de 12,000, sont 450 le 7 novembre. « Tout cela n'est pas perdu, dit Castellane; un grand nombre voyagent en amateurs... » Très peu échapperont au froid, aux Cosaques, à la misère, à la folie.

Les meilleurs, les plus fidèles soldats sentent leur tête se troubler. « Constamment occupé de mon service, écrit Planat, je n'avais pu, comme tant d'autres officiers, me procurer ni fourrures ni doubles chaussures; je ressentis donc vivement l'impression du froid... J'étais comme étourdi, et j'avais souvent peine à rassembler mes idées; je crois qu'il faut attribuer à cette disposition physique la faiblesse ou l'absence de souvenir de ces premières journées... Il me semblait, par moments, que mes idées m'abandonnaient et que j'étais réduit à une existence mécanique. » Pour se soutenir, « il s'agitait comme un fou, frappant dans ses mains et sautant sur la neige durcie. » « L'épouvantable catastrophe dont je viens d'être témoin, écrit Fantin en février 1813, m'a tellement frappé que mon intelligence et ma mémoire en sont comme paralysées. » Il s'estime heureux de ne pas être devenu « fou ou plutôt imbécile », comme beaucoup de ses compagnons d'armes qui n'ont survécu que physiquement. Castellane attribue les nom-



breux cas de démence dont il a été témoin à l'usage de la viande de cheval. « Les soldats sont attaqués d'une singulière maladie; ils ont l'air ivres, font des mouvements précipités, tombent par terre en disant : — Je n'ai plus de force! » — et meurent. » Si l'on s'engourdit seulement, les voleurs sont aux aguets. « On prend à Chabot son chapeau, à notre bivouac; il avait la tête appuyée dessus, raconte Castellane. On m'enlève une fourrure sur un cheval. Il est arrivé à plus d'un officier, se croyant suivi par sa monture, d'arriver seulement avec les rênes coupées, passées autour de son bras... Les hommes tombent; il leur vient un peu de sang à la bouche, puis c'est fini; en voyant ce signe de mort prochaine paraître sur leurs lèvres, souvent leurs camarades leur donnent un coup d'épaule, les jettent par terre et les dépouillent avant qu'ils soient tout à fait morts. »

L'inhumanité monte; l'égoïsme devient féroce. Les Russes, que l'on qualifie de barbares, montrent plus de pitié des Français que les Français n'en ont les uns des autres. Fantin le constate; Pouget, prisonnier, loue les soins et les égards dont il est l'objet; Séruzier raconte de beaux traits de « fraternité d'armes ». Tous s'accordent à dire qu'avec moins d'apathie, de brutalité, d'indiscipline, on eût échappé au désastre de la Bérésina. Les ponts restèrent longtemps libres. Les bandes d'hommes, harassés, se couchaient, ne voulant pas passer; ils voulurent ensuite passer tous à la fois. Ney sauva non seulement l'honneur de la retraite, il releva l'humanité. Il est la conscience et le devoir, debout, dominant ce troupeau déplorable qui rampe sur la neige.

On a beaucoup dit qu'il a été très grand. Il faut le redire encore, avec les nouveaux témoins qui se pro-

duisent. Ce sont de ces traits dont on n'a jamais assez. « Les naseaux ouverts, l'œil en feu, animant tout du geste et de la voix, le danger étend ses facultés au moment où tout le monde se décourage. Son commandement de l'arrière-garde est le plus beau fait d'armes du siècle. »

Quand les débris de la grande armée arrivèrent à Wilna, « espèce de cohue, semblable à une légion de réprouvés, » un officier nommé Roche, demeuré dans cette ville, en fut tellement saisi d'horreur qu'il trépassa. Pour survivre, il fallait une étrange volonté de vivre. Un Italien, le plus gai des hommes, raconte Planat, « avait eu les orteils des deux pieds gelés avant le passage de la Bérésina. A Smorgoni, la gangrène s'y mit, et il ne put plus supporter aucune chaussure; tous les soirs, en arrivant au gîte, il coupait avec un couteau la partie gangrenée et enveloppait ensuite soigneusement le reste de ses pieds avec des chiffons, et tout cela avec une gaieté qui navrait le cœur. » A Wilna, il ne lui restait plus guère que les deux talons. Il trouva de la paille, du feu, du linge, des vivres : il en mourut. « L'exaltation nerveuse qui soutenait tant de malheureux depuis quarante jours, et qui leur faisait supporter des fatigues et des souffrances inouïes, les abandonna à Wilna, et ils ne purent en sortir. « Le général Sorbies, de l'artillerie de la garde, petit homme maigre, jaune, à figure revêche et repoussante, avait revêtu son plus bel uniforme et abandonné ses bagages. Il faisait son étape sans manteau ni fourrure, trottant sur un petit cheval polonais, et armé d'une longue perche qui lui servait à écarter les trainards dont la route était encombrée : tout en trottant, il criait : « Place ! place ! » et chacun se rangeait machinalement... » Planat note encore le

capitaine Drechsel, qui fit toute la campagne avec une jambe de bois. A côté de ces vieux reîtres « soigneux de se conserver », Narbonne représente l'énergie élégante et chevaleresque de l'ancienne armée royale. Il avait cinquante-six ans, et il emmenait dans sa voiture la galante créole Mme Solon. « Coiffé à l'oiseau royal, il se faisait poudrer tous les matins au bivouac, souvent assis sur une poutre, par le plus vilain temps, comme s'il eût été dans le plus agréable boudoir. » — « Il me raconte les histoires les plus amusantes, écrit Castellane ; il est du petit nombre d'hommes de cœur dont le courage augmente en proportion de nos désastres. »

Pourquoi le cacher ? L'impression que l'on garde de ces lectures est celle que les chroniqueurs eux-mêmes éprouvèrent en traversant, de sang-froid, le lendemain du combat, ou au retour de la campagne, les champs de bataille illustrés par eux : c'est le dégoût inoubliable du piétinement des chevaux dans la boue de chair et de sang humain dont parle Lejeune ; c'est le sentiment de la vanité de la gloire même à laquelle ces héros ont tout sacrifié, et que Fantin exprime en quelques lignes rudes et touchantes : « J'ai encore une fois parcouru le territoire d'Eylau, dernière demeure de tant de Français. La ville rebâtie semble avoir oublié ses calamités passées ; le laboureur du hameau voisin chante avec insouciance, tandis que le soc qu'il dirige chemine parmi des ossements humains ; les veuves se sont remariées ; les parents se sont consolés. Que reste-t-il d'eux ? Une page glorieuse dans l'histoire et de la terre végétale. » Ce ne sont point les tombes sacrées des guerriers morts pour la défense de la patrie ; les tombes de ceux-là sont des monuments, et on les montre aux enfants comme le temple des dieux protecteurs de la cité. Mais la cruauté de la guerre de suprême-

matie ne doit point nous rendre oublieux de la gloire qu'elle a répandue sur nous. Ces hommes ont porté au loin le nom de la France; ils l'ont jeté sur les terres d'Europe, comme une semence d'immortalité. Un poète très virgilien, M. de Pomairols (1), l'a dit en une stance que j'aime à citer ici, car elle corrige l'horreur de ces souvenirs et répand sur ce passé la belle lumière de l'histoire :

Voilà que, sur ce bord de frontière lointaine,  
Le laboureur, poussant sa charrue avec peine,  
Fait résonner le soc sur des restes humains,  
Des javelots rouillés, d'énormes casques vides,  
Et, mesurant leur masse à ses forces timides,  
Admire la grandeur des ossements romains.

(1) Charles de POMAIROLS, *Regards intimes*. Paris, Lemerre, 1895.

LE  
MARÉCHAL DE CASTELLANE (1)

---

Le maréchal de Castellane a vécu soixante-seize ans ; il a servi pendant soixante. Incorporé, à seize ans, en 1804, en qualité de simple soldat dans la 4<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon du 5<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, il est mort maréchal de France. Il a vu de près Napoléon ; il a été reçu à la cour sous Louis XVIII et sous Charles X ; Louis-Philippe l'a fait pair de France, et Napoléon III, sénateur de l'empire. Il a débuté en Italie, combattu en Prusse en 1807, fait la guerre d'Espagne en 1808, la guerre d'Allemagne en 1809, la guerre de Russie en 1812. Il est retourné en Espagne en 1824, lors de l'occupation ; il a servi en Afrique, fait, en France, nombre de garnisons ; il a commandé en chef à Lyon, où il a laissé une réputation classique d'instructeur et de chef d'armée, attentif à tout, toujours en alerte, et d'inspecteur implacable sur

(1) *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1807*, 5 vol. in-8°. Paris, Plon, 1895-1897.

l'article du règlement, de la discipline et de la tenue. Il était soldat dans l'âme, soldat selon le cœur et l'esprit de l'ancienne armée française, celle qu'il avait vue à Eylau, à Wagram, et qui donna son dernier coup d'éclat devant Metz, en août 1870. « Je ne me rappelle pas sans plaisir, écrit-il à la date de son incorporation, ma joie en passant sous la toise de M. Goursac, quartier-maitre du corps. J'avais alors seize ans, et mon goût pour le métier des armes ne s'est jamais démenti depuis. » Cinquante-trois ans après, dans son testament, exprimant le vœu d'être inhumé dans une chapelle construite sous ses yeux dans le camp de Sathonay : « La pensée que mon corps reposera dans ce lieu, l'œuvre de mes soldats, moi soldat dans l'âme... m'est agréable et douce. » « Trois choses, dit-il ailleurs, m'ont fait un grand plaisir dans mon métier : les épaulettes de sous-lieutenant, la Légion d'honneur et le grade de colonel. » Sérieusement indisposé, dans l'hiver de 1844, et condamné à garder la chambre, il mesure l'espace parcouru et écrit sur son carnet cette note, vraiment lapidaire, qui donne la figure de l'homme comme la donnerait un médaillon sculpté sur son tombeau :

*2 décembre.* — Le 2 décembre 1804, il y a quarante ans, le jour du couronnement de l'Empereur, je suis entré au service en qualité de soldat au 5<sup>e</sup> léger. J'avais seize ans. Ma vie a été bien remplie, toujours en activité. Je me suis promené de Cadix à Moscou, j'ai parcouru toute l'Europe, un peu l'Afrique. J'ai fait rudement la guerre. J'avais toujours eu une santé de fer... Si j'y parviens [à me débarrasser de la bronchite], je pourrai encore rendre pendant quelques années de bons services à mon pays ; dans tous les cas ma carrière militaire aura été longue.

Le maréchal Canrobert, qui a servi sous ses ordres en qualité de lieutenant, à Lyon, en 1832, et qui,

depuis, a eu fréquemment l'occasion de le rencontrer, a laissé de lui un portrait vivant (1) :

Il était surtout connu comme un des généraux les plus féroces sur les questions de règlement. Il secouait son monde comme personne... Vétéran des grandes guerres, il avait brillamment chargé aux côtés de Lasalle à Medina del Rio Peso, puis il avait été aide de camp du général Lobau et du général de Narbonne. En 1812, il faisait avec eux toute la campagne de Russie, où il avait les mains gelées. Depuis, il est devenu un instructeur hors ligne, et on a vu, en Afrique, en Crimée et en Italie, ce dont étaient capables les troupes dressées par lui. Homme d'honneur s'il en fut, grand seigneur (2), quoique fort original, les épaules très hautes et carrées, le cou planté en avant, l'air dégingandé, il avait pris l'habitude d'imiter le grand Frédéric, auquel il ressemblait d'ailleurs, en s'habillant et en se coiffant comme lui et en ne se montrant jamais qu'en grande tenue, avec un chapeau en bataille légèrement retroussé... Partout où il a passé, il est demeuré légendaire.

Nul homme moins hâbleur, moins avantageux. Dans son *Journal*, il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu ; il passe vite sur ce qu'il a fait, il ne s'arrête jamais à s'étonner de quelque chose, surtout d'être là, et à se vanter de rien, surtout d'avoir du courage. A peine, et en une seule rencontre, qui n'est point une rencontre de guerre, cette note qui s'échappe et donne la clef de son caractère ; en décembre 1826, il revient de Portugal

(1) *Le Maréchal Canrobert, souvenirs d'un siècle.* — Ces souvenirs précieux, souvent éloquents, souvent aussi piquants et pittoresques, ont été recueillis, notés, encadrés avec le soin le plus louable, par M. Germain BAPST, t. I, jusqu'en 1851. Paris, Plon, 1898, p. 144, 192.

(2) « Grand seigneur jusqu'au bout des ongles, » mais toujours hiérarchique. « Il avait une façon toute particulière de parler à ses convives. A un général, il disait : Faites-moi l'honneur de prendre. A un colonel : Voulez-vous me faire le plaisir ? A un commandant : Voulez-vous ? Aux officiers subalternes : En voulez-vous ? — C'était de M. Talleyrand qu'il avait pris cette habitude. » *Souvenirs du maréchal Canrobert*, t. I, p. 136 et 195.

par mer : « 10 décembre. — A la pointe du jour, notre gouvernail s'est démantibulé, le vaisseau ne peut plus être dirigé, la mer est horrible. Beaucoup de passagers sont démoralisés, comme si cela les avançait à quelque chose. » Quatre mois après, s'embarquant pour l'Afrique, sur un mauvais transport, *l'Ariège*, « réparé économiquement et qui fait cinq pieds d'eau par vingt-quatre heures, » il écrit : « J'ai pour principe, depuis que je suis soldat, de me placer où l'on me met... ma vie ne vaut pas mieux que celle des trois cents recrues de ma brigade entassées sur ce bâtiment. Si nous sommes noyés, nous aurons la satisfaction d'être en règle. La marine en prend la responsabilité, nous nous en laverons les mains. »

Militaire, et militaire par-dessus toutes choses, c'est ce qui fait la suite, l'unité de sa vie. Il fut, comme le dit très bien, en une préface discrète, sobre et digne, celle de ses filles à laquelle nous devons la publication du *Journal*, il fut l'homme d'une seule idée. Il n'y avait pas pour lui de détail insignifiant, de quantité négligeable dans la préparation à la guerre, qui était, en temps de paix, sa préoccupation de toutes les heures. Il n'admettait pas qu'un régiment ne fût pas, à tout moment, prêt à se mettre en route. Et comme il ne connaissait rien au-dessus du métier des armes, il ne comprenait point qu'un officier n'en portât pas toujours le costume et les insignes. Il croyait au prestige de la tenue. « Que penseriez-vous, disait-il, d'un évêque qui vous donnerait audience en veston? » En 1852, à Lyon, il écrit : « Lorsque j'ai été envoyé à Lyon en 1850, il y avait tant de choses à faire que j'ai jugé que le moment n'était pas opportun pour faire remettre les barbes à l'ordonnance. Le 27 février dernier, me sentant assez



maitre de mon armée, j'ai donné l'ordre d'exécuter les règlements à ce sujet. » L'ordre fut exécuté, mais il s'ensuivit, c'est l'expression officielle, « une émotion sérieuse, » et le maréchal Saint-Arnaud crut nécessaire d'intervenir : « La discipline et la force d'une armée, écrivit-il à Castellane, ne sont pas dans la manière de porter la moustache et la mouche. » A quoi Castellane répondit : « Nos règlements sont très sages... ; si on les enfreint dans les petites choses, on ne manquera pas de les enfreindre aussitôt dans les grandes... » Du reste, toujours discipliné, il est prêt à faire exécuter de nouveaux règlements, si le ministre en édicte, et à permettre aux barbes de repousser, si les bureaux, en forme administrative, jugent bon de le prescrire. « Si vous m'ordonniez, disait-il un jour, de mettre les soldats en pantoufles, demain ils seraient tous en pantoufles. »

Sauf, d'ailleurs, à protester et à montrer l'erreur de la mesure, ainsi qu'il fit, en 1827, pour une affaire infiniment plus sérieuse que celle de la barbe ; il s'agissait d'un ordre du grand aumônier qui voulait que l'on prêchât à la messe militaire. Castellane en écrivit à son père, qui avait servi sous Louis XVI, et qui lui répondit : « Sous l'ancien régime, les messes les plus courtes étaient les meilleures. » Castellane interdit le sermon à sa messe. « Je suis loin, dit-il à l'aumônier, de m'opposer à vos sermons ; choisissez une heure, je la ferai connaître par la voie de l'ordre, les officiers et soldats qui voudront y aller seront libres de le faire, » et il note cette réflexion : « Obliger les soldats à entendre un sermon tous les dimanches serait loin d'être utile à la religion et produirait le résultat de les désaffectionner du service militaire. » On voit que ce terrible inspecteur, chrétien fort respectueux et discipliné d'ail-

leurs, en ce qui le concernait, savait discerner les nuances.

Il a servi sous divers régimes ; il les a tous servis et considérés de même : selon la manière dont ils traitaient l'armée et jugeaient les choses de la guerre. Il s'étend peu sur les révolutions ; il ne s'en indigne pas, quand elles ne désorganisent pas l'armée et ne rompent ni les règles de la hiérarchie ni celles de l'avancement. Mais toute atteinte portée à ces règles le révolte. Il la note ; ce sont autant de dates néfastes en ses annales, et il proteste. Le *Journal* de 1814 et de 1815 est semé de ces protestations : « On fait une promotion ridicule d'officiers généraux, de gens auxquels on compte pour activité le temps passé chez eux, par la raison qu'ils auraient pu servir si Louis XVIII avait régné. » Et ce commentaire : « Bien des gens pensent maintenant que l'état militaire devra être moins pénible, moins dangereux ; ils ont un zèle étonnant pour ce métier. » Il en cite un, portant, du reste, un très grand nom, un nom à tout obtenir : « Il vient d'être nommé sous-lieutenant à la suite des cheval-légers avec rang de lieutenant-colonel ; il a vingt-six ans ; il n'a jamais servi. Il est voué au rouge ; il était, avant, chambellan de l'Empereur. » Il garda ses couleurs : il devint cardinal, dans la suite des temps. « Voilà une armée bien arrangée ; il suffit maintenant de n'avoir rien fait pendant vingt ans pour obtenir des grades, pour la raison que, sans la Révolution, ces messieurs seraient maréchaux de camp, lieutenants généraux, etc. ; mais s'ils avaient fait la guerre avec nous, ils seraient moins nombreux. »

Ce fut toujours sa plaie vive. Il écrit, en août 1830, voyant le gouvernement prêt à expulser les officiers royalistes qui ont appris leur métier sous la Restauration

et à les remplacer par d'anciens officiers bonapartistes, qui l'ont oublié pendant le même temps : « A la Restauration, on a introduit dans l'armée des voltigeurs de Louis XIV ; on ne doit pas maintenant prendre les voltigeurs de Napoléon. » Ce fut contre la république de 1848 son plus sévère grief, et le second Empire, qui répondit à tant de ses vœux, ne répondit point entièrement à celui-là : « 25 janvier 1852. — Le télégraphe électrique a apporté le décret qui fait du prince Napoléon, qui n'a jamais servi, un général de division. Cela ne s'était jamais vu. Quand on donnait à des princes, en débutant, le titre de colonel, c'était tout ce qu'on faisait de plus fort. L'Empereur lui-même, pour son frère Joseph, en fit un colonel du 4<sup>e</sup> de ligne et pas plus. »

*L'Empereur lui-même !* Castellane n'avait pas le culte de Napoléon, mais il admira toujours en lui le grand homme de guerre, le grand homme d'État, et il ne respecta rien plus que sa façon de mener l'armée et de régler l'avancement. Il est exempt, quand il parle de l'Empereur, de tout fétichisme ; mais il a encore moins le fétichisme de la royauté. Ainsi, en octobre 1814, cette note significative sur le duc de Berry : « Il est fort entêté, extrêmement entier, croyant singer l'Empereur (qui était grossier seulement quand il croyait politique de l'être). Cela ne donne pas le talent de Napoléon. » La parfaite liberté d'esprit avec laquelle Castellane parle des hommes est une marque de son esprit et un intérêt de son *Journal*. Il le fait tout naturellement et sans appoint de réflexion. Ce n'est pas le fait d'un orgueil subtil et raisonné, où il se mêle autant d'insinuations de l'amour-propre que de déductions des *Droits de l'homme*, c'est l'indépendance de race, la vieille indé-

pendance du gentilhomme né pour servir à l'armée, dont les ancêtres ont servi, et qui entre de plain-pied en tout palais, fût-ce celui du roi. Il se met à sa place, à son aise, parlant avec tout le monde. Le grade est affaire de droits acquis et de règlements; le rang social est affaire de naissance, chose naturelle. Castellane a eu des chefs, il n'a jamais considéré qu'il eût de maître. Mais parmi ces chefs hiérarchiques, dont le roi n'était que le plus auguste, il n'a reconnu qu'un vrai supérieur, Napoléon. Aussi quand il en parle, — et il en parle toujours quand il s'agit de guerre et de service, il en parle à Louis XVIII, au duc d'Angoulême, à Charles X, à Louis-Philippe, à Napoléon III, — c'est toujours, dans ses propos comme dans son *Journal* : l'Empereur. Les autres, il ne leur attribue le titre qu'autant qu'ils occupent l'emploi. C'est le roi, tant qu'il règne en France, mais on sent que c'est le roi de passage, le roi par occasion : occasion de la mort, chose respectable avec Charles X; occasion de l'émeute, chose détestable avec Louis-Philippe; avec Napoléon III, enfin, occasion du coup d'État, chose qui tient, aux yeux de Castellane, une sorte de moyenne entre la légitimité et la révolution.

Ce soldat « fervent, instruit, sérieux », ce gentilhomme au service militaire, était de plus un homme du grand monde, sinon d'une culture raffinée, au moins d'une éducation parfaite. Il aimait à recevoir et recevait bien. Il aimait la société des femmes et savait leur parler. Dans ses garnisons et ses commandements, il voyait tout ce qui pouvait et devait être vu, selon son grade et son rang. Dans ses passages à Paris, il fréquentait, et très assidûment, cette partie du monde qui avait alors un nom, des frontières, presque des institutions, et qui s'appela longtemps *la société*.

Il note sur son carnet tout ce qu'il y observe. Ses notes, utiles à l'histoire militaire, sont infiniment précieuses pour l'histoire de la société en France. Ce sont les notes d'un des personnages que Balzac a peints, et celui-là a réellement vécu. C'est un type de la véritable *Comédie humaine* qui se déroule, en paix et en guerre, durant la première moitié de ce siècle. C'est un témoin d'une rare valeur, de toute une époque de la vie sociale en France.

Un témoin de la vie réelle, non un héros de roman. Castellane ne se raconte point. S'il a eu des aventures, il estime, en galant homme, que pour en faire confiance au public, moyennant commission de librairie, on n'en sera pas moins fat et discourtois. Il n'est pas un analyste de soi-même. Il est exempt de toute recherche, même de toute curiosité sur l'article de la psychologie. Son *Journal* ne rappelle en rien celui de *Henri Brulart*, pour ne parler que des contemporains. Ce n'est pas non plus un militaire à *Mémoires*, comme Ségur, ou Gouvion-Saint-Cyr, pour lequel d'ailleurs il se montre moins qu'indulgent. Il ne refait pas les batailles, il ne prétend point les avoir dessinées, comme Thiébault, sauf à laisser à Napoléon la besogne inférieure de les gagner. Il n'est pas davantage chroniqueur ; il n'a chevauché ni le roussin gascon de d'Artaignan, ni l'épique haquenée de Marbot. Il a noté ses impressions, jour par jour, sur son carnet, en phrases courtes, nettes, merveilleusement précises, comme un homme du monde, un officier, qui a appris à dessiner, à bien voir, à saisir les lignes, à maintenir la perspective, croque, au crayon, le profil des gens, le profil des paysages, exactement, mais sans couleur. Il n'est point artiste. Il n'est nullement frotté de littérature, et c'est

ce qui donne à ses notes leur accent personnel et vrai, leur valeur historique. C'est aussi ce qui en fait l'agrément. Castellane écrit bien ses notes, comme un homme bien né écrit bien ses lettres et parle bien sa langue, naturellement, d'instinct : il parle la bonne langue comme il portait bien l'habit, l'uniforme, l'épée. Il a le bon langage comme il a le bon usage du monde.

Ces notes sont un trésor d'anecdotes ; on voit, ce qui importe, qu'il n'inscrit point au hasard les anecdotes et ne les reçoit point de toutes mains. Il a interrogé, il a contrôlé, il s'est repris plus d'une fois. Il fournit par traits, par saynètes, par petites esquisses accumulées, des images singulièrement expressives. Ce sont des impressions de la vie politique, de la vie militaire, de la vie parisienne, de la vie de province, qui se projettent sur l'écran et se déroulent sans se confondre. Elles ne découvrent ni le secret des hommes, ni le secret des affaires ; mais elles aident l'historien à reconstituer l'élément sans lequel il n'y a pas d'histoire vivante : l'air du temps.

En politique, Castellane est un esprit éminemment simpliste. Les opérations scabreuses, les passages d'un régime à un autre, s'accomplissent chez lui avec la précision silencieuse d'une manœuvre militaire : un changement de front, rien de plus. « On se figurerait difficilement, écrit-il en mars 1811, la joie qui éclata au vingt-deuxième coup de canon (annonçant la naissance du roi de Rome). Toute la population de Paris était sur pied. Paris fut illuminé. » Dix ans après, septembre 1821, il apprend, à Moulins, la naissance du duc de Bordeaux : « Le maire l'a proclamée à la lueur des flambeaux ; il y avait des groupes dans les rues. L'allégresse était générale, on s'embrassait, les femmes pleuraient de joie ; le

lendemain la ville a été illuminée. » Des six gouvernements qu'il vit succéder à Napoléon depuis 1814, on peut dire qu'il en reçut un à contre-cœur et un autre avec répugnance. Le premier est celui des Bourbons en 1814, parce qu'il arrivait avec l'invasion et supprimait les trois couleurs; le second est celui de la République de 1848, parce qu'il sortait de l'émeute et ébranlait la discipline dans l'armée.

9 avril 1814. — Je pars de Vendôme, précédant mon corps, pour porter son adhésion au gouvernement provisoire, composé du prince de Bénévent, etc. La vue des étrangers dans la capitale m'a fait mal. On m'a dit, chez le prince de Talleyrand, souverain par intérim, qu'il fallait quitter ma cocarde tricolore. Je n'en connais pas d'autre; cela m'a irrité. On m'a observé que les maréchaux en avaient de blanches; je me suis soumis en rechignant, mais vingt-quatre heures après, elle n'était plus à mon colback.

9 mai. — Formant avec deux escadrons l'avant-garde de Louis XVIII, on m'a prescrit de faire crier : Vive le Roi! Le premier peloton a répété ce cri, parce que les gardes me craignent; toute la queue de ma colonne a répondu par celui de : Vive l'Empereur!

En 1848, à Rouen, il reçoit, le 26 février, une lettre du général Subervie, ministre de la guerre du Gouvernement provisoire. Il répond à l'officier qui la lui apporte que l'armée est prête à marcher à la frontière, et il ajoute : « Je ne reconnais pas le général Subervie comme ministre de la guerre; mais comme homme, dites-lui mille amitiés de ma part. » Il ne s'estimait pas assez instruit des événements pour reconnaître la République. Le lendemain, l'émeute menace; Subervie fait appel « à son patriotisme, à son dévouement, à ses devoirs militaires ». Castellane écrit :

Je juge que le moment de reconnaître la République arrive, alors je fais une espèce de consultation. Pour les partis énergiques, il faut toujours les prendre de soi-même; pour les partis faibles, on peut consulter. Un général qui veut livrer bataille doit en décider seul; s'il a de bonnes raisons pour ne pas la donner, il fera bien d'assembler un conseil de guerre; il est probable que l'attaque n'aura pas lieu...

Il voit monter, il note avec joie les signes précurseurs de l'Empire. Il l'annonce dès le 12 décembre 1848. Le prince Louis-Napoléon fit, en 1850, un voyage dans les départements où Castellane commandait. Il faillit être étouffé, le 18 août, à Besançon, dans un bal public. Il y avait complot. A l'entrée, dans la salle, le président et son escorte sont assaillis de cris de : Vive la République! « Il a été pressé, comme font les galériens lorsqu'ils veulent étouffer un des leurs; j'ai un moment été inquiet pour lui. J'ai mis l'épée à la main et, à la tête de quelques chasseurs à pied du 4<sup>e</sup> bataillon, je suis parvenu à le dégager; je crois qu'il n'y avait pas de temps à perdre..... » A cette époque, le cri de : Vive la République! était\* considéré comme séditieux; Castellane compte ces cris, et il compte aussi les cris de : Vive Napoléon! — Le coup d'État, à Lyon, n'emporta point d'effusion de sang. Castellane est sobre de détails sur cette période. Tout sobre qu'il est, son *Journal* est ici pénible à lire. Il s'agit de Français, et de Français qui défendaient leur droit, le droit de la nation. Le lecteur ne s'en douterait pas. Il croit que la guerre a recommencé et que l'on est en pays étranger, conquis et occupé. Du reste, et en ce qui concerne personnellement Castellane, on ne peut attendre de lui qu'il se montre, contre un coup d'État militaire et autoritaire, un adepte plus ému de la souveraineté du peuple qu'il ne l'avait été,



en 1830, de la légitimité devant la révolution de Juillet.

Il était, en 1851, tout à l'autorité, et à l'autorité pure et simple, sans explication, tempérament ni commentaire. Il avait eu cependant, en sa jeunesse, son impression, comme son coup d'air de liberté. Ce fut un air qui passa sur toute l'armée, vers 1814 : un effet du vide produit par la chute de Napoléon. On lit dans le *Journal* de la date du 25 novembre 1814, à la suite, bien entendu, d'une promotion scandaleuse de « voltigeurs de Louis XIV » : « On se plaint du mauvais esprit de l'armée. Je la trouve, moi, très patiente de souffrir pareille chose; s'il y avait la liberté de la presse, on n'oserait pas faire de semblables nominations ! » Il estimait alors qu'une certaine liberté, une certaine barrière au moins contre les excès du pouvoir personnel, de la cour, des favoris, étaient nécessaires. Il écrit, en novembre 1828, à propos du duc d'Angoulême : « Il est à craindre qu'on ne lui persuade, lorsqu'il sera roi, qu'il pourrait gouverner à la Bonaparte. Ceux de ses conseillers qui tiennent ces propos disent : — On ne peut rien faire avec la liberté de la presse; la seule bonne manière de gouverner la France est celle de Napoléon. — Ils oublient que c'est le despotisme qui a perdu ce grand homme, et que son génie même n'a pu le préserver de sa chute. » — Castellane, qui prend *la Congrégation* très au sérieux et ne l'aime pas, conseille à la monarchie — au lieu des remèdes violents et des opérations sanglantes pour lesquels manquent à la fois le chirurgien et le patient — une bonne et brillante hygiène : Casimir Périer illustré par Chateaubriand.

Il ne connaissait point alors Périer. Il le connut plus tard, et il le regretta, c'est le seul homme d'État qu'il

ait goûté. Il est sévère pour les princes, le duc de Berry surtout. « Il est impossible de voir un prince plus sot ; il est fou, un peu furieux. » Par contraste, il donne au frère aîné un air de dignité, à défaut d'intelligence. « La bêtise, il est vrai, fait le fond de son caractère, » écrit-il à propos de ce Dauphin. Le duc d'Angoulême avait cependant, par rencontres, des éclairs de bon sens. Ainsi, en décembre 1823, au retour du Trocadéro, on lui prépara à Paris une entrée triomphale, qui tomba, comme par aventure, le jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz. Le prince était de mauvaise humeur. « En montant sur son bucéphale à la porte Maillot, il a dit au duc de Guiche, son premier écuyer : « Me voilà à che-  
« val pour la plus grande fanfaronnade vue depuis don  
« Quichotte. » »

Achevons les notes politiques par un rapprochement assez piquant. En avril 1852, Castellane siège au Sénat, et dans la première chaleur du coup d'État, sous l'impression de ses dégoûts récents du parlementarisme et sous le premier charme des modes nouvelles, il écrit : « On a voté séance tenante une dotation de douze millions pour le Président... Le vote a été unanime ; il n'y a pas eu la moindre observation. C'est un plaisir de voter de cette manière. A la Chambre des pairs, il aurait fallu sept ou huit séances de discussion. » Mais peu après, l'homme de goût, l'homme du monde, en politique, à défaut du libéral, se réveille en ce gentilhomme, et il écrit, en novembre, à la sortie d'une autre séance : « Le Sénat n'a pas été du tout dirigé. Si feu M. de Sémonville avait été grand référendaire... si le duc Pasquier nous avait présidés, le Sénat eût été autrement dirigé. »

Les gouvernements n'obtiennent guère qu'une justice posthume, et par effet de contraste. Les salons leur

deviennent indulgents une quinzaine d'années environ après leur chute. Les gens du monde se souviennent qu'en ce temps-là ils étaient plus jeunes, et ils en concluent qu'il y avait alors une société, des militaires, des diplomates, un gouvernement !

Le *Journal* de Castellane est inépuisable en notes piquantes sur cet article-là. Avant les notes piquantes, il y a les notes douloureuses, et dans leur brièveté celles-ci peignent tout un monde :

10 avril 1814. — L'empereur Alexandre et le roi de Prusse ont passé une revue de trente-cinq mille hommes ; il y a eu sur la place Louis XVI un *Te Deum* russe.

11 avril. — M. le comte d'Artois, escorté de la garde nationale, entre dans Paris aux acclamations générales du peuple... C'est un véritable délire. Il assiste à un *Te Deum*.

15 avril. — L'empereur d'Autriche fait son entrée à Paris. Monsieur va à l'Opéra.

17 avril. — M. le prince de Bénévent donne un bal.

21 avril. — Le duc de Berry entre à Paris, il est bien reçu.

23 avril. — Le maréchal Ney donne un bal.

On recevait beaucoup. Il faut croire que l'éclairage était la plupart du temps insuffisant, car chaque fois qu'il brille, Castellane le note avec soin. Une autre note, très fréquente, qui se trouve ailleurs que chez Castellane, et qui ne laisse pas de dérouter un peu nos préjugés sur ces temps aristocratiques, c'est la cohue générale. Les salons étaient encombrés, et encombrés d'étrangers. On entre, on suffoque, on demande sa voiture, on se félicite que personne n'ait été étouffé. En 1825 Castellane écrit : « Je vais noter... les principales assemblées ; on verra que ce sont les étrangers qui font presque exclusivement les honneurs de Paris (1). »

(1) *Journal*, t. II, p. 17, 24, 58, 215. Comparez, dans les *Mémoires*

Autre note, assez caractéristique : en janvier 1820, il dine chez la duchesse de Broglie : « Elle avait placé à côté d'elle M. de Lamartine, jeune poète d'une grande réputation ; il a mal à la poitrine et n'a pas desserré les dents. » Le père du général, ancien préfet du Consulat et de l'Empire, voyageait, en 1825, en Italie. Il rencontre à Florence Lamartine, qui n'était pas mort, qui même était devenu secrétaire de légation, mais continuait, au moins pour distraire ses loisirs de chancellerie, à composer des vers. Quelques vers de circonstance conviennent à l'homme du monde ; s'il en prend l'habitude, il se nuit ; s'il en fait profession, il déroge, de quelque qualité d'ailleurs que soient les poésies. C'est ce que remarque l'ancien préfet de Napoléon : « M. de Lamartine a de la simplicité, de l'agrément dans les manières ; il paraît exempt de la fatuité poétique, ou du moins il sait la masquer. Le tort qui lui reste à mes yeux est de faire presque toujours des odes. » — Que ne se contentait-il des chansons, inédites, bien entendu, comme celles qui firent la fortune de Charles de Rémusat dans les salons doctrinaires, et du baron d'Haussez dans les salons royalistes ?

Il était d'ailleurs de bon ton, en ce temps-là, de relever que les diplomates ignoraient tout et que les ministres ne s'informaient de rien. Castellane arrive d'Espagne et de Portugal, en 1826, et va rendre visite au baron de Damas. Ce personnage était juste de taille à diriger la diplomatie du duc d'Angoulême. « Le baron

*du baron d'Haussez*, Paris, 1896, t. I, p. 222, le salon de Mme de Staël. « Jusqu'à ce que la foule fût écoulée, ces réunions ne présentaient que l'aspect confus d'une cohue nombreuse. » Voir différents salons, dans Castellane : celui de la marquise de Mun, celui du duc de Broglie, t. I, p. 386-388 ; celui du duc de Plaisance, t. II, p. 283, etc.

de Damas ne m'a pas paru curieux sur le Portugal, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, cela lui est indifférent. » On envoie dans les ambassades « pour une chose ou pour une autre » les gens qui « sont incommodés à garder ici » : exemple, Victor, duc de Bellune, bombardé à Vienne; le général Guillemot, à Constantinople.

Signalons nombre de notes curieuses sur l'intérieur de Louis XVIII et sur ses relations avec Mme du Cayla. Il y a sur la mort de ce roi une page à extraire :

Le comte de Bruges m'a raconté à quel point Louis XVIII conserva un étonnant caractère jusqu'à la fin. L'autopsie du cadavre prouva qu'il avait une jambe presque cariée, l'autre pleine de plaies; il avait aussi quelque chose au cerveau. Jamais il ne voulut consentir à se confesser. Mme du Cayla lui fut députée pour cela deux jours avant sa mort. Il reçut fort mal la favorite, qui s'excusait de lui parler de choses qui ne la regardaient pas... On lui apporta le viatique deux heures avant sa mort. En écoutant l'archevêque, qui récitait la prière des agonisants, il souleva sa tête moribonde et lui dit : « Monsieur l'archevêque, vous passez un verset. » Le fait était exact.

Le baron d'Haussez, qui n'aimait point Louis XVIII, lui rend cet hommage : « Il a mis de la dignité jusque dans ces moments terribles qui précèdent la mort; il a vraiment fini en roi. » Castellane ajoute, sur les moments qui suivirent, des détails qui rappellent l'horreur vulgaire des morts royales et des morts princières dans Saint-Simon :

M. de Bruges passa, une heure après la mort de Louis XVIII, dans la chambre du roi. Il trouva les valets qui balayaient et roulaient, pour le ranger, le lit vert dans lequel couchait Sa Majesté; les rideaux étaient fermés, il les ouvrit et vit le roi. On remuait son corps sans façon pour balayer plus à son aise.

Parmi les scènes de la vie militaire, signalons l'incendie de Moscou et la retraite de Russie, l'armée d'Afrique en 1838. Les plus significatives nous semblent être celles qui se rapportent à l'occupation qui suivit la guerre d'Espagne en 1824. Castellane fait de l'Espagne une peinture qui, pour n'être nullement poussée au noir, n'en est pas moins sinistre. « *Novembre 1824*. Les exécutions à Madrid deviennent chaque jour plus fréquentes; il y en a eu huit cents dans cette capitale depuis le retour du roi... » La misère est atroce. Un soldat espagnol qui monte la garde avec un uniforme en loques dit à Castellane : « Nous couchons par terre, sans rien, mais nous autres Espagnols, nous sommes faits pour souffrir. » Ferdinand gouverne de façon à rendre une révolution inévitable. Les Français qui ont établi le *rey netto* sont autant détestés des royalistes qu'au temps du roi Joseph. « Un chanoine disait hier (17 décembre 1824), et cela chez M. de La Roche André, consul de France [à Barcelone], qu'il fallait tuer tous les constitutionnels et chasser les Français, qui corrompaient l'esprit des Espagnols. » Les femmes seules demeurent aimables; elles l'avaient été, de gré ou de force, au temps de Napoléon : « On parle encore, écrit Castellane à Xérès, des fêtes et des bals que les Français donnaient à cette époque, et c'est comme une chose ingénieuse qu'on cite les moyens qu'ils avaient pris pour faire venir à leurs fêtes les femmes qui ne le voulaient pas, ou qui ne l'osaient pas, de peur de se compromettre dans l'opinion du pays. On les envoyait chercher par

(1) Le *Journal*, ici, est complété par les volumes publiés également par Mme la comtesse de Beaulaincourt : I. *Campagnes d'Afrique*, 1815-1848, lettres adressées au maréchal de Castellane. II. *Campagnes de Crimée, d'Italie*, 1849-1862. Paris, 1898.

quatre dragons ou par quatre grenadiers. Cela une fois bien établi, on ne fut pas obligé de faire des exécutions et les réunions furent nombreuses. » Cette galanterie, un peu trop militaire, ne laissa pas de trop mauvais souvenirs. « La grand'mère du marquis [de Tamaron], de soixante-quinze ans, m'a dit (faisant allusion à la tristesse de la vie qu'ils menaient en 1826) : « Au lieu de cela on dansait beaucoup du temps de l'occupation française, pendant la guerre de l'indépendance... Cette bonne femme m'a dit que lorsque les Français ont évacué la ville, tout le monde pleurait. »

A Lisbonne, il n'y a point de police : « Il n'y en a eu que pendant le séjour des Français. » Le roi don Pedro congédiait ses ministres à coups de pied, s'instruisait près d'un abbé Boiret, qui était versé dans les histoires, de la façon dont Louis XIV en usait avec ses bâtards, et l'imitait de son mieux. Il se piquait d'anatomie, diséquait des chiens vivants et faisait mettre en prison toutes les personnes, y compris les femmes, qu'il soupçonnait de conspirer. Voici le croquis d'une réception à la cour de la régente, qui a de l'esprit et qui est fort aimée :

Les princesses sont entrées, vêtues de leur grand uniforme, composé de toques avec des plumes écarlates, de robes écarlates avec des manteaux brodés en or. Les princesses se sont assises; quelques grands personnages ont mis le genou en terre et baisé la main de la régente. Les hommes, quand ils parlent aux infantes, doivent prendre cette position. Les femmes s'assoient par terre à la cour, comme le font les Espagnoles dans les églises : elles sont accroupies derrière les chaises des infantes; toutes avaient des plumes en l'air qui faisaient un drôle d'effet. Un piano, quelques bougies, trois castrats étaient rangés d'un côté de la salle; de l'autre, une longue ligne de violons, avec un second rang formé de flûtes et d'instruments à vent... Trois

officiers des soldats de marine anglais sont arrivés après tout le monde et ont été saluer les princesses, les traitant en simples maîtresses de maison...

Castellane ne s'arrête point à moraliser sur les causes et les rapports des événements. Ce n'est point un écrivain à métaphores, ce n'est pas un historien à considérations. En voici une, cependant, qui lui échappe en 1832 et qui résume bien l'impression que lui ont laissée les événements auxquels il a assisté depuis 1814. La dernière partie de son *Journal* ne la dément pas : « Sous l'Empereur, le maximum des conséquences suivait toujours les événements; ainsi une bataille gagnée renversait un trône. Depuis la Restauration, au contraire, les événements n'entraînent que le minimum des conséquences. »



# NAPOLÉON ET SA FAMILLE (1)

---

## I

Depuis que l'époque impériale est à la mode, il s'est fait en histoire un genre, en littérature un style empire, comme en art et en ameublement. Ni les lecteurs ni les collectionneurs n'étant bien difficiles, pourvu qu'on leur raconte l'anecdote qui amuse tout le monde, ou qu'on leur procure le bibelot que tout le monde veut avoir, les fabricants se sont donné carrière. Mais que de bric-à-brac, de postiches, de pacotille ! Le livre a beau être hérissé de notes, bardé de références et de cotes, la phrase a beau être encombrée de citations et hachée de guillemets, tout trahit le faiseur sur caprice et sur commande, comme dans le « salon empire », improvisé de toutes pièces en un hôtel moderne, on sent le brocantage. Les choses et les mots sont peut-être *du temps* ; ni le génie ni le goût de ce temps ne s'y retrouvent. Collectionner et comprendre ne sont pas synonymes ; l'historien et le curieux, malgré l'intérêt qu'ils auraient à se ren-

(1) Par Frédéric MASSON, 4 vol. in-8°. Paris, Ollendorf.

contrer plus souvent, vont rarement de compagnie.

Tel n'est pas le cas avec M. Frédéric Masson. Chez lui non seulement tout est authentique, mais tout est en sa place et en sa lumière. La restitution est si complète qu'on se trouve comme dépaycé en entrant dans son musée; l'on se juge entaché d'anachronisme. Le choix scul et la perfection de l'arrangement trahissent l'œuvre d'art. M. Frédéric Masson est plus empire que l'empire même, et c'est par où il est bien notre contemporain.

Nul historien des choses modernes n'est plus érudit, d'une érudition plus minutieuse et plus étendue. Il s'est composé un cabinet d'autographes et une bibliothèque de livres rares qui suffiraient dans le monde de la « curiosité » à faire de lui un personnage. Il a visité toutes les archives privées. Il a compulsé les minutes de notaires et les registres d'hypothèques. Ce qu'il a dépouillé est incalculable, ce qu'il a recueilli remplirait des in-folio. Il sait tout : la valeur du terrain, le prix de vente et de revente des maisons; il connaît le devis de l'architecte, le règlement des comptes des entrepreneurs, la note du tapissier, les placements de capitaux, la date, le montant des dons reçus. Il possède des inventaires à faire pâmer Balzac.

Mais, pour lui, comme pour le grand romancier, ce n'est que le mobilier de l'histoire, comme ce ne fut que le mobilier de la vie; ce n'est que le cadre à faire ressortir le personnage, le décor à faire vivre le drame. M. Frédéric Masson veut montrer l'homme dans son époque. S'il a publié deux volumes, très compacts, sur la jeunesse de Bonaparte, *Napoléon inconnu*, — deux volumes qui manquaient, dont on ne peut plus désormais se passer, — il s'est tourné par goût, par vocation, vers l'étude de la vie, fouillée et colorée, l'étude à la Goncourt, et nous a

donné : *Napoléon et les femmes, Napoléon chez lui*. Toutefois, érudits ou littéraires, ces essais n'étaient que des travaux d'approche vers l'œuvre principale, dont les quatre volumes ont paru à peu d'intervalle : *Napoléon et sa famille, 1779-1809*. Sujet mal connu, plus dénaturé qu'éclairé par la chronique; le voilà, pour la première fois, étudié avec sûreté, aux sources, présenté dans sa complexité et dans son ensemble, poursuivi dans l'enchevêtrement infini des détails où il faut pénétrer pour découvrir les caractères, surtout ceux des gens de peu, exposé enfin dans ses proportions et sa perspective. C'est un livre très nourri de faits, rempli de traits, mais sans encombrement d'anecdotes et de textes.

Il n'y a point de notes ni de références. Cet érudit scrupuleux y met sa coquetterie d'écrivain. Il veut être cru sur parole, estimant avoir fait suffisamment ses preuves. Je ne le chicanerai pas sur cet article. Quand elles ne sont pas nécessaires à soutenir le texte ou à l'alléger, les notes sont inutiles. Elles ont aussi leur fantasmagorie. A quoi bon renvoyer le lecteur à des documents qui ne lui sont point accessibles? Cet écrivain amoureux du détail, jaloux de couleur locale, de traits significatifs, est un critique sagace et sévère des textes. A la façon dont il opère sur ceux que nous connaissons, nous pouvons juger comment il en use avec ceux que nous ne connaissons pas.

Le livre est composé. L'art en est très personnel. M. Masson écrit avec une rare vigueur, en un style ramassé, coloré, d'une saillie constante, souple néanmoins, et susceptible aussi d'émotion : témoin les premières amours de Bonaparte avec Joséphine, le chapitre sur Mme Walewska et tant de pages consacrées à Paulette. C'est un style loyal, honnête homme, bien français.

## II

L'auteur a sa passion. Il ne la cache pas, il ne cherche pas même à la tempérer. Il professe le culte fanatique, exclusif, jaloux, inquisitorial et intransigeant de l'Empereur. C'est un monothéiste farouche. Il adore Napoléon comme on adorait Jéhovah. Autour du dieu unique et colossal, tout s'écroule en poussière. Comme si ce n'était point assez de la disproportion naturelle des pygmées au géant, M. Masson prend plaisir à les écraser encore aux pieds du dieu; il semble qu'à ses yeux ils ne seront jamais assez aplatis et rampants, jusqu'à la grimace, jusqu'au ridicule. M. Masson conçoit son empereur, comme les Grecs le maître des dieux et de l'univers : « un homme d'une force et d'une majesté merveilleuses... tenant la foudre dans sa puissante main et capable d'ébranler le monde d'un seul mouvement de sa tête. » Les anciens l'enveloppaient de nuages. M. Masson déchire les rideaux et dissipe les nuées; Napoléon apparaît en la lumière crue du jour. Son Olympe, sa famille, sa Junon, son Vulcain, son Neptune, son Mars, son Mercure, ses Achille, ses Paris, ses Hélène sont terriblement réels et réalistes : des gens de tous les temps, de tous les jours, d'humanité vulgaire. C'est Jupiter dans la *Comédie humaine*. Que les personnages y perdent, s'y étriquent, il n'importe, puisque c'est ainsi qu'ils ont vécu et agi sur les destinées du monde. Ils ont fait de l'histoire de France une carrière, de notre vie nationale leur affaire de ménage, et il est juste que l'historien les prenne par où ils se sont accrochés à l'histoire.

L'empereur ne se diminue point à descendre du piédestal et à sortir du temple pour se mêler à l'humanité, pour nous devenir plus proche, plus familier, plus intelligible. A cet effet de contraste et de repoussoir il paraît à la fois plus homme, et plus grand homme; plus homme par son incroyable indulgence envers les siens, plus grand homme en sa supériorité incommensurable sur eux. Mais quelle déroute pour cet entourage! Quel retour désastreux de bal masqué! M. Masson nous les montre mesquins, piteux, parfois odieux. A part Paulette, la divine et l'olympienne, qui le jette en un émoi de sympathie aussi instinctif et violent que l'est son aversion pour la petite créole Joséphine, sentiments où la critique a peu de chose à voir; à part Jérôme, aimable mauvais sujet pour qui il partage le faible du premier consul; à part Hortense, qu'il plaint, qu'il défend et pour laquelle il professe une sorte d'indulgence respectueuse et attendrie; à part Eugène, qu'il respecte et qui demeure dans ce milieu le seul homme honnête et « respectable », mais par cela même assez effacé, il est terriblement sévère au monde qu'il ressuscite.

Il ne paraît par en avoir souci. Tout l'esprit de son livre se découvre en une page somptueuse, qui est la dernière du second volume et qui, par reflet, l'éclaire tout entier. L'auteur s'arrête au jour du sacre à Notre-Dame. Il en a décrit les préparatifs laborieux, coupés d'intermèdes tragi-comiques, comme en un théâtre auguste une répétition d'*Athalie* avec chœurs ou de *Jules César* avec foule.

Quelque désir que l'on ait d'apprendre, on ne sait pas. Cela manque de goût, parce que cela manque de choix... Impossible que les choses et les êtres n'aient point quelque air improvisé. Tout l'est : l'empire, l'Empereur, les princes et les principes...

Mais tout ce qui est médiocre, mesquin et vil s'efface devant la splendeur de cette fortune parvenue à l'apogée; tout droit discordant est étouffé dans l'immense acclamation; tout se résume dans l'unique vision de l'être prédestiné... *Lui!*

Et *Lui* dans la tempête d'orgueil qui se déchaîne sous son crâne, alors que revêtu déjà des habits impériaux... il va se mettre en marche vers le pape qui l'attend, *Lui* se tournant vers son frère, simplement :

— *Joseph, si notre père nous voyait!*

### • III

— Notre père, eût répondu Joseph, si ce Corse sournois eût découvert sa pensée, notre père trouverait que tu as pris ma place, qu'en ma qualité d'ainé, chef de clan, je devais être debout devant l'autel, la couronne en tête et le sceptre en main; que tu devrais figurer dans le cortège, avec les petits frères, les beaux-frères, les oncles et les cousins, en avant de Bacciochi et de Fesch, rien de plus. — A part cette interversion de rôle, Charles Bonaparte, le père, eût trouvé tout dans l'ordre : Notre-Dame costumée et pavoisée, le pape faisant l'aumônier, les ambassadeurs formant la galerie, les armées de la République formant la haie et les Bonaparte, par la grâce de Dieu, solennellement installés à la place des Bourbons.

C'est à quoi Napoléon, malgré toute sa faiblesse, — on n'y peut comparer que celle de Louis XIV pour ses bâtards légitimés! — ne consentit jamais. « A vous entendre, — disait-il peu de jours avant le couronnement à ses sœurs, qui se plaignaient de n'avoir point le rang que

*leur naissance* leur assignait, — à vous entendre, on croirait que je vous ai volé l'héritage du feu roi notre père ! » A leurs yeux, Napoléon n'était né que pour faire leur fortune, la France n'avait été unifiée par les rois, la Révolution ne s'était accomplie que pour l'y aider, et l'Europe n'avait été conquise par les Français que pour leur payer des tributs, leur procurer des tableaux, des statues, des camées, meubler leur palais, leur découper des principautés et des royaumes.

Ils pensaient ainsi, tout crûment, sans descendre en eux-mêmes, sans analyser, sans juger, sans scrupules de goût à défaut de scrupules d'esprit, les moins psychologues, les moins intellectuels des humains, ne s'étonnant de rien, surtout de se voir où ils étaient. Pour eux, Napoléon était un officier de fortune qui avait épousé, pour se pousser dans la carrière, la veuve très compromise, mais très répandue, d'un ancien général. Il était tout d'un coup devenu riche à la guerre, par ses parts de prises, le butin rapporté, les trésors découverts; ces richesses revenaient de droit à la famille ruinée, famélique, oubliée par la fortune, et moyennant qu'il partagerait avec les frères, doterait les sœurs, ils consentiraient à lui pardonner sa chance et son mariage. Ce partage de l'Europe se ramène, au fond, à un trivial roman de mœurs de province.

Eussent-ils été gens à mesurer les distances, ils n'en n'auraient pas eu le loisir. La pièce se déroule pour eux entre de perpétuels changements à vue; le temps tout juste de sortir, de revêtir un nouveau costume, de se faire une autre figure, de rentrer et de réciter un autre bout de rôle soufflé pendant le trajet.

En 1796, Joseph, âgé de vingt-six ans, s'était trouvé

trop heureux d'épouser, à Marseille, une fortune de 150,000 livres; il avait pensé exploiter le commerce des Échelles; en 1798, il est ambassadeur; en 1802, il a un palais magnifique à Paris, un château à la campagne; il signe la paix du monde à Lunéville, à Amiens; en 1804, il est prince; en 1806, il est roi! Et, pour expliquer cette élévation prodigieuse, ni services militaires, ni talents politiques, ni discours, ni écrits, ni spéculations même, ni génie d'aucune sorte, à peine de l'esprit de conduite: il est né, il a vécu, il est frère.

Mais il n'eût point suffi de la convoitise des Bonaparte si le frère n'eût été, par tempérament, un donateur prodigieux et inépuisable. Cet homme, né pour l'empire, qui entra de plain-pied dans la souveraineté et se trouva, sans effort, non seulement l'égal, mais le supérieur, et sous tous les rapports, des rois et des empereurs vaincus par lui, demeura toujours, dans sa famille, un parvenu et un cadet. Là, il ne fut jamais empereur que pour donner. Il ne réussit jamais à se faire obéir ni respecter. Il garda néanmoins pour les siens cette étrange faiblesse, qu'il étendit à tous ceux qui l'avaient aidé dans les temps difficiles, aidé dans les années de crises. Ce guerrier, cet autocrate fut, de tous les maîtres et meneurs d'hommes, le plus notablement trompé et trahi: par ses femmes, par ses frères, par ses sœurs, par ses ministres, par ses lieutenants, par ses serviteurs.

Il entra dans cette faiblesse de Napoléon pour les siens beaucoup d'orgueil.

A ses frères, dit M. Masson, il accorde sans expérience préalable une part des qualités qu'il possède. Raisonnant d'après lui, se jugeant tel qu'il est, il les assimile en son esprit à lui-même, parce qu'ils sont de sa race. Son égoïsme transposé, d'individuel est devenu familial; c'est de bonne foi, c'est avec une conviction



entière qu'il attribue aux siens la faculté de remplir tout emploi, d'accomplir toute mission où lui-même croirait réussir. Il les tient pour les meilleurs ouvriers, les seuls même qu'il puisse rencontrer pour l'œuvre commune, œuvre qui n'est point seulement son élévation à lui-même, mais celle de la famille entière à sa suite... Il ne sent ni la jalousie latente, ni l'envie sourde, ni l'hostilité proche... Ils sont parce qu'il est, et si, devant leurs fautes, il arrive à concevoir des doutes, ce n'est ni sur leur aptitude, ni sur leur intelligence, ni sur leur dévouement, c'est seulement sur leur bonne volonté et leur activité physique.

Il n'y a, pour lui, qu'une limite à cette indulgence extrême : c'est son pouvoir, c'est l'État, c'est la France. Cela est à lui, à lui seul. Il en est effroyablement jaloux, jaloux — il le dit, il le répète — comme d'une maîtresse. Que nul, même l'ainé, même Joseph, ne se permette de lever les yeux jusque-là, Napoléon le ramène, et rudement, à la mesure. « Vous oubliez, disait-il, en 1804, à Rœderer, confident et complice des ambitions de Joseph, vous oubliez que mes frères ne sont rien que par moi, qu'ils ne sont grands que parce que je les ai faits grands; le peuple français ne les connaît que par les choses que je lui en ai dites. Il y a des milliers de personnes en France qui ont rendu plus de services qu'eux à l'État; vous-même êtes de ce nombre. Je ne peux pas souffrir qu'on les mette à côté de moi sur la même ligne... Joseph n'est pas destiné à régner... Je suis né dans la misère, il est né comme moi dans la dernière médiocrité; je me suis élevé par mes actions, il est resté au point où sa naissance l'a placé... »

Quand il parlait de « règne », il l'entendait du règne par excellence : l'empire français. Des royaumes de seconde classe, il leur en distribua autant qu'ils en voulurent et l'on ne vit jamais largesse faite à ce degré de terres et d'âmes européennes. Qu'est-ce, en compa-

raison, que les distributions de seigneuries et de châteaux que les papes faisaient à leurs frères et neveux ; que les distributions de Polonais faites par Catherine à ses amants ; que les morceaux d'Italie découpés par Élisabeth Farnèse pour ses enfants ? Et, en attendant les grands-duchés et les royaumes, c'est l'argent donné de la main à la main, la part prélevée sur les produits de la guerre, sur les revenus de l'État, l'écume de la victoire. Il faut lire dans le livre de M. Masson l'inventaire de ces richesses accumulées en moins de cinq ans par les Bonaparte. Dès 1802, la fortune de Joseph est faite. Lucien est plus riche encore : il rapporte de son ambassade, vaine et sotte, mais cupide, en Espagne, les profits d'un vice-roi du Mexique ou du Pérou.

Murat, sans un sou en 1792, a tellement récolté de *regalés* en Italie, sans parler de ses places et de ses indemnités en France, qu'il loge et vit à Paris en grand seigneur. Au moins vit-il en grand seigneur gai, exubérant, empanaché, glorieux.

#### IV

Ce n'est pas le cas des frères, et c'est ici que M. Masson dévoile merveilleusement leurs personnages : le faux républicain en Lucien, en Joseph le faux libéral, le faux méconnu et le faux disgracié ; chez l'un et chez l'autre, le jaloux, l'hostile, l'impatient ; chez l'un et chez l'autre, la cour d'opposants et de gens de lettres ; les cabales, les complots même, peut-être ; tous les défauts, toutes les grimaces, tout le manège des bran-

ches cadettes, tels que Saint-Simon nous les montre à Sceaux, tels qu'on les avait vus au Luxembourg, tels qu'on les vit au Palais-Royal.

A cette étude très aiguë, très coupante, parfois jusqu'au sang, Lucien est celui qui perd le moins. Mais il faut en finir avec la légende de pureté républicaine qui s'est formée autour de lui. M. Masson n'en laisse rien. Lucien, principal auteur du 19 Brumaire, a été le plus ardent promoteur de l'Empire. Nul parmi les Bonaparte n'a été plus intimement césarien. Mais nul n'a été plus homme; il a subordonné tout calcul et toute ambition non à des principes politiques, mais à des principes d'honneur intime et à des affections de cœur. Sa brouille avec son frère eut pour cause décisive son mariage, et la conduite que tint alors Lucien l'honore. Il fit une belle sortie, au second acte, au final triomphal, ce qui lui dessina, par la suite, un pompeux personnage de philosophe et procura un cadre austère à sa disgrâce dorée.

Joseph demeura, ce qui l'amena à tomber en 1814, à glisser plutôt, en posture assez vulgaire, dont il ne se releva point. Il resta ci-devant roi, ci-devant prince, ci-devant millionnaire, mais sans la grandeur de la chute, sans le prestige même de la ruine. C'est lui qui perd le plus au livre de M. Masson. Ses apologistes, Rœderer, Miot surtout, avaient fait de lui une sorte de Louis-Philippe de l'Empire, attendant ses journées et l'occasion d'offrir à l'Europe et à la France réconciliées le Napoléon de la paix dans la meilleure des républiques. Il affecte la froideur, le calme, la modestie, — affectation facile à sa médiocrité d'esprit; — il affecte le désintéressement, qui lui est plus facile encore avec son immense fortune; il recherche l'obscurité, qui lui est douce dans son château de Mortefontaine, où la table est somptueuse et

le salon brillant, où l'on rencontre Bernadotte, Daunou, les ci-devant républicains absorbés par le Sénat, réfugiés, l'Institut, les idéologues relégués à Auteuil, parfois Mme de Staël. Au milieu de ce cercle, il tolère bénévolement la critique, il laisse soupçonner en lui le libéral en souffrance.

Avec les diplomates étrangers, il se pose en ami, en protecteur de la paix. Il leur présente une France modeste, à son image. Il leur confie ses inquiétudes sur les ambitions démesurées de son frère. Il leur insinue qu'il en est la première victime. « Ami de la paix, connaissant à fond le besoin qu'en a la France, mais courbé tout le premier sous le sceptre de fer, » écrit un diplomate, en 1805, il permet de deviner que, le cas échéant, l'Europe trouverait en lui l'homme qu'il lui faudrait et qu'elle cherche en vain. Il le fait avec discrétion, avec tant de discrétion même, qu'il n'attend pas la réponse de ses interlocuteurs, qu'il juge superflu de s'enquérir si l'Europe récompenserait sa modestie au prix où il l'estime, c'est-à-dire par la reconnaissance des « limites naturelles » à la France. Les diplomates qui ont percé son jeu n'ont garde de contrarier ses illusions : il sera toujours temps de les dissiper, comme ils feront, en 1814, quand ils seront les maîtres. Flattant à l'intérieur les libéraux, au dehors les diplomates, Joseph mène si bien sa partie avec les Prussiens, les Autrichiens, les Anglais même, qu'en septembre 1805, au moment où Napoléon va, de nouveau, jouer sa vie et sa fortune dans une guerre redoutable, le ministre de Prusse à Paris peut écrire à son roi : « Maintenant les amis de l'ordre et des idées sages et modérées qui le reconnaissent (l'empereur) pour l'Hercule qui a terrassé l'hydre de la Révolution ne seraient plus effrayés de l'idée de le

perdre et croiraient même trouver le complément des bienfaits de la Providence, si la mort de Napoléon pouvait mettre le prince Joseph à sa place. »

## V

C'est le secret de la comédie. M. Masson l'a dévoilé avec une adresse rare ; il le déroule, en ses nuances changeantes. Ce n'est encore que la comédie, mais quelle comédie d'intrigues valut celle-là, et comme on y voit, à nu, le ridicule et la misère des petites âmes, haussées sur la grande scène ! Elle se développe en deux épisodes, enchainés l'un à l'autre, l'affaire du consulat à vie, l'affaire de l'hérédité de l'empire.

Napoléon, avec son génie tout romain et dans cette conception première de règne qui le fit *empereur de la République française*, aurait incliné vers l'adoption. Mais s'il conçut ce dessein, « le seul juste et raisonnable, » dit M. Masson, il n'eut pas le courage de l'exécuter. Il transigea, par complaisance pour ses frères, qui d'ailleurs ne lui en surent aucun gré. Il s'imposa de choisir son héritier dans leur descendance. C'est l'hérédité de droit qu'ils auraient voulue, encore que pour arriver à Joseph elle eût dû remonter au lieu de descendre, contrairement à tous les précédents et au sens commun.

Joseph se défendait d'y penser : « Je ne veux point, disait-il, être son successeur ; je veux être indépendant ; je ne serais pas assez fort pour soutenir la comparaison avec lui... » Et après cet effort de modestie, il se reprend

et poursuit : « Vous connaissez mal mon frère; l'idée de partager son pouvoir l'effarouche tellement que mon ambition lui est aussi suspecte que celle de tout autre, peut-être même davantage, parce qu'elle est la plus plausible de toutes celles qui peuvent se manifester et parce qu'elle serait plus aisément justifiée dans l'opinion générale. Il veut surtout que le besoin de son existence soit vivement senti... Si demain, si un jour, on pouvait se dire : — Voilà un ordre de choses stable et tranquille, voilà un successeur désigné qui le maintiendra, il n'y a ni trouble ni novation à craindre, — mon frère ne se croirait plus en sûreté. »

Ce fut un jeu très serré, très tendu, un moment même jusqu'à la rupture, entre Napoléon et Joseph : Napoléon voulait combler Joseph de dignités et d'honneurs, mais l'y séquestrer en quelque sorte et l'écarter ainsi de la succession possible; Joseph prétendait se réserver pour le cas d'un accident — que tant de complots rendaient probable — et se dérobaient par des refus obstinés. C'est au cours d'une de ces crises que, laissant échapper son secret, il écrit à son frère, qui se préparait alors à passer en Angleterre :

Vous me reprochez de sacrifier votre intérêt, l'intérêt de l'État, à mes habitudes et à la modération de mon caractère. Si le malheur de la France veut que vous quittiez le continent, je prends ici l'engagement d'occuper les postes les plus périlleux qu'il vous plaira de me confier. Je ferai ce que vous voudrez : membre du gouvernement, successeur désigné, rien ne m'épouvantera, quoique je ne désire rien.

Avec ses confidents, il s'abandonnait jusqu'à la colère, jusqu'à l'invective, reprochant à Napoléon de lui avoir « escamoté son droit d'aînesse ». — « Je suis las de sa tyrannie et de ses vaines promesses, tant de fois répétées

et jamais remplies. Je veux tout ou rien; qu'il me laisse simple particulier ou qu'il m'offre un poste qui m'assure la puissance après lui! Alors je me livrerai, je m'engagerai... Mais s'il s'y refuse, qu'il n'attende rien de moi!... Je me réunirai à Sieyès, à Moreau même, s'il le faut, à tout ce qui reste en France de patriotes et d'amis de la liberté, pour me soustraire à tant de tyrannie. » Un jour, sa fureur fut telle, au rapport de Lucien, qu'il prit un pistolet et tira sur le portrait en pied de Napoléon (1).

Mais la colère s'atténuait toujours quand il s'agissait de passer à la trésorerie. Et c'est ainsi que peu de temps après cette belle déclamation contre les tyrans, il *subit* un don annuel de 120,000 francs et une gratification de 200,000 (novembre 1803).

Les beaux-frères et les sœurs renchérissent, et c'est ici qu'avec le panache de Murat, le comique apparaît un instant. Napoléon laissait entendre à tous que son choix se porterait sur le fils de Louis et d'Hortense. Un jour qu'il le tenait sur ses genoux, il dit, de façon à être entendu : « Sais-tu bien, petit bambin, que tu risques d'être roi un jour! — Et Achille? s'écria aussi Murat. — Ah! Achille! répondit Napoléon, Achille fera un bon soldat. » Caroline en fut vivement blessée et le montra. Les frères allongeaient le visage, et, tout à coup, le drame, et le drame à la corse, qui couvait, éclate. Napoléon, continuant de s'adresser à l'enfant, reprit : « En tout cas, je te conseille, mon pauvre

(1) « Ses colères sont terribles. Ses colères sont bilieuses; les miennes sanguines. Il est capable, dans un accès, de tuer un homme. Croiriez-vous cela!.. » — *Rœderer*, en riant : « Sire, le roi l'a dit quelquefois; mais ce n'est pas une bonne preuve. » *Conversation de Napoléon avec Rœderer*, 1809.

enfant, si tu veux vivre, de ne point accepter les repas que t'offriront tes cousins! »

Toutes ces passions, toutes ces convoitises, toutes ces prétentions, toutes ces rivalités se révèlent dans les jours qui précèdent le sacre. Il s'agit de régler les préséances. C'est l'occasion misérable où les cours les plus augustes découvrent leurs ridicules et leurs petitesse. Celle-ci n'y manque point, et le ridicule domine : les sœurs, qui veulent être altesses et enlèvent le titre à coups d'attaques de nerfs; Mme Lætitia, qui ne veut point déchoir sur ses filles et à laquelle on cherche en vain, dans les protocoles, un titre qui convienne à la naissance de son fils; les *maisons* des princes et princesses, que l'on forme à grands renforts de ci-devants; Paulette, qui a un aumônier; Joseph, qui se nomme des chambellans; les princesses, qui peuplent leurs cours d'émigrés rentrés; Joseph, qui remplit la sienne de libéraux en disponibilité. La page des princesses, dans l'Almanach, est presque du 1816; celle de Joseph est déjà du 1830. Joséphine, enfin, toujours discrète, toujours adroite, politique même à force de nonchalance, trouve moyen de se faire épouser entre deux portes, épouser pour de bon, pense-t-elle, devant le prêtre, et coupe la veillée des armes de Charlemagne par une représentation intime du *Mariage forcé*.

Je ne connais, dans aucuns mémoires, de scènes plus remplies de contrastes, plus traversées d'imprévu. Avant de nous ramener devant l'immortel tableau de David qu'il replace en son cadre et éclaire de sa lumière, M. Masson nous promène dans la coulisse, dans l'atelier aux costumes, dans la loge des artistes, dans le magasin aux accessoires; il nous fait assister aux querelles des acteurs, qui tous veulent occuper le premier rang; aux



disputes des actrices, dont aucune ne veut s'effacer devant le premier rôle ; à l'embarras du metteur en scène, à la gaucherie des figurants improvisés, à l'ironie des *ralliés* de la monarchie, comme Talleyrand ; à la mauvaise humeur des *ralliés* de l'armée et de la République, à la toilette, aux distractions, aux impatiences du héros de la fête, harcelé jusqu'au moment de paraître sur le théâtre. On voit les princesses lâchant le manteau de Joséphine quand elle monte au grand trône, de façon qu'elle manque de tomber en arrière, entraînée par le poids. On voit l'empereur, dans le passage à l'église, frappant Fesch du sceptre, dans le dos, pour l'appeler...

Ces scènes font penser à Saint-Simon, et il faut y penser pour en juger avec justesse, pour discerner ce qui est le fait de l'improvisation, le fait du parvenu, — la moindre part, en réalité, — et ce qui est le fait de la pièce même qui se joue et du théâtre où on la joue. Comme toutes les grandes œuvres de théâtre, il faut considérer celle-là en son optique, de la galerie, et dans la perspective. Mais la curiosité talonne le spectateur ; il frappe à la porte des coulisses, et, s'il n'y peut entrer, il interroge, dans l'entr'acte, ceux qui en sortent. Et de même qu'après avoir visité les couloirs et les dessous du palais de Louis XIV, on pressent la Régence et l'on voit poindre la ruine, de même à pénétrer dans l'intimité de la famille impériale on pressent les grandes erreurs qui firent de Joseph, de Louis, de Jérôme, de Murat des rois incapables, des alliés inutiles ou même infidèles, et l'on devine la catastrophe de 1814.

L'intérêt supérieur du livre n'est pas cependant dans cette étude, très fouillée, très poussée, de caractères médiocres jetés dans la plus agitée, la plus grandiose

des histoires, détonnant, grimaçant, se guindant comme ferait une troupe d'opéra-comique de province qui prendrait tout à coup d'assaut la scène de l'Opéra et se mettrait en tête, avec une inconscience et une vanité bouffonnes, d'exécuter *la Valkyrie* ou *le Crépuscule des dieux*. C'est, à côté de l'histoire, le plus singulier, le plus curieux des romans d'analyse historique, et c'est un roman vécu, raconté par un écrivain vrai. C'est le retentissement constant des plus grandes affaires de la France et de l'Europe, des intérêts, des passions accumulées chez les peuples par les conditions mêmes de la nature, par des siècles de vie nationale, dans les querelles mesquines d'un clan d'immigrés corses qui a débarqué, un beau jour, sur le continent, cherchant des mariages bourgeois et cossus, des places lucratives, et qui, au lieu de se faufiler dans quelque grande maison de commerce ou de s'enrichir par l'industrie des biens nationaux, se trouve envahir les monarchies d'Europe, épouser des princesses de sang royal et, pour places, obtenir des royaumes.

L'histoire, cependant, continue son train. Napoléon en est mené bien plus qu'il ne la mène : il l'a éprouvé, il l'a dit. C'est la grandeur et la tragédie de sa prodigieuse destinée. Mais, meneur ou mené, il comprend, et quand il paraît en tête du cortège que lui font des siècles d'histoire de France, il est à sa place et dans les proportions du cadre. La couronne et le manteau de Charlemagne sont à sa taille, le sceptre de Louis XIV à sa main. Au contraire, les autres, les suivants, sa tribu, paraissent affublés, sous le dais, et comme détraqués par l'effort, la disproportion des gestes. Même les femmes, si souples à la mode, et ici de tant de beauté, de tant de grâce, demeurent de très jolies femmes, sin-

gulièrement séduisantes ; mais elles n'ont qu'une majesté de théâtre et des parures de bal costumé.

## VI

Jusqu'à M. Frédéric Masson on ne savait pas à quel point Napoléon s'était montré prodigue pour sa famille et, disons le mot, à quel point il avait trahi pour elle non seulement la République qui l'avait suscité, la France qui l'avait adopté, mais sa propre destinée d'empereur. On faisait la part très large à son génie ambitieux dans l'extension démesurée apportée par lui à la puissance française ; on n'y voulait voir que la superbe d'un homme qui rêve de ressusciter Alexandre. Il faut désormais y ajouter, y substituer même souvent l'esprit de famille, l'esprit de caste.

On voyait bien comment une conquête en avait entraîné une autre, comment toutes, au lieu de se soutenir, se disloquaient à l'envi, et comment l'Empire, avec son Espagne, son royaume de Naples, sa Westphalie, sa Hollande, attachés à ses extrémités, était comme écartelé en Europe. On ignorait à quel degré l'avidité, la vanité, la convoitise, l'inintelligence des princes improvisés, avaient contribué à compliquer l'embaras de la machine et précipité le détraquement final.

M. Masson le fait voir et le fait comprendre. Il expose en quelques pages magistrales la conception maîtresse du grand empire et, en regard, l'obsession familiale, l'obsession du sang et du clan qui en fut inséparable dans l'esprit de Napoléon et qui, à mesure que la con-

ception politique se réalisait, lui suggéra les mesures qui la firent rompre.

Napoléon a conçu le grand empire tel que les Romains l'ont réalisé, avec la réduction des États conquis, soumis ou alliés, à un type administratif, financier, judiciaire, militaire, religieux, créé pour l'usage du peuple victorieux, appliqué pour sa domination, sans souci des intérêts particuliers des peuples subordonnés. Ce type, Rome l'imposait à des nationalités embryonnaires, à des peuplades la plupart dénuées de culture, de civilisation, d'organisation même, luttant seulement pour une indépendance matérielle, comme la bête se refuse à être capturée. Le type français, tel que Napoléon l'a combiné, en mêlant les institutions traditionnelles de la monarchie et les formules philosophiques de la Révolution, il faut l'imposer à des nationalités constituées par dix siècles d'histoire, de vie sociale, de pensée collective, de souffrances communes, d'habitudes acquises, d'intérêts successifs. Outre le souverain, il faut, en chaque pays, déposséder les deux classes dominantes, clergé et noblesse...

Napoléon ne veut considérer que l'intérêt supérieur, l'intérêt éminent de la France, et prétend tout tirer à la France et à lui, qui croit l'incarner; mais ces forces accidentellement groupées, liées arbitrairement, se refusent; chacune suit sa loi propre, sa loi ancienne. Les peuples se dérobent ou se révoltent.

Dans un cas, c'est la lutte contre les gouvernés; dans l'autre, la lutte contre les gouvernants; mais il est impossible que ce ne soit pas l'une ou l'autre. Ou les rois qu'il impose aux peuples se feront les exécuteurs aveugles et muets de ses desseins, et ils ne régneront qu'avec les continuelles assistances de ses armées et de son trésor; ou les rois se rendront les interprètes de leurs sujets, ils deviendront nationaux, et, dès lors, ils cesseront de concourir au système, ils chercheront à s'en libérer et, ouvertement ou non, lui feront la guerre. Tel est le dilemme où il est enfermé, mais il semble qu'il n'en aperçoive ni qu'il n'en craigne aucun des termes.

Le morceau est trop bien sorti pour que je m'excuse

de le reproduire. Mais j'en ai un autre motif, que le lecteur me permettra de déclarer. J'ai, il y a déjà seize ans, en 1885, dans le premier volume de *l'Europe et la Révolution française*, traitant des traditions nationales en France et en Europe, essayé de débrouiller ces idées, et j'ai cru y trouver le fil conducteur, le moyen de concilier dans les explications de l'histoire ce qui s'est confondu dans la réalité historique, les coups et les contre-coups de la Révolution française et de l'Europe, de notre nation et des nations européennes. J'ai consacré à ce travail, que j'espère mener à fin, toute l'activité de mon esprit, et l'on comprendra que, rencontrant chez un historien qui a pris les choses par un autre côté, les examine et les décrit d'un autre point de vue, cette identité de conclusion, cette vérification par contre-épreuve, j'aie eu le désir de la relever.

## VII

M. Frédéric Masson s'arrête à l'un des tournants du chemin. Il regarde en arrière et nous montre où en sont, au printemps de 1808, « les États napoléoniens créés par l'esprit de famille et destinés à soutenir et à appuyer la puissance impériale » :

A Naples, — Joseph, — un gouffre où l'on jette sans compter l'argent et les hommes; à Dusseldorf, — Murat et Caroline, — des grondements de révolte; à la Haye, la rébellion presque ouverte; à Cassel, l'anarchie. En Hollande, où le roi s'est rendu populaire, il a embrassé toutes les querelles de sa nation contre la France; à Naples, il faut quarante mille hommes pour main-

tenir Joseph; en Westphalie, il est impossible qu'à la première occasion la nation ne se lève pas contre Jérôme.

Ce sera pire, et en plus grand, si l'empereur transporte son système de famille à une nation longtemps rivale de la France, une des plus anciennes, des mieux cimentées de l'Europe, où le caractère, les préjugés nationaux sont les plus puissants, les plus accusés, l'Espagne. La guerre de succession d'Espagne faillit faire perdre à Louis XIV le fruit d'un siècle de conquêtes françaises, toute la frontière du nord et de l'est. L'établissement de Joseph Bonaparte en Espagne fut encore plus funeste à Napoléon. Ce sont les maîtres chapitres de M. Frédéric Masson et, je crois bien, pour l'écrivain, ses maîtresses pages. Il n'y en a point qui soient mieux faites pour mettre en lumière le vigoureux artiste qu'il est. Napoléon, ici, n'a plus à trancher dans la mosaïque d'Italie ni dans le « grand gâteau d'Allemagne », à tailler un habit à des nations que précisément il suscite en les groupant. Il se prend à l'une des plus obstinées, des plus infatuées aussi, et jusqu'à la mort, de sa noblesse, de ses privilèges, de son passé.

Peuple, noblesse, clergé, tout y est national; tout hait, déteste et méprise l'étranger; tout est prêt aux extrêmes sacrifices, car les plus riches n'y ont point de jouissances réelles et les plus opulents ne trouvent à satisfaire que leur vanité. L'étendue des besoins est si médiocre, la sobriété est telle, le goût de ce qu'on appelle le confortable si peu développé, que le désir de conserver la fortune acquise n'influe pas plus sur les opinions que l'instinct de la conservation sur les actes. Quelque chose de hautain, de chevaleresque et de barbare se dégage de ce peuple et le distingue entre tous. Il a tous les orgueils : de son sol, de sa race, de son histoire.

J'ai dit que M. Frédéric Masson ne mettait point de notes. Je suis sûr de ne le point froisser si, au bas de

cette page, et avant toutes les références techniques, voyages, mémoires, dépêches, qu'il pourrait alléguer, j'inscrivais ceci : Voyez *el Verdugo*, la *Grande Bretèche*, les *Marana* et le récit de M. Gravier dans la *Muse du département*.

Ce fond de l'Espagne, ce fond de rocher, que le canon n'entame pas, où s'usent les souliers des hommes, où se rompent les attelages des pièces, Napoléon ne le voit point, ne le veut point voir. Il ne considère que la poussière des routes, la façade lézardée, la ruine des palais, l'avilissement de la nation. Cette nation, il n'y croit pas, et le fait est qu'en dehors de la *grande nation* qui l'a porté à l'empire, il n'a vu en Europe, jusqu'ici, que des gouvernements qu'il a ou détruits, ou subjugués, ou achetés. Sur cet article, il n'est ni plus instruit ni plus clairvoyant que ne l'étaient les hommes de l'an III et ceux du Directoire. Il a éprouvé des révoltes : avec de l'énergie, des exécutions, des exemples, on en vient à bout. Ainsi, en Italie en 1796 et 1797, en Égypte, en Hesse, en Tyrol. Il est convaincu de la supériorité du gouvernement qu'il apporte aux Espagnols, il croit réellement régénérer ce pays en le conquérant et le révolutionnant.

## VIII

M. Frédéric Masson a complété à propos de l'Espagne sa pénétrante étude du caractère de Joseph. Il y a dans son ouvrage des portraits qu'il a caressés avec plus de plaisir, et le motif en est aisé à comprendre. Il n'y en

a point qu'il ait poussés plus loin dans l'observation minutieuse du modèle et dans l'exécution large et précise de la peinture. Il a saisi ce personnage ingrat et fuyant ; il l'a conduit sur le devant de la scène et l'a confessé. Joseph avait rêvé la succession du Consulat, puis la succession de l'Empire. Il s'en flattait au point qu'il hésita à accepter un royaume où il voyait un exil. C'est ce qu'il appelait son goût pour la retraite, c'était le secret de sa modestie et de son grand amour pour Mortefontaine.

Quand il fut roi, il prétendit régner, *rey netto*, c'est-à-dire sans suzerain, ni protecteur, ni conseiller. Il prétendit être un grand roi ; il prétendait bien être un grand homme. Tel est le fond de ces démêlés, sournois en France, insidieux à Naples et en Espagne, avec son frère. Napoléon demeura pour lui d'une étrange faiblesse, mais d'une faiblesse qui ne l'aveuglait pas sur la médiocrité de l'homme que sa mère lui avait donné pour frère et chef de son clan. Cependant — et si ridicule que cela paraisse — Joseph lui imposait plus qu'il n'imposait à Joseph. Il éprouvait un besoin secret de le contenter, d'enlever son approbation. Joseph considérait que Napoléon avait pris sa place ; c'est pourquoi il ne se trouva jamais chez soi à la place où Napoléon le mit, fût-ce le trône de Philippe II. Napoléon ne put jamais se faire pardonner par lui l'impardonnable : être le cadet, être empereur, avoir du génie, enfin, et voici le trait le plus subtil, le trait empoisonné : l'avoir fait roi. Joseph s'estimait né pour la royauté, sinon roi de naissance ; il se considérait comme une réserve de la Providence : il en prenait l'attitude, et il arrivait à le persuader aux badauds, sauf aux habiles à en profiter contre lui.

Ils en étaient tous là, et ils y étaient venus avec un



naturel prodigieux, les plus frivoles comme Paulette, les plus réfléchis comme Elisa, maîtresse femme, celle-là, promue princesse, convoitant un grand-duché, gouvernant son fief comme on exploite une ferme, se payant des amours discrètes en son personnel d'exploitation et travaillant avec une âpreté, une ruse toutes féminines et toutes paysannes, à tourmenter, persécuter et exproprier la grande-duchesse d'à côté, une vraie duchesse de sang bourbon, dont elle veut les terres, la place et les couronnes.

Ils en étaient venus, dis-je, à s'imaginer, à répéter qu'ils ne recevaient que leur dû, et encore par acompte et avancement d'hoirie. Il leur en fallait toujours davantage : titres, terres, dotations, armoiries, honneurs. Leur premier soin, en arrivant, était de créer un ordre et de distribuer des charges de cour. Ils avaient tous la nostalgie native du chambellan. Ce que leur frère prodiguait au détriment de la France, dont ils ne se souciaient nullement ; au détriment de son propre pouvoir, dont ils auraient dû se soucier, puisque c'était la source magique qui les transformait en statues d'or, ils daignaient l'accepter ! Dans un jour de sagacité intéressée, sinon de bon sens, Elisa écrit à Lucien, qu'elle tâche de réconcilier avec Napoléon :

En restant près de Napoléon ou en recevant un trône de lui, *tu lui seras utile* ; il mariera tes filles, et tant qu'il trouvera dans sa famille la possibilité d'exécuter ses projets et sa politique (qui doit être tout pour lui), il ne choisira pas des étrangers. Il ne faut pas traiter avec le maître du monde comme avec son égal. La nature nous fit les enfants d'un même père, et ses prodiges nous ont rendus ses sujets. *Quoique souverains*, nous tenons tout de lui. Il y a un noble orgueil à l'avouer.

Elisa l'avouait en 1807 : elle ne régnait alors que

depuis deux ans, et elle régnait sur peu de chose. Elle éprouvait encore quelque besoin de justifier sa fortune, de s'en montrer digne et digne du frère qui la lui avait donnée. Les autres n'y pensèrent jamais; ils considérèrent très vite les remontrances de Napoléon comme des crimes de lèse-majesté. C'est là qu'ils en sont en 1809. M. Masson s'arrête sur un très beau chapitre, consacré à cette année, l'année d'Essling, de Wagram, de Walcheren et du divorce. Il n'a pas tort de la considérer, dans l'histoire de l'Empire, comme l'année critique, l'année dont les crises trahissent le vice secret de l'ouvrage et annoncent la chute, dans le temps même où l'édifice va se couronner.

A part Murat, qui s'est mis à la tâche et qui reste encore maréchal de l'Empire sur le trône de Naples, tout marche à l'encontre des desseins de l'empereur : Caroline conspire contre son frère et contre son mari ; Louis, hypochondriaque, n'a qu'une volonté claire : régner pour son peuple : il s'est fait Hollandais, façon d'être soi-même et d'échapper à son frère. Napoléon renonce à lui confier la surveillance du blocus et la défense de l'Escaut : « La Hollande ne peut plus exister. » Jérôme, prodigue, étourdi, libertin, aurait besoin d'un conseil judiciaire, et la sagesse commanderait de l'interdire. « Vulnérable en Allemagne par Jérôme, en Hollande par Louis, le grand empire n'a, durant l'année 1809, cessé d'être insulté en Espagne, grâce à Joseph. » Après quatre ans d'expérience, Napoléon n'a plus, avec ses dynasties corses, d'autre ressource que de les traiter en dynasties d'ancien régime, comme il a traité les Bourbons de Naples, les Bragance, les Bourbons d'Espagne, comme il a été tenté, en 1807, de traiter les Hohenzollern et, en 1809, les Habsbourg, de déclarer « qu'ils ont cessé de régner » !

C'est que ni la terre de l'Europe n'est changée, ni la découpe de ses côtes, ni le caractère de ses peuples, ni les impulsions du passé, ni les conditions permanentes de la vie, et que, sous de vieilles dynasties qui représentaient les forces nationales accumulées, sous des dynasties nouvelles qui accaparent ces forces et prétendent les dériver, c'est la nature même des choses qui résiste et se révolte.



## WATERLOO <sup>(1)</sup>

---

### I

Lorsqu'il entra en Belgique, le 15 juin 1815, Napoléon comptait frapper un coup brusque et décisif, rompre la coalition avant que les armées ennemies se fussent rejointes, séparer les Anglais des Prussiens, les battre l'un après l'autre, déconcerter les Russes, arrêter les Autrichiens, forcer la victoire, bâcler la paix, et ensuite?... Depuis longtemps, depuis Friedland, depuis Wagram, Napoléon avait éprouvé qu'il lui était plus facile de vaincre que de profiter de la victoire. Ce qui suivrait était la part de l'illusion et du rêve. Quelle serait cette paix que l'Europe devrait signer et que Napoléon la contraindrait à subir? Lunéville et Amiens, à tout le moins. La France en serait fière, mais l'Europe, l'ayant une fois de plus subie, consentirait-elle à l'observer? Quelle en serait la garantie? Quel en serait l'avenir? L'événement en déciderait.

(1) *1815*, par M. Henry HOUSSAYE, de l'Académie française, 1 vol. in-8°. Paris, Perrin, 1898.

Cet événement, Napoléon l'avait préparé avec un art supérieur. « Le plan initial de 1815, dit M. Henry Houssaye, et même les mouvements qui en furent le développement étaient parmi les plus belles conceptions stratégiques de Napoléon. » Il crut tenir la victoire deux fois : le 16 juin, à Ligny ; le matin du 18, à Waterloo. Il perdit l'occasion le 16 ; le 18, il disait encore : « Wellington a jeté les dés, et ils sont pour nous. » Les chances de succès disparurent une à une, la victoire s'échappa par morceaux et la bataille se tourna en déroute. Ce devait être un recommencement ; ce fut la catastrophe de la grande armée, de l'empereur et de l'empire.

« Tout échoua, dit M. Houssaye, par des fautes d'exécution, dont quelques-unes sont imputables à l'empereur, un grand nombre à ses lieutenants. » Mais le calcul était juste et l'espérance était permise. Le maréchal Wolseley n'hésite pas à le déclarer : « Si Napoléon avait pu apporter la vigueur morale et physique de la première période de sa carrière à l'exécution du vaste plan qu'il avait conçu pour l'anéantissement de Wellington et de Blücher en Belgique, et si l'on juge de ce que ces généraux auraient fait par ce qu'ils firent, je crois que le prudent Anglais aurait au moins été obligé de battre en retraite hâtivement pour se rembarquer à Ostende, tandis que l'impétueux Prussien, presque détruit à Ligny, aurait été trop heureux de mettre le Rhin entre les débris de son armée battue et le vainqueur d'Iéna (1) ! »

On a beaucoup dit que Napoléon était fatigué, malade ; qu'à Ligny, qu'à Waterloo surtout il s'était trouvé sous le coup des mêmes crises qui, à la Moskowa, avaient

(1) *Le Déclin et la chute de Napoléon*, par le maréchal vicomte WOLSELEY. Paris, Ollendorf, 1894.

paralysé ses forces, sous ce voile de léthargie qui avait alors offusqué, étouffé sa pensée. Les témoignages qu'a recueillis M. Houssaye ne laissent subsister que très peu de chose de cette légende. Ni léthargie, ni somnolence même : arrivé le 15, à Charleroi, dans un état visible de fatigue, Napoléon déploie dans la journée du 16 toute son activité accoutumée. Il fut malade dans la nuit du 16 au 17, il se montra loquace, comme il le devenait de plus en plus avec l'âge ; mais il se reprit vite et dicta ses ordres en toute précision. Le soir il visite les avant-postes. Le 18, il ne quitte pas le champ de bataille.

En 1815, dit M. Houssaye, Napoléon était encore d'une santé à supporter les fatigues de la guerre, et son cerveau n'avait rien perdu de sa puissance. Sur quatre-vingt-seize heures, cet homme, que l'on représente comme abattu et déprimé par la maladie, sans énergie, sans résistance au sommeil et incapable de se tenir à cheval, prit à peine vingt heures de repos ; et, en supposant qu'il ait mis pied à terre pendant les trois quarts du temps des deux grandes batailles, il resta en selle plus de trente-sept heures.

Loin d'assister en témoin apathique à l'action et de s'abandonner à la tempête qu'il avait déchainée, il commanda en personne, partout, constamment, et sa faute même, ou son malheur, si l'on veut, fut de commander trop, de se faire son propre chef d'état-major général et de se distraire de la direction d'ensemble pour « s'employer tout entier à parer aux méprises, aux oublis, aux fautes de ses lieutenants ».

Ces lieutenants, que M. Houssaye juge avec autant de sévérité qu'il juge leur chef, étaient, à part quelques incapables, une élite d'hommes encore vigoureux, tous éprouvés à la guerre. Le plus jeune des généraux, Labédoyère, avait vingt-neuf ans ; le plus vieux n'en avait pas cinquante. La troupe, assemblage assez incohérent de

conscrits trop jeunes, de grognards, d'anciens dispensés arrachés à la vie civile, indisciplinée, travaillée par le soupçon, troublée par la panique, était, à l'action, enthousiaste, impétueuse, idolâtre de l'empereur, forcenée contre les étrangers. Un espion de Wellington la compare à l'armée de 1792 et M. Houssaye la montre « plus fougueuse, plus exaltée, plus ardente à combattre qu'aucune autre armée républicaine ou impériale. Jamais, conclut-il, Napoléon n'avait eu dans la main un instrument de guerre si redoutable ni si fragile ».

L'instrument se faussa dans la main même de l'empereur et se rompit, sans que ni lui, qui se croyait sûr de ses combinaisons et les voyait se détruire l'une après l'autre, ni les soldats, qui se donnaient du même élan héroïque qu'aux jours des grands triomphes, pussent comprendre pourquoi la journée ne finissait pas comme à Austerlitz ou à Iéna. C'est que ni l'empereur ni ses lieutenants, et encore moins les soldats, ne pouvaient se rendre compte alors à quel point, en eux-mêmes et autour d'eux, toutes choses étaient transformées. Il s'était accompli dans les nations de l'Europe une révolution dont ils avaient été les principaux acteurs, et qui leur échappait cependant.

Les physiciens, pour expliquer les phénomènes de la lumière, du son, de la chaleur, supposent l'existence d'un fluide impondérable où nous vivons comme baignés et dont les vibrations ébranlent nos nerfs. Il faut bien admettre quelque chose d'analogue dans le monde des âmes, dans le monde de l'émotion, de la passion et de l'action humaines : une sorte d'atmosphère qui se modifie incessamment et insensiblement, qui a ses dépressions lourdes et ses envolées de brises vivifiantes, ses calmes et ses tempêtes ; elle semble, dans les crises, se dénaturer



et nous dénaturer au point que nos impressions et nos actes nous surprennent et nous déconcertent ; nous ne nous reconnaissons plus. Bref, comme dit le peuple, il y a l'air du temps, de quoi dépendent toutes choses.

## II

L'air du temps, en 1815, n'était plus celui de 1792, de 1795, de 1805. En outre, le vent avait tourné, ce qui fait que les mêmes sons éveillaient d'autres échos et que les mêmes mouvements portaient des effets inattendus. Tout va de travers, tout se gauchit, se fêle, dérive. Et cela dès le début. On se met en marche avec des retards, on manque le rendez-vous. Soult néglige de transmettre les ordres ou les transmet tardivement, mous et imprécis. Ceux qui les reçoivent les interprètent pour leur plus grande commodité ou leur responsabilité moindre. Plus d'initiative : on attend des instructions ; quand elles viennent, on les juge inexécutables, et l'on en demande d'autres. On ne se trouve point où l'on devrait être, on n'arrive point où l'on est attendu. Le 16, c'est Ney qui ne vient pas ; le 18, ce sera Grouchy. Le 16, d'Erlon erre, entre les deux batailles, entre Ligny et Quatre-Bras, et s'arrête, inerte, quand son intervention aurait pu décider la journée là où il se serait porté. Le 18, Grouchy laisse échapper les Prussiens et s'égare en les poursuivant.

On suit « cet enchaînement de fautes et de méprises » qui fit échouer « ce plan si bien conçu » : chacun contribua à le faire échouer. Le 16, Flahaut, porteur des premières instructions de l'empereur, met deux heures

à faire quatre lieues. Fortier-Janson ne comprend pas un mot de la dépêche dont il est chargé. Le 18, en pleine bataille, Soult envoie à Grouchy cette lettre : « La bataille est engagée sur la ligne de Waterloo... manœuvrez pour rejoindre notre droite... ne perdez pas un instant... » Grouchy lut, et plusieurs officiers lurent comme lui : *la bataille est gagnée*, au lieu de : *la bataille est engagée*. « On voulut interroger l'estafette. Cet officier, prétend Grouchy, était ivre au point de ne plus trouver ses mots. Mais le maréchal n'avait qu'à réfléchir. » Il n'avait qu'à lire jusqu'au bout : « Manœuvrez pour rejoindre notre droite. » Il n'avait qu'à écouter le canon. Il ne sut ni lire, ni réfléchir, ni entendre.

Je reconnais que la négligence dans la transmission des ordres, l'envoi de dépêches de telle conséquence par le premier venu sans savoir s'il comprend, s'il connaît la route, s'il a même un bon cheval; sans doubler, tripler l'expédition et tout au moins le message verbal sont choses communes à la guerre. Fezensac, Marbot, sont remplis de traits de ce genre. Mais le premier venu était alors un Fezensac, un Marbot; c'était un officier d'avenir, il avait le diable au corps, et, comme l'a dit l'un d'eux : — En ce temps-là les ordres arrivaient toujours! En 1813, ils arrivent mal; en 1815, ils arrivent trop tard ou n'arrivent plus.

Faut-il s'en prendre à la fortune? Une fois, deux fois, soit; pour cet accident ou pour cet autre. Mais il y a ici continuité, série. Si la fortune a tout rompu ici, il faudrait confesser qu'elle avait tout fait ailleurs, dans l'autre série, la série triomphale, de Jemappes à Friedland. Non, ce n'est pas le hasard seul qui faisait qu'auparavant on devinait les ordres, qu'on marchait au canon, que les courriers arrivaient, qu'ils savaient observer en

route, qu'ils savaient expliquer et que le général savait comprendre. L'air a changé.

De plus, le vent a tourné. Il souffle en tempête contre les nôtres : il les aveugle, tantôt de poussière, tantôt de pluie, toujours de la fumée de leurs propres armes. Il porte, au contraire, l'ennemi, et fait le jour devant ses pas.

Les lieutenants de Napoléon attendent ses ordres et les remplissent mal. Ceux de Wellington préviennent les instructions qu'il a négligé de leur donner. Tandis que Napoléon se prépare à le surprendre et à le couper, il est au bal, à Bruxelles, où il parade en fat solennel et demi-dieu de salon. Ses ordres étaient pitoyables. S'ils avaient été exécutés, il ouvrait lui-même la trouée aux Français. Heureusement pour lui, ses lieutenants voient le danger et prennent sur eux d'y parer : « Ah ! s'écrie M. Hous-saye, si Napoléon avait eu comme chef d'état-major un simple Fontaine-Rebecq et comme lieutenant seulement un Perponcher et un Bernard de Saxe-Weimar ! » Il en avait eu par centaines, il en avait encore, et d'une autre graine que ceux-là ; mais *la cause* est précisément celle qui faisait que les lieutenants de Wellington se montrèrent au-dessus de leur tâche, au-dessus d'eux-mêmes, et que ceux de Napoléon, encore que leurs maîtres, manquèrent à l'œuvre et défailirent au conseil.

Wellington quitte le bal et trouve son armée prête. Sur le champ de bataille, il prend sa revanche : « Il n'y a pas d'autre ordre que de tenir jusqu'au dernier homme ! » disait-il au milieu des assauts furieux des Français. « Deux fois, raconte-t-il, j'ai sauvé la journée par mon obstination ; mais j'espère n'avoir jamais à livrer une pareille bataille. » Il tint, persuadé que les Prussiens arriveraient et décideraient la victoire. Tenir

de la sorte, s'armer de cette confiance, c'étaient choses nouvelles dans l'histoire des coalitions.

De 1792 à 1799 on n'attendait point l'allié, parce qu'on se savait soi-même incapable de le rejoindre. Les choses en allèrent encore de la sorte, en plus d'une occasion, dans la campagne de France, en 1814. Cependant Wellington eut raison de tenir : sa constance désespérée eut sa récompense, et l'ardeur enragée de Blücher lui donna raison.

Celui-ci surprit et déconcerta plus encore Napoléon par son impétuosité que Wellington ne l'avait fait par sa résistance. Battu et blessé à Ligny, cramponné au champ de bataille, forcé malgré lui de lâcher pied, il s'était ressaisi dans la retraite. Grouchy le cherchait partout où, d'après les usages et les précédents, il aurait dû le trouver, c'est-à-dire très loin. Blücher se montra là où on ne l'attendait point, et ces Prussiens écharpés, éreintés, affamés, reparurent, frénétiques et féroces, à l'assaut de l'armée française. Napoléon est pris entre deux feux. Tout à coup, le cri : « La garde recule ! » retentit comme le glas de la Grande Armée. Les masses anglaises sabrent les fuyards dans un cri féroce : *No quarter! no quarter!* Napoléon conservait l'espoir d'organiser la retraite. Sans rien perdre de son sang-froid, il établit trois bataillons de la garde en autant de carrés. Il comptait qu'à l'abri de cette digue l'armée pourrait se rallier et s'écouler. Dans cette héroïque retraite, la garde marchait littéralement entourée d'ennemis.

Mais à quoi bon en tuer ? Il en venait, il en viendrait toujours, et après ceux d'aujourd'hui, ceux de demain ; il en viendrait de partout, jusque de ces confins d'Illyrie où Napoléon avait porté ses avant-postes, jusque de cette Russie où il avait essayé de s'enfoncer et qui

l'avait rejeté en lambeaux. Les conquêtes de Napoléon sur l'Europe ressemblaient à celles que les peuples des côtes font sur les grèves de l'Océan. Il avait, pour protéger son empire, essayé d'enchaîner la mer, il avait étendu toujours plus loin ses digues et ses estacades. La force des eaux avait tout balayé et la mer arrivait plus fatale, plus irrésistible parce qu'elle arrivait de plus loin et que l'obstacle l'avait plus longtemps retenue. Ce qui faisait la puissance des Prussiens à Waterloo, c'est qu'ils étaient l'avant-garde d'une armée innombrable de peuples, d'une invasion colossale qui les poussait à vrai dire, plus qu'elle ne les soutenait. Ils venaient, dans ce formidable flux de l'Europe comme les premiers flots de la marée mugissante, furieuse, qui se heurtent aux rochers de la grève, les enveloppent, s'y brisent, s'abatent et s'étalent en écume, relevés aussitôt et ramenés à l'assaut par la pesée massive, écrasante, de l'Océan, du déluge qui monte derrière eux. Les carrés de la garde n'étaient plus qu'une épave, le radeau du *Vengeur* crachant sa dernière mitraille, saluant la mort plutôt que menaçant l'ennemi, et s'engouffrant, envahi par les eaux.

### III

Toute guerre se fait en vue de la paix, toute bataille se livre en vue du lendemain. Il n'y avait plus, en 1815, ni de paix possible pour l'empereur, ni de lendemain pour la victoire. Napoléon avait dressé ses plans comme Carnot avait dressé les siens en 1794, comme il en avait

lui-même dressé tant d'autres, et d'admirables, en 1800, 1805, 1807, 1809. Tout, encore une fois, allait dépendre d'une seule bataille : il pourrait, il devait la gagner; mais qu'en ferait-il? Quand il pensait à recommencer Marengo, Austerlitz, Iéna, il oubliait qu'après Marengo et pour en compléter l'effet il avait fallu Hohenlinden; que pour conserver les conquêtes de Marengo et de Hohenlinden il avait fallu Austerlitz; que pour tirer d'Austerlitz ses conséquences, c'est-à-dire paralyser la Prusse après l'Autriche, il avait fallu Iéna; que pour tirer d'Iéna ses conséquences, c'est-à-dire paralyser la Russie après la Prusse, il avait fallu Friedland, et qu'après cette victoire il avait fallu recommencer avec l'Autriche, que tout avait failli être remis en question à Essling, et qu'il avait fallu Wagram pour ramener les choses au point où elles étaient au lendemain de Friedland.

Depuis octobre 1812, Napoléon battait en retraite, et le pire était que l'Europe autour de lui se concentrait. Jusqu'ici, il avait appliqué le système de Carnot et du Comité de salut public : profiter des divisions de l'ennemi, le surprendre par l'offensive, le battre en détail. Désormais il n'agissait plus comme le coin qui s'enfonce dans le bois et le fend; il était pris lui-même entre deux mâchoires énormes qui se refermaient sur lui. Il se sentit perdu. M. Houssaye l'a montré en quelques lignes qui dégagent la philosophie de son livre, et découvrent la cause cachée des événements qui s'y déroulent :

Chez lui, le moral ne soutenait plus le génie. Tandis que dans les dictées de Sainte-Hélène il s'efforçait de démontrer qu'il n'avait pas commis de fautes, au cours de sa dernière campagne, dans ses entretiens familiers il laissait échapper le secret de ses

fautes : « Je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première. Je sentais *la fortune* m'abandonner. Je n'avais plus un avantage qui ne fût immédiatement suivi d'un revers. Aucun de ces coups ne me surprit, car j'avais l'instinct d'une issue malheureuse. » Cet état d'esprit explique les heures perdues par l'empereur pendant la campagne, ses irrésolutions, ses vues parfois troublées, le répit laissé à l'ennemi. Il ne croit plus au succès, sa hardiesse décroît avec sa confiance. Il n'ose plus saisir, brusquer l'occasion. Dans sa foi en sa destinée, il a toujours été un joueur audacieux. Maintenant qu'il sent la fortune contraire, il devient un joueur timide. Il hésite à engager la partie, n'obéit plus à l'inspiration, temporise, pèse les chances, voit le pour et le contre, ne veut rien risquer qu'à coup sûr.

Et après lui, plus que lui, ses lieutenants. D'où les convulsions de Ney, semblable « moins à un homme qu'à une bête furieuse », l'agonie terrifiante de la Grande Armée, l'immolation stoïque de la garde, ce désespoir de ne pouvoir plus rien, cette rage de ne plus rien comprendre, cette colère contre les choses, cette exaspération contre soi-même, ce rugissement populaire de lutteur terrassé que proféra le bon soldat Cambronne en un mot qui l'a rendu immortel, quelque confusion qu'il en ait éprouvé par la suite, quand il fut fait vicomte et se piqua de belles manières !

#### IV

La *fortune* qui abandonnait Napoléon, et avec lui la Grande Armée, et avec eux la France, c'était la Révolution qui naguère les avait poussés sur l'Europe et qui maintenant se retournait contre nous. Ni les généraux

ni les soldats ne la reconnaissaient; et comment l'auraient-ils reconnue « dans cette horde d'esclaves, de traîtres, de rois conjurés » ? Car ils en étaient toujours à l'âge héroïque, au temps où ils étaient jeunes et où ils s'étaient engagés pour la vie. La Révolution, pour eux, c'était le 14 juillet, les Français s'embrassant avec des larmes de joie; c'était la Fédération, la patrie en danger, la royauté brisée parce que le roi pactisait avec l'étranger; le Salut public, la France délivrée, la France élargie jusqu'au Rhin; des peuples qu'on proclamait frères appelés à la liberté, des républiques que l'on se donnait pour sœurs, fondées sur les frontières de la France républicaine, étendue aux limites de la Gaule de César; c'était la voie triomphale de Milan, de Rome, de Naples, de Vienne, de Berlin, de Moscou même. Comme à travers cette sublime aventure ils se jugeaient demeurés toujours les mêmes, ayant passé, sans le savoir, de la guerre de défense à la guerre de conquête, de la république jacobine à la république consulaire, puis à la république césarienne, dont Napoléon s'était fait l'empereur, ils n'imaginaient pas que les autres peuples eussent changé, qu'il se fût fait autour de la France et par leur propre ouvrage une révolution, revers et contrepartie de celle qu'ils avaient glorifiée, mais tout aussi puissante dans la guerre, aussi redoutable et conquérante. Cette étrange moisson de peuples qu'ils avaient fait lever, les surprenait. Sans doute ils avaient rencontré çà et là, autrefois, des résistances bizarres : en Vendée, en France, en Calabre, aux Abruzzes, en Italie, puis toute l'Espagne, qui n'était que de vastes Calabres. Mais ils avaient une explication toute prête : le fanatisme, la superstition, les moines, les brigands, la chouannerie!

Et ils avaient conservé l'illusion qu'ils emportaient,



à la fois, dans leurs gibernes le bâton de maréchal pour tout soldat de France, le *Code civil* et la liberté pour tout enfant de l'Europe conquis par les Français.

Ils en étaient toujours au temps où, en Italie, on qualifiait de *patriotes* les partisans du Directoire de Paris, et d'*anarchistes* les partisans de l'Italie aux Italiens. De quoi se mêlaient donc ces peuples barbares? Que voulaient ces prétendues nations? La « grande nation » ne suffisait-elle plus à la liberté des peuples? N'y avait-il plus de place dans le Panthéon de l'empereur pour toutes les icones et tous les dieux, comme dans son église des Invalides pour tous les trophées? Quel délire emportait ces Russes misérables et asservis et leur faisait brûler leurs masures, leurs villes, leurs récoltes sur les pas du libérateur? De quoi se mêlaient ces Allemands absurdes et dénaturés? « Le véritable Allemand, écrivait, en 1813, l'homme le plus spirituel de l'empire et qui se piquait le plus de connaître les hommes, le véritable Allemand est un grand homme blond, d'une apparence indolente. » Des Allemands féroces qui marchaient à l'assaut, des Prussiens qui ne fuyaient plus, des Autrichiens même qui allaient de l'avant! Ces alliés entrant dans Paris, Pitt et Cobourg ressuscités en chair et en os, les émigrés revenus, les Bourbons rétablis sur le trône, le drapeau blanc, les processions, et sur la frontière, resserrée aux lignes des vieilles cartes, un Wellington qui arrivait du Portugal, un Blücher qui arrivait de Berlin; les Anglais en Belgique, qui ne se rembarquaient pas à première sommation comme au temps de Brune; les Prussiens qui ne se ménageaient plus, comme au temps de Brunswick et du « vertueux » Mœllendorf; des coalisés qui ne se dispersaient pas, comme au temps de Jourdan, de Pichegru,

de Hoche, c'était le monde renversé pour ces âmes enthousiastes et naïves, âmes d'enfants de la Révolution démeurées populaires, malgré les panaches et les couronnes de princes, de ducs et de comtes dont quelques-uns s'étaient parés. Le dernier des voltigeurs, sous ce rapport, en savait aussi long et en comprenait aussi peu que le premier des maréchaux. « Je ne crains qu'une chose, disait le Gaulois au grand Alexandre, c'est que le ciel me tombe sur la tête. » Le ciel était tombé.

Je me suis laissé aller à méditer sur le livre de M. Houssaye. C'est un livre qu'on ne résume point : il est trop plein, trop bien composé, d'une ordonnance trop tenue et trop simple pour qu'on en puisse, sans le dessécher, faire une analyse. Toute ma notice se bornerait à dire : Vous verrez, vous comprendrez, vous serez ému. C'est un récit, c'est une peinture. Il est rempli d'aperçus et de détails nouveaux. On ne peut pas avoir étudié avec plus de patience, de soin, de perspicacité. On ne peut pas exposer plus clairement des faits aussi complexes. M. Houssaye donne à ses lecteurs l'impression d'un voyage en ballon au-dessus du pays où se meuvent et luttent les armées. On a toujours l'ensemble dans la mémoire, à la portée des yeux ; on voit chaque corps marcher et l'on se rend compte de la marche de tous et de leurs rencontres. Le style est sobre, d'un puissant relief dans son exactitude. C'est le digne couronnement de la série d'études entreprises par l'auteur ; c'en est la partie la plus achevée. M. Houssaye nous a donné un des beaux livres d'histoire de ce temps, et je crois bien que dans sa carrière d'écrivain et d'historien, ce livre-là demeurera son chef-d'œuvre.

L'ALBUM  
D'UN ANCIEN MINISTRE (1)

---

I

Le 12 avril 1814, un gentilhomme de Normandie, âgé de trente-six ans et qui avait, en sa prime jeunesse, trempé dans la conspiration de Georges et de Pichegru, débarquait à Paris. C'était le jour où Mgr le comte d'Artois y devait faire son entrée. Notre Normand tenait à assister à ce spectacle, qui le remplissait d'enthousiasme; il y voyait la contre-révolution en marche, et c'était le rêve de sa jeunesse, l'espoir de son âge mûr. Il grimpe sur une borne, au coin de la rue Bourbon-Villeneuve et de la rue Saint-Denis. Il partage ce piédestal avec une très jolie femme dont la sœur et le mari étaient à ses pieds. Ces trois personnes semblaient parfaitement heureuses : c'étaient des gens de bonne compagnie. Monseigneur parut : le cortège passa sous l'arc de triomphe du grand roi, monument destiné,

(1) *Mémoires* du baron D'HAUSSEZ, 2 vol. in-8°. Paris, Calmann-Lévy, 1896.

comme un sabre fameux, à célébrer les victoires des Français et au besoin celles de leurs ennemis. Monseigneur était environné de maréchaux de l'empire, de généraux de l'émigration, d'officiers russes, autrichiens, prussiens et anglais. La niaiserie auguste de sa figure s'épanouissait aux acclamations de la foule. Notre Normand lui découvrit une « physionomie mobile, aux traits réguliers, reflétant l'enthousiasme du public. Il saluait à droite, à gauche, aux fenêtres, sur les toits... On criait, on hurlait : Vive le roi ! Vive le comte d'Artois ! »

La foule se précipitait sur ses pas. Il y eut un remous, et il s'ensuivit que la jolie voisine se trouva séparée de son mari, que notre Normand lui offrit son bras, que, l'exaltation les ayant épuisés, et aussi la station prolongée sur leur borne, ils allèrent ensemble dîner au cabaret; après quoi il la reconduisit à son hôtel, rue de Varennes, et la rendit à sa famille, — fort noble, — qui, dans la joie où elle était plongée, n'avait point eu le temps de s'inquiéter, ni le loisir de s'étonner même du retard. Cette joie s'explique : le mari de la jolie femme avait été écuyer de l'empereur, qui l'avait fait comte en 1813. On soupa de compagnie, souper froid, car les domestiques étaient allés voir passer le prince; on sabla le champagne et l'on devint amis. Invité à dîner le lendemain, notre Normand trouva dans cette demeure hospitalière nombre de gens de qualité, tous également réjouis de l'événement de la veille, et pour les mêmes motifs; entre autres, un ecclésiastique qui parlait beaucoup, qui parlait bien, en phrases cadencées, grammaticales et redondantes. « Il connaissait tout ce qui avait précédé, et à quoi il avait eu une grande part; tout ce qui allait suivre, et où il devait être pour beaucoup. »

On le nomma. C'était l'archevêque de Malines, l'ex-ambassadeur de Napoléon en Pologne, l'ex-aumônier du dieu Mars, fort à sa place à cette table, où le ci-devant écuyer de l'empereur buvait au retour des Bourbons!

L'archevêque avait tout fait! C'était lui qui, le jour de l'entrée des alliés, avait révélé à Talleyrand lui-même la pensée que Talleyrand nourrissait sans se l'avouer encore. — Que faut-il faire? dit Talleyrand. — Crier : Vivent les Bourbons! vive Louis XVIII! dit de Pradt. — Mais qui donnera le signal? — Vous. — Moi! reprit de Pradt; un prêtre, un archevêque, cela ferait du scandale. — Du scandale! répliqua Talleyrand, qui y raffina, c'est ce qu'il nous faut! et prêtre, archevêque, vous, enfin, vous êtes l'homme par excellence pour en faire. Mettez-vous au balcon, là. Agitez votre mouchoir. — Il est rouge! dit l'archevêque de Malines. — Le mien est blanc, répartit l'ancien évêque d'Autun, que l'on ne prenait jamais au dépourvu. De Pradt agita le mouchoir de Talleyrand; la foule y reconnut le panache symbolique de Henri IV. Ainsi se fit la Restauration, par compère et commère, ainsi que toutes les choses de ce monde, selon le grand Frédéric et son ami Voltaire.

De Pradt avait mis de l'action dans son récit. Il s'arrêta pour reprendre haleine. Un convive en profita pour se faufiler dans l'affaire. — « Monseigneur, dit-il en zézayant, sans doute vous avez tiré bon parti de la circonstance; mais cette circonstance, qui l'avait préparée? Moi... Au reste, je n'en parle pas; je ne suis pas de ces gens qui se font valoir. » C'était le comte Sosthène de La Rochefoucauld. Notre gentilhomme normand les écoutait sans admiration, mais non sans profit. « Je me promis, dit-il, de presser la marche de

mon royalisme, afin de le placer de front avec celui de ces braves qui m'avaient gagné de vitesse. » Cette réflexion le conduisit, quelques jours après, dans le cabinet de l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur de la monarchie provisoire. Il y obtint une audience de M. Benoit, directeur du personnel. C'était un petit homme « bien arrogant, bien pénétré de son importance ».

— Que voulez-vous? demanda-t-il au solliciteur, — une place dans l'administration : quels sont vos titres? — Un dévouement constant à la monarchie. — Qui maintenant n'a pas eu de dévouement? s'écria sans ironie M. Benoit, qui, en effet, en avait eu beaucoup, ayant débuté comme secrétaire officieux de Talleyrand à Londres, ayant continué comme intermédiaire équivoque entre Dumouriez, Danton et Brunswick, était entré, après le 18 Brumaire, au ministère de l'intérieur, et s'y retrouvait, en 1814, avec un titre de baron ramassé dans l'intervalle.

Le gentilhomme normand se nommait le baron d'Haussez, et c'est par ce récit d'un solennel « pince-sans-rire » que commencent ses *Mémoires*, livre de persiflages acérés, aiguisé dans les âpres loisirs de la retraite, essence et quintessence d'amertume concrétée au laboratoire; au total, livre de médisance la plus divertissante du monde pour les gens qui ne sont ni du parti ni de la société de l'auteur et qui, ayant l'heureuse chance de n'être ni le roi qu'il a servi, ni les ministres qui l'ont protégé, ni ses collègues, ni surtout ses amis, peuvent, sans froissement et sans impatience, voir déshabiller tout ce monde d'étrange sorte et découvrir quelques remarquables exemplaires de ridicule et d'infirmité humaine.

Le baron d'Haussez a été maire de Neufchâtel, sa patrie, et il a même, en cette qualité, entre le complot de Georges et le départ pour Sainte-Hélène, prêté serment à l'empereur. Il a été député; il a siégé, à ce titre, dans la *Chambre introuvable*; il a été ministre et l'un des membres du cabinet Polignac; il a signé les ordonnances, qu'il trouvait opportunes, et blâmé le coup d'État, qu'il jugeait mal préparé; ministre civil de la marine, il a dirigé une des belles opérations de ce ministère, l'expédition d'Alger. Il a consacré à sa propre gloire un livre intitulé *Moi*, qu'il a d'ailleurs proportionné à cette gloire et fait tirer à un nombre très restreint d'exemplaires. Ce n'est pas du Montaigne, et le *Moi* s'y donne pour ce qu'il est, selon Pascal... quand il n'est point aimable.

Mais il sera beaucoup pardonné au baron d'Haussez parce qu'il a eu souvent de l'esprit et parce qu'un jour, en sa vie, il a été illuminé du rayon : il a sacrifié aux muses et il a fait un chef-d'œuvre. Il en parle avec modestie, sans apprêt, contre son habitude, et même sans élégance. « La seule entreprise que j'aie achevée dans le Gard (où il était préfet) est la création d'un beau jardin sur le rocher aride qui termine la charmante promenade de la fontaine. J'y appliquai une somme de vingt mille francs que le gouvernement avait mise à ma disposition. » On n'a jamais élevé, à moins de frais, un monument plus parfait aux jeux incomparables de l'ombre nette, de la lumière pure et de la verdure sombre, tremblante sous le ciel bleu; la main de l'homme n'a nulle part mieux montré ce qu'elle peut faire d'exquis avec des cyprès, des pins, des broussailles fleuries, des rochers et des eaux. Les habitants de

Nîmes ont dédié ces beaux lieux à la mémoire du baron d'Haussez, et c'est justice.

Le maître de ce clos m'honore. J'en suis digne !

C'est ainsi que des générations de rêveurs, poètes ou coloristes, apprendront à bénir le nom de ce politique qui n'a rêvé, en sa vie mortelle, que de crises ministérielles et de contre-révolutions, n'a écrit que des épigrammes en prose, et, en dehors de ce jardin, ne s'est montré artiste que dans le découpage de silhouettes satiriques.

## II

Mais ces silhouettes satiriques sont découpées, d'un coup sec et sûr, par de petits ciseaux merveilleusement tranchants. On dessine, on griffonne beaucoup partout où l'on doit écouter en silence et siéger immobile : aux académies, aux tribunaux, aux conseils. Celui qu'avait fourni au roi Charles X M. de Polignac n'y échappait point. « MM. de Polignac et de Montbel couvraient de dessins à la plume les cahiers placés devant eux. M. de Chabrol passait son temps à percer des bâtons de cire avec un poinçon, non sans dommage pour ses doigts... S'il arrivait que quelqu'un s'endormit, le roi en riait, défendait qu'on éveillât le dormeur ou, s'il voulait l'interrompre, lui faisait passer sa tabatière. Le conseil durait rarement moins de trois heures... » Que ne s'écoula-t-il toujours en passe-temps de cette innocence !



M. d'Haussez regardait ses collègues : il les regardait en dessous, obliquement, en coulisse, mais d'un regard perçant : leurs figures se dessinaient dans sa mémoire, en petits bas-reliefs, sans trop de saillie, mais d'une finesse de contours, d'un mouvement extraordinaires. Il voyait vivant ; mais, par une légère et très complaisante déformation de son œil, chaque ligne, en se fixant sur le papier, s'exagérait un peu, en son propre sens, en sa courbe et sa direction naturelles, de façon, toutefois, à bien indiquer la déviation par où toute figure humaine se dégrade en figure de bête, toute originalité en ridicule, toute expression en grimace, toute habitude en tic ; ce qui fait que pour les dessinateurs de la sorte le portrait est d'autant plus fidèle qu'il frise la caricature. Il ne fait pas bon être l'ami de ces gens-là, car on est de ceux qu'ils observent le plus souvent, connaissent le mieux et représentent avec le plus de fidélité... à leur manière.

M. d'Haussez a pris la peine de composer quelques groupes. Les *introuvables* dans la bibliothèque de la Chambre, en 1816 : « Un homme de chétive apparence, de figure remarquablement laide, d'accent nasillard et gascon, qui n'en cherchait pas moins à attirer les regards et à fixer l'attention... » : au premier aspect, un « bavard ambitieux » ; à l'épreuve, un ambitieux tout court, c'est Villèle ; un autre, qui, au contraire, parle peu, sourdement, ne rompt le silence que pour blâmer, contrarier, « de figure plus désagréable encore, non qu'elle fût plus laide, mais une expression de dureté, de dédain, répandue sur les traits, la rendait répulsive, » c'est La Bourdonnaye ; un troisième, qui parle fort, qui parle volontiers, « avec des gestes violents, une voix grave et un ton emphatique de déclai-

mation, » c'est Hyde de Neuville. Tels sont les chefs du parti dont est l'auteur. Voici un bon homme : « Sa figure franche et ouverte avait conservé l'expression de gaieté qui lui était habituelle; on y eût vainement cherché un peu de la gravité que réclamait sa nouvelle position; elle s'y refusait, et les manières ne corrigeaient pas ce défaut; la simarre ne lui allait pas; il la portait très légèrement et semblait souvent oublier qu'il en était revêtu... J'avais, ajoute notre peintre, toujours entretenu des relations de société et même d'affection avec M. Dambray; » c'est, en effet, le chancelier de France que nous venons de voir ainsi affublé dans le costume de la première magistrature du royaume.

Pour en finir avec le groupe des hommes en place, considérons Beugnot. D'Haussez l'a étudié de près, et il en a soigné l'image.

Ce qui frappe à première vue, c'est la taille démesurée, toute réduite qu'elle soit par la courbure que, jeune encore, il a laissée prendre à ses épaules. Sa figure présente un étrange caractère de simplicité, pour ne rien dire de plus, quand un esprit prodigieux ne vient pas lui imposer de l'animation. Sa conversation est abondante, variée, gaie, sérieuse, savante, minutieuse, caquetière, profonde, prête sur tous les sujets, quelque opposés, quelque techniques qu'ils soient; une mémoire qui n'oublie rien. Joignez-y une timidité d'enfant qui se révèle à chaque instant et sous toutes les formes, une grande manifestation d'empressement à obliger et une égale promptitude à perdre le souvenir des promesses et des engagements, une admirable intelligence des affaires, un grand talent pour les traiter et une incapacité réelle pour les terminer; un style séduisant lorsqu'il écrit, une élocution irrésistible lorsqu'il cause, mais qui se perdent s'ils doivent affronter la tribune... Mme de Staël, son amie, lui disait qu'il était un niais de beaucoup d'esprit. L'expression ne manque pas de vérité.

« Ma maison, disait-elle aussi, est un hôpital destiné aux blessés de tous les partis. » Il faut croire que les

blessés étaient nombreux, car le salon attirait plus de monde qu'il n'en pouvait contenir. M. d'Haussez, au moins en vue des blessures à recevoir, ne laissa pas d'y fréquenter, et il en garde l'impression d'une cohue où tout le monde cherchait à parler : la parole une fois attrapée au vol, chacun la gardait le plus longtemps possible, certain qu'il était de ne pas la retrouver dès qu'il l'avait laissé échapper. Les interlocuteurs étaient Benjamin Constant, à la polémique « fine, maligne, profonde et de mauvaise foi » ; Ségur, élégant, anecdotier, aimable ; Schlegel, qui parlait métaphysique et que l'on croyait comprendre ; Guizot, qui rendait tout inintelligible ; Victor de Broglie, de Pradt, tous groupés autour de Talleyrand, qui laissait parfois tomber un *oui* ou un *non* recueillis comme des sentences, quand il ne gardait pas tout bonnement un silence où l'on découvrait du génie. « Mme de Staël faisait les honneurs avec la fierté du génie, le pédantisme du savoir, le dédain, la supériorité et les manières insolentes qu'elle affectait d'employer... »

M. d'Haussez ne dit point qui lui rendit le mauvais office de le trainer en ce salon, où les gens de sa qualité étaient si mal vus. Il n'explique pas davantage ce qu'il faisait dans le « salon jacobin » où « sa réputation politique a commencé... » par des chansons et où il se rencontrait avec Beugnot, Siméon, Decazes, Chauvelin, brillant, moqueur, grand seigneur, la fatuité d'un courtisan, la suffisance d'un doctrinaire, bref tous les agréments d'un ex-ambassadeur de Danton et de Lebrun-Tondu, visant à la pairie. On y voyait encore Barante, à la physionomie chafouine, toute pétillante de vivacité ; Saint-Aulaire, homme du monde dans l'État ; Montlosier, « gros homme », qui usait ses vastes poumons à traiter

tous les sujets et « habillait toutes ses visions en jésuite » ; Duvergier de Hauranne, qui apportait « le tribut de son esprit pointu et incisif, de sa prétention à faire prévaloir les idées courtes, mais méchantes, de son caractère dur et hargneux, de sa logique mordante et âcre, de l'impolitesse de ses manières » .

J'en passe, et des mieux égratignés : Sémonville, Roux de Laborie, Anglès, Marcellus, humble et désintéressé, qui aspirait à tout et demandait tout ; un M. Piet, député, qui tenait table parlementaire et chez qui les députés mangeaient des diners que payaient les ministres, de ces diners que chansonnait Béranger. Je m'arrête devant un portrait qui, par une exception rare, n'est ni malicieux ni tiré à la satire. C'est celui de l'auteur ; mais je me demande si, pour avoir été fait entre trois ou quatre miroirs combinés, il en est plus ressemblant :

Engagé, très jeune encore, dans les affaires politiques, je me suis préparé une réputation qui m'a aidé à parcourir rapidement la carrière dans laquelle le hasard, plus que les combinaisons réfléchies, m'avait lancé. L'opinion publique s'est, je ne sais pourquoi, toujours plus occupée de moi que d'une foule d'autres qui ont tenu des positions à peu près semblables à la mienne et qui me valaient. Des manières polies et affectueuses, le désir d'obliger, l'habitude du monde, me donnaient des prôneurs et des détracteurs. Les premiers l'emportèrent...

M. d'Haussez, on le voit, travaillait, dans les rencontres, en taille-douce, mais il n'en abusait point. Il n'en a nulle part moins abusé qu'envers le roi Louis XVIII, la cour des Tuileries et le gouvernement de la Restauration.

## III

Sur cet article, il est vraiment consolant, sinon pour les royalistes, au moins pour les pauvres bons Français auxquels on représente d'habitude les gouvernements qu'ils traversent comme une série d'étapes dans la décadence de l'esprit, des mœurs et des caractères, l'histoire ne marchant qu'à reculons, le « progrès » évoluant à rebours, dans un éloignement constant d'un paradis perdu, palais des monarques ou comités de la Convention, suivant la religion que l'on professe. M. d'Haussez professait un impérialisme royaliste : les transactions parlementaires n'étaient point de son goût, et l'on voit bien que, pour le satisfaire et pour assurer le bonheur des Français, il aurait fallu quelque chose d'assez simple d'ailleurs : Louis XVIII avec son principe et son lis sur le trône impérial, ou Bonaparte avec ses aigles et son génie d'État sur le trône des Bourbons!

Qui veut garder des illusions sur la Restauration ne doit point lire M. d'Haussez. Tout coupe, tout emporte la pièce en ces pages mordantes, et la portée est singulièrement étendue par cet avertissement de l'auteur : « Le roi, auprès de qui mes fonctions de gentilhomme me donnaient un accès fréquent et facile, me témoignait une bienveillance marquée et qui s'est soutenue jusqu'à sa mort. » Voici ce que ce prince, qui passait pour peu prodigue de cette monnaie, y a gagné ce jour-là :

Tout éloge de ce roi ne saurait s'étendre au delà de celui de son esprit. Il masquait sous les dehors d'un favoritisme outré son

manque absolu de bonté vraie, et sous une brusquerie de commande la duplicité de son caractère... Il possédait au suprême degré le talent oratoire qui convient aux rois... Il trônait à merveille... En tout, il y avait des initiés chez lui; il faisait bien le roi. Une de ses manies était de calquer son règne sur celui de Louis XIV... Pour compléter la ressemblance, il aurait eu des maîtresses s'il avait pu en espérer des bâtards... Louis XVIII n'était pas un grand roi; mais, à une époque où les souverains sont condamnés à n'être que des machines à représentation et à signature, sans volonté personnelle, sans action effective, il avait les qualités ou, pour mieux dire, les conditions convenables pour remplir le rôle qu'il était appelé à jouer.

Je conviens que d'Haussez ménage un peu plus Charles X, qui l'appela dans ses conseils; mais il montre, peut-être sans le faire exprès, que ce roi, qui avait, selon lui, tant de qualités souveraines, manquait de la principale. Ce dévot de la légitimité pécha toute sa vie contre l'esprit : il ne comprit jamais rien ni aux hommes, ni aux affaires, ni à la monarchie, ni à la France. Qui, du reste, parmi les contemporains, y comprit quelque chose ? M. Lainé peut-être ? Mais il ne menait à rien, « rêvant des institutions républicaines avec une forme monarchique » ; M. Royer-Collard ? Il excellait à projeter magistralement de grandes ombres sur l'écran ; mais ce n'étaient que des ombres d'idées, de principes, de doctrines. « Il avait indiqué au torrent révolutionnaire ce qu'il devait entraîner ou respecter... puis il s'était tenu sur le bord pour en régler le cours. » Il vit passer l'eau qui emporta tout, même sa figure, même son éloquence, même sa philosophie. Decazes, qui sut être favori sans insolence et familier sans devenir banal, avait des parties d'homme d'État. C'est même un de ceux qui auraient semblé en approcher le plus ; mais il était trop impressionnable pour se tenir à la hauteur. Quant

à Richelieu, il n'avait de l'homme d'État que les dehors, la tournure, l'habit et la grande façon de le porter. « Ses côtés si brillants ne pouvaient suppléer aux qualités et aux talents qui manquaient. » Ses vues avaient peu de portée. On disait, et d'Haussez s'arrête à ce propos : « M. Decazes ne sait jamais où il va, et M. de Richelieu ne sait pas davantage où on le mène. »

C'est un mot de cour qui montre qu'en cette cour l'esprit monarchique avait disparu autant, sinon plus, qu'en aucun lieu de France. « Lorsque Louis XVIII mourut, on en était fatigué, non qu'il eût mal régné, mais parce qu'il régnait depuis trop longtemps ! » 1814-1824, avec *cent jours* de vacances. Oh ! que, décidément, on était loin de Louis XIV ! Cour singulière et combien mélangée ! C'est déjà une cour sinon de bal masqué, au moins de drame historique, avec costumes, meubles et accessoires du temps. « Autour du roi se groupaient toutes les inutilités de l'ancienne aristocratie, toutes les décrépitudes du régime impérial, toutes les vanités sans valeur du jour. Rien n'était brillant comme la parade de cette cour brodée, dorée, chamarrée de cordons et de croix. Rien n'était pitoyable comme l'esprit de ceux qui y étaient admis, ridicule comme leur conversation, rapetissé comme leurs idées. »

Ne parlons pas de l'armée, qu'administrait la jalousie d'un mari insignifiant, le duc d'Angoulême. Les généraux que d'Haussez a rencontrés dans les préfectures et croqués sur son album ne nous présentent que des grognards empanachés, traîneurs de sabres de bois, hissés, à grand renfort, sur des chevaux à roulettes. Ne nous avertissons point de chercher à la Chambre des pairs l'opinion, les connaissances, l'âme d'une monarchie : « Le palais du Luxembourg était devenu un hôtel des Invalides !... »

Le clergé? « Que pouvaient des prêtres sans crédit, sans influence, sans racines dans la société, sans autre éducation que celle qu'ils recevaient dans les séminaires, tous tirés des dernières classes de la société? » L'administration? « Le ministère, en France, a pour système l'entretien d'un état continuuel de mobilité dans le personnel, sans égards pour l'aptitude et les convenances de ceux qu'il emploie; il les jette sur tous les points que lui indiquent son caprice ou les embarras du moment. Au knout près, il agit à peu près comme le gouvernement russe, qui fait d'un homme que lui livre le recrutement un soldat, un médecin, un musicien ou un cuisinier. » La magistrature, enfin? Elle est moins déchue que le reste; mais le gouvernement lui a donné le coup de la mort... en la rendant inamovible! Elle avait hérité des anciens parlements le goût de l'opposition: on l'y a encouragée en lui assurant l'impunité.

On se demande, après avoir parcouru ces deux volumes, ce qui reste de la Restauration, si ce n'est l'inévitable nécessité de sa chute en 1830. Encore s'étonne-t-on que cette monarchie se soit trainée si longtemps d'un pas aussi chancelant, la tête si vide, les jambes si molles, sur un sol qui glissait sous ses pieds. C'est ici qu'il faut corriger M. d'Haussez par quelque lecture moins divertissante, d'une digestion plus laborieuse, mais plus saine, plus naturelle, le sage et véridique Vieil-Castel, par exemple. On y voit par où ce gouvernement, qui eut de grandes parties, ses grandes pages, sa raison d'être et ses bienfaits, a vécu et a mérité de vivre. C'est, au fond, le principal problème en histoire, parce que c'est la première condition de toute politique.



## SOUVENIRS

DE LA

### VIE POLITIQUE EN PROVINCE (1)

---

Il y aurait injustice et aussi maladresse à ne point signaler aux lecteurs avisés et curieux l'aimable volume que M. Louis Passy a publié, avec trop de discrétion, sous ce titre trop dépourvu de réclame et trop peu parisien : *le Marquis de Blosseville, Souvenirs*. C'est à propos d'un de ses compatriotes de haute Normandie, le plus galant homme et le plus *honnête homme* du monde, toute une génération infiniment active et intéressante, tout un coin de province fort éclairée, très française, mais très attachée à sa terre, à ses coutumes, à ses traditions, à son génie propre, que M. Passy fait revivre. Il a connu les personnages qu'il décrit; le milieu où il les présente est celui où s'est passée sa vie; enfin, les souvenirs les plus précieux et les plus hono-

(1) *Le Marquis de Blosseville, Souvenirs*, par Louis PASSY, membre de l'Institut, député de l'Eure. 1 vol. in-8°. Évreux, Charles Hérissey, 1898.

rables pour lui, ceux de son père, se mêlent à ses récits et y impriment, avec la lumière des choses vues, avec l'émotion des choses ressenties, une touche personnelle et délicate.

C'est un livre sérieux, à forme grave, très étudié et fortement nourri de documents. M. Passy le dédie à ses confrères « MM. les membres de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure », ce qui n'est point de nature à arrêter le passant devant l'étalage et à l'induire en présomptions romanesques et curiosités fantasques.

Le passant aurait tort; qu'il feuillette le livre, il le gardera dans sa main; qu'il commence à le lire, il ira jusqu'au bout. C'est de la littérature sur la province; ce n'est nullement de la littérature provinciale. Ce petit coin de vieux monde, — *Piccolo mondo antico*, — pour évoquer l'impression d'une œuvre exquise, est singulièrement fécond en originaux, et les vues qu'on y prend sur le grand monde, celui de la France, ont de la portée. Je pense au *Cabinet des antiques*, aux *Illusions perdues*, et je me dis que c'est par des regards jetés sur ces intérieurs de petite ville, par des lambeaux de correspondance, par des traits recueillis à travers les bavardages des importuns, que Balzac est arrivé à reconstituer cette partie admirable de la *Comédie humaine*, les « Scènes de la vie de province ». Que n'aurait-il pas donné pour disposer d'un témoignage de la sorte, recueilli, trié, disposé par un homme de goût et un homme d'esprit? C'eût été pour le Saint-Simon du dix-neuvième siècle quelque chose de bien autrement suggestif que ne l'ont été, pour l'autre, les notes d'un Dangeau, et tant de fatras de généalogistes, tant de minutes de tabellions et de sacs de procédure d'où il a

péniblement tiré la vie qu'il a répandue à profusion dans ses *Mémoires*. Je ne puis donner une idée plus exacte, et je le dis sincèrement, plus flatteuse, des *Souvenirs* de M. Louis Passy qu'en les comparant aux écrits de M. de La Sicotière et de M. Edmond Biré, ces deux représentants consacrés de la fine littérature et de l'histoire intelligente dans nos pays de l'Ouest.

Il suffit de quelques notes sur la carrière de M. de Blossville pour en faire voir l'intérêt. Le héros de M. Louis Passy est tout le contraire d'un *déraciné*. Encore qu'animée d'ambitions très hautes et très diverses, la génération à laquelle il appartenait nous porte aux antipodes de la société qu'a disséquée avec une sagacité si aiguë et décrite avec tant de puissance, mais si peu de sympathie, M. Barrès.

Nulle âpreté, nul aiguillon d'avidité personnelle, j'oserais dire de sensualité politique, dans ces jeunes gens nés sous le Directoire, élevés sous l'Empire, arrivés à l'âge d'homme avec la Restauration. Fonder la liberté politique, régénérer la monarchie, ressusciter le génie sommeillant dans les monuments ruinés de nos provinces, ce fut leur rêve, sinon leur destin. On ne peut leur reprocher de s'être exclusivement cherchés eux-mêmes et de n'avoir vu dans la France qu'un théâtre, dans la nation française que les spectateurs tributaires des évolutions de leur *moi*. Leur erreur fut au contraire de viser trop en l'air, de vouloir percer aux étoiles, de changer trop souvent et de mire et de but, de se répandre enfin jusqu'à la dispersion d'eux-mêmes.

## I

De famille noble, noblesse de robe, fils d'émigré rentré en France dès qu'il avait pu, Ernest de Blossenville naquit à Rouen le 9 janvier 1799. Il fit ses études dans la pension Duval, qui menait ses élèves au lycée. Il y trouva Armand Carrel et Bonnechose, le futur cardinal. Il semble que toute sa destinée se dessine en cette première rencontre et que les diverses aspirations qui se disputèrent sa vie s'annoncent ainsi dès le collège. Il devait finir ami politique et disciple fervent du cardinal : ce fut le côté de la croyance, de la famille, la prise de tous les liens du sang et de la société, des intérêts aussi, enfin cette part de nécessité que subit chacun ; mais la part de l'imagination, du désir, du rêve, de la vie personnelle, de la raison affranchie, de l'homme, de l'imagination, du cœur enfin, fut celle d'Armand Carrel, « l'ami de choix, le confident d'avenir. »

Leurs routes, cependant, se bifurquèrent promptement. Ils n'entrèrent dans la vie que pour se séparer. Se brodant leur destinée sur d'illustres modèles qui ne seront jamais que d'illustres exceptions, les jeunes hommes de la génération et du monde de Blossenville se croyaient nés pour doter la France d'une classe dirigeante et y créer une aristocratie à la manière anglaise, ou plutôt selon l'idée très flatteuse, mais fort illusoire, qu'ils se faisaient de l'aristocratie d'Angleterre. Ils se formèrent un type de l'*honnête homme* de 1820, assez dif-

férent du contemporain de La Bruyère, mais fort distingué, à sa façon, et de tenue remarquable. Prêt à tous les emplois, même à celui d'exilé ou de disgracié, ce gentilhomme devait cultiver en lui toutes les aptitudes et passer par tous les apprentissages. Voyager d'abord, et autant que possible aux attaches de quelque ambassadeur ; ou bien servir dans la garde royale et suivre quelques grandes manœuvres, comme celle du Trocadéro, à l'ombre gigantesque du plumet du duc d'Angoulême ; revenir à Paris, goûter de la cour, de la société et de l'Opéra ; esquisser au besoin dans le monde quelque liaison sans scandale et sans larmes, puis se marier, rentrer dans ses terres et les cultiver ; au courant des aventures, dans les loisirs des chancelleries ou des casernes, lire, écrire même, et apporter son contingent à la littérature, à l'histoire, comme on le donnait à la diplomatie et à la politique ; crayonner, au besoin soi-même, quelques vers ainsi que M. Alphonse de Lamartine ou M. le comte Alfred de Vigny ; méditer sur les grands problèmes avec M. de Bonald ou ébaucher quelques études historiques, fouiller les vieux livres et découper les vieilles chroniques à l'imitation de M. le vicomte de Chateaubriand et de M. le baron de Barante ; après quoi, l'on serait mûr pour la pairie, la députation, le ministère, les ambassades et, entre temps, les académies ; en un mot se proposer d'être un homme supérieur, croire qu'on l'est, agir comme si on l'était et, au demeurant, en posséder réellement quelques parties.

Donc Blosseville entra dans les ambassades et fit son apprentissage dans celle que dirigeait à Madrid M. de Talaru. Un autre gentilhomme de même destinée que Blosseville, mais qui s'était tourné vers le militaire, Castellane, nous raconte, sur l'intérieur et cette ambas-

sade, de bien piquantes particularités. Blosseville ne paraît point avoir fréquenté les anciens combattants de la guerre d'indépendance. Il n'a nulle notion des terribles histoires qu'aurait pu lui conter, par exemple, son compatriote de basse Normandie, Gonneville. Il cherche l'Espagne héroïque; il ne rencontre que des Joséphins avisés et avides. Il cherche l'Espagne des romances, celle qui papillota dans les rêves d'Alfred de Musset, celle que peignit et célébra Gautier; il ne trouve que l'Espagne de Gil Blas. Ni Figaro, ni Dolorida, ni guitares, ni duègnes, Almaviva tout au plus, devenu grand d'Espagne, et Brid'oison passé ministre, digne conseiller de Ferdinand VII. Chérubin, en cette cour, était un déclassé.

Mais Blosseville n'avait rien de Chérubin, ni rien non plus de Félix de Vendenesse. Ni lac aux rochers muets dans ses prairies normandes, ni lis dans ses plantureuses vallées. Quand la jeunesse de ce temps-là échappait aux gémissements, ce n'était point pour daigner sourire. Ils avaient le sérieux rivé à l'âme. Blosseville entra dans la « société des bonnes lettres », ce qui lui permit de faire sa cour à Chateaubriand; il obtint une place dans le chœur qui accompagnait les pas de René. Il fit, dans le même temps, une autre relation plus féconde pour lui, celle d'un homme qui avait l'étoffe d'un vrai savant, Auguste Le Prévost : rien de l'amateur, rien non plus du sectaire, mais une large curiosité, l'instinct de la critique, de bonnes études et une âme libérale. Le Prévost avait le goût de la politique. Ce goût le portait alors vers « une opposition ferme et modérée à la fois, dans le sens de celle de M. Royer-Collard ». Cette opposition devait se continuer sous la monarchie de Juillet. Elle mena Le Prévost à la

présidence du conseil général de l'Eure, où devait aboutir Blosseville, sous le règne de Napoléon III et le proconsulat de M. Janvier de La Motte.

« Auguste Le Prévost, dit très bien M. Louis Passy, a été le maître des générations qui l'ont suivi. Auguste Le Prévost n'était pas un savant, c'est un groupe. C'est lui qui se prit d'une passion extraordinaire pour l'histoire locale et qui nous entraîna tous dans la voie qu'il avait ouverte. Laissant de côté la grande histoire, à laquelle il avait, par l'édition d'Orderic Vital, donné une contribution célèbre, il voulait créer l'histoire des plus petites localités, dont il prétendait retrouver et rétablir les annales sur de solides bases. » M. Louis Passy, qui a été son élève et son continuateur, fait de lui un portrait vivant et intéressant au possible. Il cite de lui de fort belles lettres, et, en réalité, cette biographie de Blosseville est presque surtout une biographie d'Auguste Le Prévost. Les deux figures se complètent l'une par l'autre.

C'était le temps des vastes desseins en toutes choses, le quart de siècle des *Introductions* à l'infini, introductions à des philosophies qui ne devaient jamais crever le nuage, à des histoires générales qui ne devaient jamais sortir du portefeuille. Du même élan de pensée on se proposait de créer la monarchie représentative et d'organiser l'histoire de France. On s'y lançait de belle allure, comme en une aventure de jeunesse, sans le moindre doute sur le succès, sans se soucier des difficultés. On ne les connaissait point. On les connut trop vite, dans la politique. On en fit, en matière d'érudition et de critique, une expérience moins cruelle dans ses épreuves et infiniment plus bienfaisante dans ses effets.

On découvrait la vieille France et l'on croyait aisé

de la soulever de ses ruines et de la ressusciter. On se mit à voyager dans les provinces, à feuilleter les manuscrits, à rassembler les débris et les pierres. Chacun était à soi seul toute une académie. Joignez au goût de l'archéologie la fantaisie romantique; au désir de retrouver les titres de la liberté, l'amour des vitraux et des miniatures; puis les antiquités, le bric-à-brac et le culte de la « nature », qui venait de Rousseau et de Bernardin, et n'avait point encore disparu de la carrière des honnêtes gens. Sociétés d'antiquaires et sociétés linnéennes se confondaient; on faisait des herbiers et on recueillait les vieux mots des patois dans la même promenade. Blosseville, pour sa part, projetait une *Biographie normande*. Il parcourait les Alpes en entomologiste; il faisait des collections d'insectes, et, cependant, au fond de l'âme, il se sentait né pour les sous-préfectures. Il ne fut que conseiller, mais, à ce titre, il entra, du moins, dans l'hôtel d'un chef-lieu de département et vit de près un préfet tout entier.

Il le vit à Versailles, l'an 1827, en la personne du baron Capelle. Ce fonctionnaire avait appris son métier à la préfecture du Léman, sous Napoléon, ce qui, comme tant d'autres, le prépara à comprendre le comte d'Artois et, plus tard, à servir Charles X. Sa préfecture, d'ailleurs, était singulièrement bien meublée de jeunes secrétaires et conseillers. Si l'on y ajoute un jeune magistrat, Blosseville y vécut en compagnie de MM. de Chabrol, Gustave de Beaumont et Alexis de Tocqueville, dédaigneux, retiré en son esprit et que ses collègues, dans un monde où l'on savait s'ennuyer, paraît-il, trouvaient trop peu divertissant. L'entretien le plus agréable, disait son ami le plus intime, était pour lui le plus utile. Il imposa singulièrement à Blosseville, qui,



né disciple, cherchait son maître. Blosseville reconnut en lui un grand esprit, et il ne se trompait point; il en conclut que Tocqueville avait l'étoffe d'un grand homme d'État. L'avenir lui montra que cette conséquence n'avait rien de nécessaire.

Ils assistèrent ensemble aux journées de Juillet. Charles X et M. de Polignac, dit joliment M. Passy, « eussent regardé comme un acte d'ingratitude envers la Providence, dont ils se croyaient les instruments, de prendre les précautions les plus naturelles. » La Providence, qui semble d'ailleurs complaisante aux révolutions, se montra cette fois orléaniste. « Nous ferons notre devoir, dit quelqu'un qui avait, en effet, un devoir à remplir; mais quel devoir? » Blosseville et ses amis considérèrent que ce devoir était d'aider la France à se tirer de cette méchante aventure, et ils prêtèrent serment à Louis-Philippe, mais ce fut pour le reprendre assez promptement et s'en aller, chacun suivant sa pente : Tocqueville et Beaumont en Amérique chercher le secret de l'avenir, — la démocratie; Blosseville, dans le parti royaliste, dont il devint l'un des coryphées et qu'il rêva de doter d'une presse organisée et d'une doctrine sociale. Le voilà journaliste et dans l'opposition de droite.

M. Louis Passy le suit dans ce qu'il appelle spirituellement cette retraite offensive. Il fait une peinture fine et fouillée de ce monde et de cette presse. Tout ce qui subsistait des débris de la Révolution et de l'Empire, y compris la Terreur, du comte Merlin au maréchal Jourdan, se ralliait au nouveau règne. La monarchie de Juillet passait pour la meilleure des républiques et l'on acclamait en Louis-Philippe le Napoléon de la paix. La Révolution sans échafauds et... sans révolutionnaires, la Révolution s'arrêtant devant la démocratie et recu-

lant devant le socialisme, bref 1789 immobilisé en une éternelle Fédération autour d'un cheval blanc qui ne vieillirait jamais ; au dehors, la frontière du Rhin reconquise, d'accord avec les peuples d'Allemagne, l'alliance anglaise scellant une seconde et meilleure paix d'Amiens ; ce que l'on déclarait la grande faute de Napoléon, corrigée par un trait de plume auquel Napoléon n'avait pas songé... les orléanistes se payaient de ces illusions, et, vivant des souvenirs de la République et de l'Empire, dinant de la Révolution, soupant du Consulat, ils s'acheminaient par une nécessité que Lamartine, à peu près seul, discerna, vers une révolution, une république et un coup d'État césarien. Dans le même temps, les amis de Blosseville, par horreur de la Révolution et par antipathie de l'Empire, se disposaient à acclamer une République qui leur ouvrirait les avenues d'une autre cour napoléonienne.

Pour être devenu journaliste, ou plutôt administrateur et inspirateur de journal, Blosseville n'avait pas changé de caractère. Il demeurait un esprit du lendemain, pour lequel le lendemain ne devait jamais luire, combinant pour un parti qui en était toujours à se constituer et se pressant pour arriver à un but qu'il ne discerna jamais. En cela le contraire d'un homme d'action et de l'homme qui fait une œuvre. Il ne pouvait comprendre l'état d'esprit de Tocqueville, en lutte avec sa pensée, toujours inquiet de connaissances de clarté, de certitudes, de perfection enfin, et s'épuisant dans cette lutte où il devait maîtriser son œuvre, si son œuvre ne le tuait pas.

« Croyez-moi, lui écrivait Blosseville en 1839, ne lèche pas votre livre. Je suis pressé pour votre renommée et pour l'Académie française. » Il y a, dans ces

mots, toute une conception de la vie, de la science, de l'art, et de quoi faire comprendre pourquoi les hommes comme Blosseville, et de plus célèbres que lui, en leur temps, ont si peu produit et surtout si peu laissé. Il plaçait la renommée d'abord et l'Académie arrivait par voie de conséquence. Tocqueville considérait l'œuvre et se disait que le reste arriverait par surcroît.

Cependant les grands desseins sur l'histoire s'évanouissaient en fumée. Il faut bien reconnaître que c'était pour ces jeunes gens, prédestinés, pensèrent-ils, au gouvernement des hommes, un hors-d'œuvre dans leur carrière, une sorte d'école buissonnière de la politique, un passe-temps et un pis-aller. Blosseville, de plus en plus séparé de son ami Le Prévost sur l'article du gouvernement, lui demandait encore, çà et là, des sujets d'étude, ne fût-ce que pour entretenir la correspondance et faire comme des reprises à l'amitié qui se déchirait. Le Prévost, né savant, se restreignait à mesure qu'il avançait dans la vie et prenait plus de critique en étudiant davantage. Il conseillait à Blosseville de s'attacher à quelque monographie, courte et limitée, qu'il pourrait honorablement mener à fin et dont quelque chose demeurerait toujours acquis à l'histoire. Mais Blosseville avait été touché par la chimère; s'il avait renoncé aux collections d'insectes, il chassait les nuées : reconstituer la monarchie légitime en l'accommodant aux conditions de la société moderne, défaire 1830, refaire 1815 et corriger 1789, il ne visait désormais à rien moins en politique, et, en histoire, il réservait toujours à ses loisirs futurs la gigantesque *Biographie normande*, où l'on traiterait en un égal détail et avec une égale compétence de Rollon et du marquis de Laplace,

de la chanson de Rolland et des odes de Malherbe, du Poussin, d'Orderic Vital, de Corneille, de la fondation du Canada et des cathédrales de Sicile; ajoutez, pour remettre choses et gens en leur ordre, en leurs proportions, une *Histoire générale de la Normandie* depuis Philippe Auguste jusqu'en 1789!

La Révolution de 1848 surprit et consterna tout le monde, bien que depuis dix-huit ans tout le monde eût contribué à la préparer et que tout le monde semblât l'appeler, sauf Louis-Philippe et Guizot, que ce refus, précisément, rendait impopulaires. Les partis, en ce temps-là, font penser à des collégiens qui joueraient avec un canon nouveau dont ils ne connaissent point le maniement ou dont ils ignorent la puissance; ils le surchargent, la pièce recule, bouscule, écrase tout à l'entour, et l'obus s'en va tomber, à quelques mille mètres, au milieu d'une usine en travail qu'il ensanglante et incendie.

La révolution accomplie, personne n'en sut que faire. Blosseville souhaita son ami Tocqueville au gouvernement provisoire et le vit entrer dans les conseils du prince-président; il s'enrôla lui-même à la suite de Léon Faucher et se rallia au prince. Le 2 Décembre ouvrit un chemin de Damas à beaucoup de royalistes découragés d'eux-mêmes et dégoûtés de leurs aventures: il sauvait la propriété, il assurait l'existence de la famille, il remettait l'instruction publique au clergé, replaçait l'Église en sa dignité éminente, expédiait au loin les démocrates et laissait entrevoir la reconstitution d'une cour où pourraient, sans déroger, trouver leur place ceux qui avaient dédaigné les Tuileries de Louis-Philippe! Bref, en 1857, Blosseville, candidat de l'empe-

reur, fut élu député au Corps législatif. Il était collègue de M. Troplong au conseil général de l'Eure. Il se consolait peut-être de tant de mécomptes de sa carrière en écoutant le Cambacérès du second Empire annoncer l'ère nouvelle en ces termes d'une rhétorique délicieusement officielle : « Le moment est donc propice pour faire fleurir toutes les branches de l'administration ! » En ce temps-là, au bord de la Seine, Gustave Flaubert, encore inconnu, corrigeait les épreuves de *Madame Bovary*.

Sur les années qui suivent, je ne retiens que cette conclusion : « C'est avec une parfaite satisfaction que Blosseville apprit la chute du système de gouvernement dont il avait été le favori et la victime. » L'administration qui lui avait donné un siège au Palais-Bourbon le lui avait repris. Elle s'était d'ailleurs mise en guerre avec l'Église. Blosseville revint à son premier rêve de monarchie légitime et libérale; mais ce fut un rêve sans agitation et dont le réveil ne le troubla point. Il présida le conseil général de l'Eure pendant les sessions fécondes en bonne besogne départementale de 1874, 1875 et 1876. Il comptait ces années, dit M. Passy, « comme les meilleures de sa carrière. » C'a été le compte de bien des survivants de sa génération.

Il mourut à quatre-vingt-sept ans, laissant le souvenir d'un homme excellent, cultivé, aimant sa grande patrie, travaillant activement à la prospérité de la petite. Bon Français, parfait Normand, il s'était proposé la carrière d'un homme d'État, celle d'un grand journaliste, celle d'un grand historien; il ne put jamais composer que la préface de ses œuvres et le programme de son parti. De tous les écrits historiques projetés par lui, un seul vint à terme : le *Dictionnaire topographique du département*

de l'Eure, et le plus clair de son travail fut encore sa part de collaboration à l'édition des trois gros volumes d'études d'Auguste Le Prévost, entreprise avec lui par MM. Passy et Léopold Delisle.

Blosseville n'a donc point donné ce qu'il croyait porter en lui; mais il reste de lui la figure d'un personnage aimable et fort intéressant. Il est singulièrement représentatif. On peut dire de lui, tout aussi justement que de son ami Le Prévost, qu'il est un groupe : pèlerins catholiques et royalistes, enrôlés sous la bannière de Chateaubriand, ils partirent, vers 1820, à la conquête de la terre promise, errèrent longtemps par d'étranges chemins de traverse, se crurent à Jérusalem quand on chanta à Notre-Dame le *Te Deum* de Napoléon III et ne trouvèrent, sinon la récompense de leurs fatigues, au moins le repos et le doux oreiller que sous la République parlementaire. Il leur faut savoir gré de leurs aspirations, qui étaient nobles, et de leurs efforts, qui ne furent pas tous stériles. Ils ont donné à la province une impulsion excellente. Ils ont aidé au renouveau de l'histoire. En politique, ils n'ont été que des candidats.

Blosseville le fut même ailleurs. Le gouvernement impérial, qui se piquait de faire fleurir, en même temps que les branches de l'administration, celles des connaissances utiles, ouvrit une large brèche dans le mur de l'Académie des sciences morales et politiques. Il y créa, en 1855, toute une section : politique, administration, finances; il fit dix académiciens; il y ajouta, en 1857, sept places de correspondants dans cette même section. Blosseville eut l'ambition modeste d'en obtenir une et s'inscrivit sur la liste des candidats. Il comptait sur M. Troplong et sur Tocqueville. Mais M. Troplong était

trop haut, Tocqueville, mourant, était trop loin, et le candidat déçu ne figura point sur le livret. Il y eût cependant été fort à sa place, et l'on n'y eût point trouvé d'homme, à tous égards, de meilleure compagnie.





# LA FRANCE ET LA PRUSSE <sup>(1)</sup>

APRÈS 1871

---

Le vicomte de Gontaut-Biron a rempli de la fin de 1871 à la fin de 1877, à Berlin, dans les conjonctures les plus critiques, la mission la plus difficile. Le duc de Broglie en a retracé la suite et détaillé les principaux épisodes avec les notes laissées par M. de Gontaut et avec ses propres souvenirs. Son livre a l'allure vive, le ton pénétrant, l'attrait enfin et l'intérêt des meilleurs mémoires.

Le caractère personnel, qui fait le piquant de ce genre d'ouvrages, se traduit ici, parfois, en traits de discussion acérée. C'est l'orateur parlementaire, le chef de parti, qui se retrouve et se trahit aux rencontres. Comment s'en étonner, à si peu de distance de luttes si passionnées? On a été, au contraire, frappé de la sérénité tout historique, de la hauteur de vues, qui marquent l'ensemble de ces études. Le duc de Broglie n'a rien donné où il ait déployé plus au large ses rares qualités

(1) *La Mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin*, par le duc DE BROGLIE, de l'Académie française, 1 vol. in-18. Paris, Calmann-Lévy, 1896. — *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne*, par le marquis DE GABRIAC, 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1896.

d'écrivain, une composition plus lumineuse avec moins d'apprêt, plus d'aisance dans la forme, avec une émotion plus discrète et plus communicative dans les grands passages, quand le patriotisme est en jeu.

A peu près en même temps que *la Mission de M. de Gontaut* paraissait un livre qui en est, pour ainsi dire, la préface et qui en forme le complément. Ce sont les *Souvenirs diplomatiques* du marquis de Gabriac, chargé d'affaires en Russie pendant la guerre de 1870, puis chargé d'affaires à Berlin dès que les relations furent renouées, en 1871. M. de Gabriac a encadré dans un récit remarquablement sobre des extraits de sa correspondance. Cette correspondance lui fait grand honneur : elle est prévoyante, judicieuse et d'une forme excellente. On trouvera dans ces *Souvenirs* nourris de faits et, cependant, d'une lecture facile de précieux renseignements sur la mission de M. Thiers en Russie, sur les tentatives de M. de Chaudordy pour obtenir une intervention de la Russie sur la politique de cette cour, enfin sur le rapprochement de l'Allemagne et de l'Autriche. Je me borne à les indiquer. Je ne veux extraire des volumes de M. de Broglie et de M. de Gabriac que les notes propres à définir nos relations, encore assez mal connues, avec l'Allemagne, dans les années qui suivirent immédiatement la guerre.

## I

M. de Gabriac arriva à Berlin le 4 juillet 1871. Personne ne croyait à la durée de la paix ; les financiers

déclaraient que la France ne pourrait pas payer la contribution de guerre ; les politiques soutenaient qu'elle ne le voudrait pas, et il est assez malaisé de savoir laquelle de ces deux hypothèses contrariait le moins les desseins du chancelier. Or, la France voulait payer ; M. de Gabriac avait pour instructions de l'affirmer en attendant que la France le prouvât. Il était le gardien d'une consigne de paix ; il sut garder cette consigne avec autant de dignité que de tact. La tâche était malaisée ; il le savait, et il ne l'éprouva que trop dans le premier entretien qu'il eut, le 12 août, avec M. de Bismarck. Cet entretien donne le ton de ceux qui suivirent. A peine M. de Gabriac avait-il exprimé son désir, sa confiance que les rapports s'amélioreraient entre les deux pays, que le chancelier se récria : « Il était heureux d'entendre ce langage, mais il ne pouvait s'y rendre ; la France ne voulait pas la paix ; le gouvernement ménageait l'opinion, l'opinion réclamait la revanche, la presse l'y animait... » M. de Bismarck étala des extraits de journaux, dont il avait toujours des collections sous la main. Puis il ajouta :

A vous dire franchement ma pensée, je ne crois pas que vous veuillez maintenant rompre la trêve qui existe. Vous nous payerez deux milliards, mais quand nous serons en 1874 et qu'il vous faudra acquitter les trois autres, vous nous ferez la guerre. Eh bien ! vous comprenez que, si vous devez reprendre les hostilités, il vaut mieux pour nous, sinon pour vous, que ce soit plus tôt que plus tard. Attendez dix ans et recommencez alors, si le cœur vous en dit. Jusque-là, ce serait pour vous un suicide, mais ceci est votre affaire. Je ne me fais pas d'illusion. Il ne serait pas logique de vous avoir pris Metz, qui est français, si des nécessités impérieuses ne nous obligeaient pas à le garder. Je n'aurais pas voulu, en principe, conserver cette ville pour l'Allemagne. Quand la question a été examinée devant l'empereur, l'état-major m'a demandé si je pouvais garantir que la France ne prendrait pas sa revanche un jour ou l'autre. J'ai répondu que

j'en étais, au contraire, très convaincu, et que cette guerre ne serait probablement pas la dernière de celles qui éclateraient entre les deux pays. Dans cette situation, m'a-t-on dit, Metz est un glacis derrière lequel on peut mettre cent mille hommes. Nous avons donc dû le garder. J'en dirai autant de l'Alsace et de la Lorraine. C'est une faute que nous aurions commise en vous les prenant, si la paix devait être durable, car, pour nous, ces provinces sont une difficulté. — Une Vénétie, répondit M. de Gabriac, avec la France derrière? — Oui, dit le chancelier : une Vénétie, avec la France derrière.

Nous n'avions, nous n'avons eu longtemps qu'une sauvegarde, et elle était bien précaire. M. de Gabriac eut le rare mérite de discerner, du premier coup d'œil, une situation que la France devait subir durant des années, et de la définir à notre gouvernement dans des termes d'une précision véritablement historique. Quelques jours après son entretien avec M. de Bismarck, le 22 août, il écrivit à M. de Rémusat, ministre des affaires étrangères :

L'Allemagne n'a plus rien à attendre d'une guerre nouvelle. Celle qui s'achève... lui a donné les trois choses qui lui manquaient : l'unité nationale, la suprématie militaire, l'argent de nos milliards. Elle désire donc, avec raison, très sincèrement la conservation de la paix, et ses défiances même, à notre égard, sont l'indice de la passion avec laquelle elle en souhaite le maintien... Il n'est donc pas douteux qu'aujourd'hui M. de Bismarck lui-même, voulût-il nous faire la guerre, ne le pourrait pas, si nous ne lui fournissions pas de prétexte. Mais, si nous lui en donnions un qui fût tant soit peu légitime, il le saisirait sans trop de regret, et il n'est pas douteux qu'il ne fût assez fort pour entraîner la nation.

« Sans trop de regret » était un euphémisme diplomatique. M. de Gabriac ajoutait aussitôt, et avec grande raison :

M. de Bismarck ne reconnaît au fond qu'une souveraineté réelle, celle du but à atteindre... Avant Sadowa, il était plus Français qu'un autre Allemand parce qu'il avait besoin de nous pour son grand objectif, qui était alors de rejeter l'Autriche de l'Allemagne et d'y obtenir la prépondérance pour la Prusse. Aujourd'hui, il est notre ennemi parce qu'il nous a fait trop de mal pour ne pas vouloir nous en faire davantage... Après la paix qu'il nous a imposée, il n'est que logique en voulant la conclusion, c'est-à-dire l'écrasement de la France pour la durée au moins d'une génération.

Il ne faut et il ne fallait surtout l'avoir ni pour auxiliaire secret, comme en 1866, ni pour ennemi, comme en 1870, car il brise ses ennemis et il compromet ses auxiliaires. Nous portons aujourd'hui le lourd fardeau de cette double faute...

Nous ne devons donc pas le perdre un moment de vue; nous devons éviter de lui fournir un prétexte de persuader à l'Allemagne que nous voulons recommencer la guerre, car il a de terribles moyens d'agir sur l'opinion... Il peut... mobiliser l'opinion par la presse, comme M. de Moltke peut mobiliser l'armée par un décret du roi. Et si le grief était à peu près plausible, l'Allemagne, tout en rechignant, mais nous sentant faibles, se remettrait en guerre pour achever notre destruction.

M. de Bismarck, après comme avant 1870, ne pouvait ni déclarer la guerre ni paraître, devant l'Allemagne, l'avoir provoquée. C'était, pour un machiavéliste de sa force, une partie de son art, et peut-être la préférée, d'amener ses adversaires à jouer son jeu et à faire les démarches compromettantes dont il avait besoin pour les perdre. Il a excellé en ces manœuvres insidieuses. L'Autriche en 1866, la France en 1870, se sont tour à tour précipitées aveuglément dans les pièges qu'il leur avait tendus et où il les avait attirées. Il avait besoin de prétextes pour persuader à la Prusse, à l'Allemagne surtout, qu'elles étaient attaquées: ces prétextes, il se chargeait lui-même de les susciter, de les suggérer à ses adversaires. Mais s'il se montra d'une dextérité infatigable à

saisir les occasions, au besoin à les faire naître, son procédé varia peu, et on le voit se répéter, sous diverses formes, depuis l'affaire des duchés jusqu'à la candidature Hohenzollern, depuis cette candidature jusqu'à l'affaire Schnœbelé. Il a toujours eu soin de se réserver une porte de sortie, un moyen de se dégager et de nier l'intention, pour le cas imprévu où l'adversaire lirait dans son jeu et garderait son sang-froid (1).

Cet avantage était peu de chose avec une nation aussi impressionnable, aussi emportée que la nation française, aussi facilement dédaigneuse des formes de procédure quand elle se juge lésée dans son honneur et dans son droit. Ce fut pourtant à cet avantage seul que la France dut, en 1867, grâce au marquis de Moustier, d'échapper à une guerre funeste; qu'elle dut, de 1871 à 1873, grâce à M. Thiers, de pouvoir mener à terme son œuvre de libération; qu'elle dut enfin, de 1873 à 1875, grâce au duc de Broglie et au duc Decazes, d'achever son œuvre de défense nationale et de recouvrer, avec son indépendance, la possibilité de nouer des alliances.

Les affaires Hohenzollern ne manquèrent pas durant ces années d'alertes cruelles. Tout y fut bon : un stationnaire qui demeurait à l'ancre à Civita-Vecchia et menaçait l'indépendance de l'Italie! des carlistes qui se réfugiaient sur le territoire français et menaçaient l'indépendance de l'Espagne! des évêques qui faisaient des mandements contre le *Kulturkampf* et menaçaient l'indépendance de l'Allemagne! enfin et faute de motifs indirects, la reconstitution même de l'armée française. C'est à deviner, à prévenir, à déjouer ce jeu de mines subtiles

(1) Voir, dans mes *Essais de critique et d'histoire*, les études intitulées : la Politique française en 1866, l'affaire du Luxembourg.

que dut s'employer M. de Gontaut-Biron, et c'est ce qui fait l'intérêt, par instants pathétique, de son ambassade à Berlin.

## II

Le choix de M. de Gontaut-Biron fut une des plus heureuses inspirations de M. Thiers. En désignant ce parfait gentilhomme et ce royaliste convaincu pour l'ambassade de Berlin, M. Thiers donnait un gage à la droite de l'Assemblée et l'associait directement à la plus noble partie de sa tâche, la libération du territoire. Les opinions de M. de Gontaut l'avaient jusque-là tenu éloigné des affaires; mais il s'y était préparé par la réflexion et par l'étude, étant de ces hommes qui ne se désintéressent jamais de leur patrie. Il avait l'âme haute et droite, profondément française, de la finesse, de l'observation, la possession de soi-même, la dignité de l'attitude, la dignité, plus imposante, de l'esprit et du cœur, une loyauté qui commandait le respect, une prudence qui déconcertait les calculs d'autrui.

De toutes les épreuves qu'il eut à traverser à Berlin il n'en connut point de plus périlleuses que celles que lui apportèrent les derniers mois de 1874 et le printemps de 1875. On ne pouvait plus soupçonner la France de ne vouloir pas payer; on trouvait qu'elle avait payé trop vite et qu'elle se relevait trop promptement. Le nombre des bataillons qui devaient, dans la nouvelle armée, composer nos régiments fournit à la presse allemande un prétexte à dénoncer les intentions hostiles et les pré-

paratifs belliqueux de la France. M. de Gontaut, qui était venu passer quelque temps à Versailles, à l'Assemblée, discerna en rentrant à Berlin des signes menaçants, les signes classiques de l'orage qui montait. Ce furent d'abord ses collègues d'Angleterre, de Russie, d'Autriche, qui l'avertirent d'être sur ses gardes, de prêcher la sagesse à Paris, de ne point s'éloigner de son poste, même pour quelques jours. Puis vint un conseiller que l'ancienneté de son séjour à Berlin, l'accès qu'il avait su se ménager auprès de M. de Bismarck, le caractère effacé de sa mission, mettaient à même de se renseigner mieux que personne, M. Nothomb, ministre de Belgique. Il rapporta à M. de Gontaut une conversation qu'il avait eue avec M. de Bismarck et M. de Moltke. « La France, avait dit M. de Bismarck, est incapable de supporter plus longtemps le poids dont sa réorganisation militaire charge ses finances; il faut qu'elle réduise ses armements ou qu'elle fasse la guerre; elle est acculée à une folie ou à une inconséquence. » Et M. de Moltke : « On a beau dire, moi, je ne vois que des faits; un bataillon peut être de mille hommes; cent quarante-quatre bataillons de plus, c'est donc cent quarante mille hommes que la France vient d'ajouter à son armée! C'est l'attaque à courte échéance, et nous ne devons pas l'attendre. »

Enfin, ce fut un agent prussien, M. de Radowitz, qui passait pour un des confidents de M. de Bismarck. Fut-il officieux, fut-il indiscret, trop zélé, désireux de se donner un rôle, ou céda-t-il simplement à cette loquacité qui se développe facilement chez les Allemands, et chez d'autres, vers la fin d'un dîner, même d'un dîner officiel? Toujours est-il qu'étant à table, à l'ambassade d'Angleterre, auprès de M. de Gontaut, il lui dit tout crûment : « Pouvez-vous assurer que la France, rega-



gnant son ancienne prospérité, ayant réorganisé ses forces militaires, ne trouvera pas alors des alliances qui lui manquent aujourd'hui, et que les ressentiments qu'elle conserve très naturellement pour la prise de deux provinces ne la pousseront pas inévitablement à déclarer la guerre à l'Allemagne? Et si nous avons alors laissé la France ressusciter et grandir, n'avons-nous pas tout à craindre? Et si la revanche est la pensée intime de la France (et elle ne peut être autre), pourquoi attendre pour l'attaquer qu'elle ait contracté des alliances? Convenez, en effet, que politiquement, philosophiquement, chrétiennement même, ces déductions sont fondées et que de semblables préoccupations sont bien faites pour guider l'Allemagne. » M. de Gontaut ne convint de rien, protesta des intentions de la France et releva, comme il convenait, la doctrine, soi-disant philosophique et chrétienne, de la guerre préventive. L'avertissement n'en était pas moins menaçant, et d'autant plus que dans les entretiens qu'il eut avec M. de Bulow, ministre des affaires étrangères, M. de Gontaut trouva ce diplomate « obscur, nuageux, plein de réticences et d'ambages ». C'est que M. de Bulow avait commandé à M. de Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne à Paris, une démarche significative, dont il attendait les effets. Mais les renseignements recueillis par M. de Gontaut avaient précédé, à Paris, les instructions envoyées à M. de Hohenlohe. Cet ambassadeur trouva le duc Decazes préparé à le recevoir et en mesure de parer les coups.

Le duc Decazes a laissé de grands souvenirs aux affaires étrangères. On peut dire qu'il est de ces politiques auxquels l'histoire profitera et qui, le temps venu, auront à se louer de l'ouverture des archives. Dans le présent, il était condamné à la tâche, très ingrate, de

rendre à son pays des services qui ne pouvaient être efficaces qu'à la condition de demeurer cachés. Très avisé, fertile en ressources, l'esprit prompt, sachant couvrir ses émotions intimes d'un voile d'ironie gasconne et dissimulant, sous la causerie fuyante d'un homme du monde très aimable, un esprit de conduite très suivi et une remarquable rapidité de décision, M. Decazes avait vu le péril et avait discerné, en même temps, le seul moyen qu'il eût de le conjurer. C'était d'une querelle d'armements qu'il s'agissait. Il importait de ne se point laisser surprendre, et si l'affaire éclatait, il était nécessaire que l'Europe, prévenue, pût juger de quel côté se trouverait l'agression et de quel côté la défensive. Ni la crainte n'était exagérée, ni la précaution inutile quand le duc Decazes transmit à nos principaux agents les avis qu'il avait reçus de Berlin. Il les avait mis en garde déjà : il les avait invités à montrer, en toute occasion, qu'en pourvoyant à sa défense, la France usait d'un droit sacré et remplissait le premier de ses devoirs, qu'elle ne menaçait personne, que sa conduite témoignait de la sincérité de ses intentions. Il leur prescrivit de faire ressortir l'injustice des dénonciations de l'Allemagne et le danger dont le système préventif, déclaré par les agents prussiens, menaçait la paix européenne. L'Europe laisserait-elle s'accomplir cet attentat d'une agression, en pleine paix, contre une nation qui usait simplement et loyalement des droits de la paix ? A Londres, à Pétersbourg surtout, des arguments de ce genre pouvaient être compris et écoutés. Ils le furent, et le duc Decazes eut, le 4 mai, l'assurance, donnée par le tsar et par son ministre, qu'ils ne laisseraient pas surprendre la France.

C'est alors qu'il reçut, le 5 mai, la visite du prince de

Hohenlohe. Cet ambassadeur n'apportait que des insinuations : l'état-major allemand ne pouvait se rendre aux déclarations pacifiques du gouvernement français ; il jugeait les armements excessifs, excessif aussi l'encaisse métallique de la Banque de France, qui constituait un vrai trésor de guerre... Il n'y avait pas à s'y tromper ; pour qui connaît la procédure diplomatique, c'était l'ouverture du procès. M. de Hohenlohe ajouta, toutefois, que ces insinuations n'étaient point officielles. Le duc Decazes en profita pour éviter de prendre acte de la démarche, et pour la réduire à une simple conversation. Il sut garder son sang-froid tant que le prince de Hohenlohe fut dans son cabinet, mais, dit le duc de Broglie, il « n'en éprouvait pas moins une émotion que je défierais tout homme de cœur de ne pas ressentir quand il sait que, d'un mot qu'il peut prononcer, dépend le sort de son pays et peut-être la vie d'un million d'hommes. » C'est sous le coup de cette émotion que le trouva l'ambassadeur de Russie, le prince Orlof. Le duc Decazes l'avait, de longue date, entretenu de ses inquiétudes. Il lui confia les propos du prince de Hohenlohe. « Mais enfin, dit le prince Orlof, que ferez-vous si l'attaque vous surprend à l'improviste ? — Ce que nous ferons ? nous nous retirerons derrière la Loire ; c'est là que nous concentrerons notre armée, et nous attendrons de voir si l'Europe laissera, en se croisant les bras, occuper, envahir, dévaster sans motif une nation sans défense. »

On sait la suite : l'éclatante correspondance du *Times*, la démarche de l'empereur de Russie, celle du gouvernement anglais. Déconcerté par la prévoyance et la prudente dignité du ministère français, M. de Bismarck nia tout ; il s'était, comme dans toutes les autres rencontres, ménagé sa ligne de retraite. Il se retira. « Vous avez été

inquiets, rassurez-vous, dit le prince Gortschakof à M. de Gontaut... Bismarck s'est montré animé des intentions les plus pacifiques ; il assure que les rapports avec la France n'ont jamais été meilleurs. » Le tournant périlleux était franchi ; mais M. de Gontaut sut ce qu'il en coûtait de déjouer les desseins du chancelier. On voit dans les derniers chapitres du duc de Broglie combien furent pénibles pour l'ambassadeur, mais encore utiles pour le pays, les deux dernières années qu'il passa à Berlin. Il en emporta un témoignage rare et significatif, celui du vieux souverain auprès duquel il avait été accrédité et qui, toujours, l'avait traité en gentilhomme : « C'est à vous, lui dit l'empereur Guillaume, que nous devons les bonnes relations avec la France ; oui, ajouta-t-il en prenant les mains de M. de Gontaut dans les siennes, c'est bien à vous. »

LES  
MEMOIRES DE BISMARCK (1)

---

I

Bismarck a vieilli, séquestré du monde et comme séquestré de lui-même, dans la disgrâce du maître, la seule chute qu'il eût redoutée ; dans l'inaction, la seule épreuve qu'il n'eût pas osé affronter de sang-froid. Il avait été un mécanicien prodigieux à manier la machine d'État, la machine à conquérir et tondre les peuples ; il y avait en lui du grand homme, mais il n'était grand homme qu'au service, et, congédié du service, il ne resta qu'un colossal mécontent, se racontant à lui-même ses luttes qui peut-être ne l'intéressaient plus, ses victoires qu'il jugeait compromises ; distillant en mots de fiel ses rancunes, ses haines, ses déceptions. Les grandes choses accomplies n'étaient plus qu'un souvenir qui s'évanouissait dans la nuit tombante ; les mots

(1) *Mémoires authentiques du prince Bismarck, Pensées et souvenirs*, traduits en français par M. JÆGLÉ. Paris, Le Soudier, 2 vol., 1899.

se perdaient dans les vagues rumeurs de la vie commune. Il se trouvait réduit, pour l'avenir, à l'histoire que lit le public, c'est-à-dire aux historiens, pédants à lunettes, gens à paperasses, condamnés à ramper sur les manuscrits et à disséquer en phrases sans moelle des choses mortes, qu'ils n'ont jamais vues vivre et que, les voyant même vivantes, ils n'auraient pas comprises.

Lui qui avait, plus adroitement que tout autre, joué de la crédulité humaine, manié la presse en grand et exploité cet appareil à éblouir les hommes, il en était tombé, pour le jour présent, à inspirer une correspondance de province, à entretenir, à mots couverts, en phrases coupées, des reporters de passage. Il en était venu, pour se distraire, à se mêler le dimanche à la foule des oisifs, des bourgeois étriqués, des soldats en permission, des commis en retraite, des ouvriers en chômage, des enfants, des flâneurs qu'il dominait de sa haute taille, et à regarder en passant, par-dessus leurs têtes, danser, sous d'autres mains, les fantoches dont il avait si longtemps tenu les ficelles. A force de s'imposer au monde, il avait pu se figurer qu'il était nécessaire au monde, et l'Europe, soulagée, ne le regardait même plus. Il disparut peu à peu, se paralysant en quelque sorte lui-même, plus isolé de la terre, entre ses sapins clairsemés, au milieu de ses plaines sans clôtures, que Napoléon sur son rocher au milieu de l'Océan.

Ses mémoires ne le grandissent pas. Le commentaire qu'y a joint Moritz Busch le diminue. Sa voix impérieuse se fausse dans ce phonographe historique et se décompose en accents grêles et nasillards. Ses facéties énormes de géant en liesse songeant, après boire, aux trônes

renversés, aux chancelleries sens dessus dessous, à tant de souverains en exil, à tant de diplomates en déconfiture, à de si beaux vols de corbeaux, les soirs de bataille, sur les charniers humains, à de si formidables entailles dans le corps des nations, à de si joyeux crocs-en-jambe donnés aux doctrines, à de si réjouissantes cabrioles imposées aux doctrinaires, ces intermèdes où l'on devine, quand l'auteur les jouait lui-même, du Shakespeare en action, ne nous donnent, ici, que l'impression décevante d'une visite au cabinet de figures de cire, avec auditions téléphoniques et cinématographiques. Plutarque valait mieux.

## II

Les *Mémoires* sont un livre dur et triste, comme l'a été la vieillesse de l'homme qui les a écrits, comme l'est, à l'entrée de l'hiver, le pays où il les a composés. La vie s'y est desséchée en raisons d'État. Il n'y reste rien ni du charme, de la séduction qu'avait l'homme dans ses moments d'abandon ou dans ses moments de coquetterie, ni de cette puissance à dominer les hommes en les frappant à l'épaule, en les prenant à la gorge, qui fut son caractère. On retrouve ses traits dans le portrait qui est au frontispice ; on les oublie en lisant le livre. Il y a de la pâture pour les historiens, des chapitres substantiels à découper en notes, mais très peu de pages d'histoire et, comme on dit, « de choses vues. » L'acteur ne se révèle et ne se met en scène que dans le chapitre sur les négociations de Nikolsbourg. C'est un acte

de grand drame historique, qui montre ce que Bismarck aurait pu écrire s'il avait pris le loisir de se regarder vivre. Le connaisseur d'hommes ne se manifeste que dans le portrait du vieux maître, glorieusement, fidèlement servi, mais servi souvent dans la contrainte, parfois en étouffant la colère.

L'ironiste, le persifleur amer, qui découpa, pour les lancer à travers les salons et les chancelleries, tant de silhouettes grimaçantes de ses contemporains, ne paraît que dans les passages de rancune et de vengeance, passages de perspicacité aiguë, d'expression coupante, parfois féroce, où les figures des adversaires, des rivaux, des ennemis, traversent les mémoires : Gortschakof, Arnim, les deux impératrices, l'Allemande et l'Anglaise, Augusta et Victoria, aussi *hostiles*, aussi étrangères pour Bismarck l'une que l'autre. Bismarck n'était point ce qu'on appelle un « féministe ». Je ne sais comment il se serait tiré d'affaires avec Élisabeth ou la grande Catherine, mais les autres, les plus fines et les plus belles, les charmeuses et les intrigantes, des Médicis aux Marie-Thérèse, des Maintenon aux princesses des Ursins, auraient perdu avec lui leur temps et leur art ; toutes leurs coquetteries n'auraient pas plus amadoué le chancelier de fer que les friandises d'une belle voyageuse, jalouse d'approcher l'exilé de Friedrichsruh, n'auraient adouci le formidable *Reichshund*, le dogue d'Empire, qui veillait sur la solitude de son maître. Les femmes ne l'ont jamais servi ; elles l'ont trop gêné, trop énervé. Il ne s'est jamais égaré, même en rêve, dans les jardins enchantés de l'Arioste et du Tasse ; l'opéra-ballet ne lui disait rien. Il a eu trop souvent des réveils de Gulliver à Lilliput ; il a trop souvent, pour déchirer des toiles d'araignée, levé son bras bardé



d'acier et frappé, de tout le poids de son armure, des coups de poing à le faire trébucher lui-même; il s'en venge, sans légèreté.

C'est le grand contraste entre lui et Metternich. Il n'y a guère d'ailleurs entre eux que des contrastes, sauf en l'art diplomatique, où ils s'égalent : la ténacité à ourdir une trame subtile, à suivre leur pensée de derrière la tête, l'habileté à saisir le joint, l'astuce supérieure dans la duperie des hommes. Metternich s'est beaucoup occupé des femmes, il les a beaucoup occupées de lui; il en a profité. Sa ruse était faite d'insinuation, de grâce, de frivolité apparente. Bismarck s'est beaucoup occupé des journalistes, les a beaucoup employés et a su se servir d'eux; sa ruse se dérobaît sous une franchise apparente, de la bonhomie, de l'exubérance, souvent du cynisme. Il y avait de l'Italien en Metternich, de la quintessence d'Italien, de l'Italien d'Église; il y avait en Bismarck du Yankee, lanceur, brasseur d'affaires, joyeux vivant et calculateur âpre. On ne peut dire lequel des deux illustres Allemands était de relations moins sûres et de rencontre plus fâcheuse quand on les trouvait sur son chemin. A les juger à l'œuvre, la bâtisse de Metternich, toute en façade, charpente légère, postiches, toiles peintes et décors de comédie, est d'une architecture plus ingénieuse, élégante et illusoire; elle a duré trente ans, ce qui est quelque chose pour un échafaudage. Bismarck a construit une forteresse, avec bastions, fossés, réduits; il a eu, pour apporter les pierres, toute une nation, puissante, laborieuse, guerrière, voulant son unité nationale et son indépendance. Elle semble bien à l'abri de l'assaut, même de l'inondation; toutefois, il ne faut pas que la garnison sorte, car elle s'exposerait au risque

des batailles, où la fortune est changeante. Le Prussien a donc fait, d'après toute apparence, de plus solide besogne que l'Autrichien ; mais il a eu affaire à moins forte partie. Pour ne parler que du génie des négociations, il en a fallu moins pour dicter la paix aux Autrichiens, aux Allemands et aux Français vaincus, que pour conduire Napoléon à l'impasse du congrès de Prague, où il fut traqué, définitivement (1).

### III

J'ai cité les passages des *Mémoires* où l'homme paraît. Ils ont, par cela même, une valeur littéraire ; ils sont vécus ; ils ont la suite, les proportions ; ils sont ressentis, l'expression y est forte, saisissante, imagée. Le reste n'est ni disposé ni écrit ; il ne semble point de la même plume, à peine de la même pensée. Il y manque jusqu'à cette composition intime et comme inconsciente, que la pensée forte, conséquente, donne au récit d'actions voulues : la volonté qui a fait les actions tient alors lieu de méthode dans le récit. Les *Mémoires* donnent trop souvent l'impression de notes ébauchées, d'une rédaction de secrétaire. La pensée s'y échappe, les souvenirs s'égarerent en digressions. Il faut quelque effort pour se rendre compte qu'on lit, écrits par lui-même, les récits d'un homme qui a préparé, conduit, accompli une des grandes révolutions politi-

(1) Voir, dans mes *Essais d'histoire et de critique*, l'étude intitulée : Metternich.

ques de l'histoire, changé la figure de l'Europe et bouleversé la vie des sociétés européennes par une des plus rudes tempêtes qu'elles aient essuyées.

Tout au contraire de la plupart des auteurs de mémoires, qui se guignent, s'enflent, se font centre du monde, s'attribuent non seulement les intentions des choses qu'ils ont faites, mais de toutes les choses qui se sont faites de leur temps, s'érigent en interprètes et en lieutenants de la Providence, Bismarck, sans le vouloir, assurément, diminue, en son livre, et son œuvre et sa personne même. Tout s'y étrique et s'y rapetisse aux mesures du théâtre sur lequel il a débuté et où il a fait jouer sa première pièce : la cour de Prusse pour scène, la Confédération germanique pour salle de spectacle. Il s'est créé là son optique. Quand il représente le grand drame historique dont il est l'auteur, le souffleur, le metteur en scène et le premier rôle, il le ramène, malgré lui, aux dimensions de cette scène, à la taille des acteurs de sa troupe, à la médiocrité de son public de principicules, de diplomates, de gens de cour, de gens du monde, de gens d'affaires et de politiques, à la fois frivoles et lourds, amenés là sans savoir comment, bâillant au spectacle qu'ils ne comprennent pas : tous agités de leur petit personnage, de leurs petits intérêts, de leurs petites intrigues, bavardant à voix basse tout le long de la pièce, et impatientes, la pièce finie, de retourner à leurs petites affaires. Il y a la même distance entre ce théâtre, ce public et l'œuvre qui s'y joue qu'il y avait, à Weimar, entre le poème de *Faust* et le théâtre de cour dont Goëthe était l'intendant.

C'est qu'en effet, si l'œuvre est puissante, les moyens politiques ont été très souvent mesquins ; si l'idée maîtresse est d'une clarté, d'une continuité extraordi-

naire, elle est singulièrement étroite. Tout part de la Prusse, tout s'y ramène. L'Allemagne n'est que l'instrument, le moyen. Si Bismarck a fait une grande Allemagne, c'est afin qu'une grande Prusse la dominât. Le tableau manque d'horizon. C'est par cette absence de grand air, ce ciel bas, ce manque d'échappées lumineuses, que pèchent les *Mémoires*. Bismarck y apparaît inférieur à un Stein, à un Cavour. Il a fait, comme eux, une grande œuvre nationale : la nation n'a point été son objet. Il a spéculé sur les aspirations et les forces du peuple allemand, il les a exploitées, il a fait accomplir aux Allemands l'ouvrage que par eux-mêmes ils étaient hors d'état d'entreprendre, mais a-t-il aimé ce peuple ?

Il parle de l'Allemagne comme un ingénieur ferait d'une mine du Harz ou de la Silésie : il la creuse, l'aménage, la met en valeur ; il y enrégimente un peuple immense d'ouvriers ; il bâtit pour eux des villes et des hôpitaux ; il bâtit, pour employer le métal tiré de terre, des usines colossales de canons ; il construit des chemins de fer et des ports pour assurer des débouchés aux produits des usines ; mais tout cela n'est que pour faire son métier d'ingénieur et procurer au propriétaire de la mine la royauté de l'acier ou l'empire du fer. Je ne prétends pas que Bismarck n'ait point, dans le secret de son cœur, aimé le peuple allemand autant qu'il aimait la gloire du roi de Prusse ; je dis qu'il se présente ainsi en son propre livre, et je le juge sur son témoignage posthume devant la postérité.

Mais si, dans ce livre, l'éclair même du génie machiavélique s'éteint sur les pages ternes ; si la magnanimité, qui n'a point de cote à la bourse politique, et dont l'auteur ne parlait qu'avec ironie, est absente ; si l'on n'y

sent percer — en aucun passage — l'humanité juste ou au moins pitoyable, la nature humaine s'y découvre cependant par ses faiblesses et l'on y voit l'envers, pauvre et laid, du décor. Nulle part n'apparaît en lumière plus crue, ne s'étale en platitudes plus humiliantes à l'orgueil humain, le maigre canevas sur lequel se brodent les grandes actions de l'histoire. Nulle part on n'apprend par des exemples plus rabaissants par quels motifs subalternes se décident les affaires que les peuples ne trouvent peut-être si magnifiques que parce qu'ils les payent de leur sang, tout ce qu'il y a de gauche et de boiteux dans la marche des souverains et de leurs ministres, de combien de misères enfin est faite l'œuvre de l'homme d'État, misères qu'il cause et misères qu'il endure : misères du métier à apprendre parmi les petites affaires et les petites gens, misères du métier à exercer au milieu des jalousies, des intrigues de cour, de la résistance sourde des rivaux, des incertitudes du maître.

Il a été plus facile à Bismarck de remuer l'Europe à coups de télégrammes et de lancer les peuples en délire les uns contre les autres, que de convaincre, à force de raisons et documents en main, son prince à se résoudre à sa propre grandeur.

#### IV

Pour peu qu'on ait approché quelques hommes d'État ou simplement lu leurs mémoires, leurs lettres intimes, on est frappé généralement de la disproportion des des-

seins qu'ils s'attribuent, des motifs qu'ils allèguent et de ceux qui, dans l'instant de l'action, les ont décidés; du contraste qu'il y a entre les circonstances où la décision a été prise et les conséquences qu'elle a produites. Les contemporains, par complaisance d'imagination, rétablissent l'harmonie, créent à la scène un cadre, aux personnages des attitudes, et la légende se forme. Les historiens, faute d'avoir manié les affaires et connu de près les hommes, recomposent l'événement et font un tableau de musée. L'homme d'État lisant le commentaire du journaliste, ou plus tard, dans sa retraite, le commentaire de l'historien, se dit, dit à ceux qui l'entourent : « Ce n'est pas cela ! C'est arrangé. » Et il ne sait souvent ce qui lui déplaît le plus de la caricature des uns ou de la chromolithographie des autres.

Rendons cet hommage aux *Mémoires* de Bismarck : le coup de pouce littéraire ne s'y trahit pas. J'engage les amateurs à lire le récit du souper historique, le souper de la dépêche le 13 juillet, à Berlin; je les engage surtout à méditer, dans le chapitre intitulé *Versailles*, les délibérations auxquelles donna lieu le choix du titre que prendrait Guillaume I<sup>er</sup>. Si le temps et le lieu n'étaient, pour nous, remplis de souvenirs sinistres, la scène dans sa solennité pédante, avec son mélange d'arguties de protocole et de vanité de droit divin, nous paraîtrait plus que plaisante : du comique shakespearien, mais du comique cependant. C'est un pendant aux immortelles disputes de préséance de la famille Bonaparte à la veille du sacre; il faut bien l'avouer, les Bonaparte, ce jour-là, se sont montrés mûrs pour le trône et ont ressenti le coup de la grâce dynastique.

Si d'ailleurs on veut conserver quelque illusion sur la morale politique des gouvernements d'ancien régime et

la vertu des principes monarchiques, il faut se garder d'ouvrir ce livre d'un homme qui a fait un empereur et détruit des royaumes. De prince, il n'en connaît qu'un : son maître, quand il lesert ; des principes, il n'en a qu'un : l'intérêt de ce maître. Il ne s'en laisse accroire sur rien. En 1857, en un temps où, selon un autre Prussien, Gerlach, tout était *bonapartiste* en Europe, Bismarck écrivait : « Combien y a-t-il encore, dans le monde politique actuel, de formes politiques qui n'aient pas leurs racines dans le sol révolutionnaire?... » Il les passe en revue : Angleterre, France, Espagne, Portugal, Suède, Belgique, Hollande, Allemagne surtout. « On ne peut alléguer un titre de possession absolument légitime. Il semble qu'on leur pardonne une source illégitime, dès qu'on n'a aucun danger à redouter de leur part, et que, dès lors, on ne se formalise même plus, au point de vue des principes, de les entendre avouer sans rougir l'iniquité de leur origine ou même s'en glorifier. »

Pour lui : « Je suis, dit-il, fidèle à mon prince comme l'étaient les Vendéens à leur roi ; quant aux autres princes, il n'est pas en moi une goutte de sang qui ressente la plus faible idée d'obligation envers eux, ne fût-ce que pour lever le doigt en leur faveur. » L'Europe monarchique en était là lors du procès de Charles I<sup>er</sup> et de celui de Louis XVI. Elle n'a pas changé. Mais, à cette fidélité même, tout exclusive, il y a encore une condition et une limite. La fidélité au prince se fonde sur « un royalisme sincèrement convaincu » ; toutefois « ce royalisme n'est possible que par un attachement réciproque entre maître et serviteur : c'est ainsi que notre droit féodal supposait la *fidélité* comme condition première de part et d'autre. Des rapports tels qu'ils existaient entre l'empereur Guillaume et moi ne sont pas forcément fondés

sur le droit public ou le droit féodal : ils sont personnels. » Voilà qui porte loin, donne à penser au philosophe et à réfléchir aux rois.

Et cependant si le maître n'eût été sans lui qu'un vieux gentleman sur le trône de Prusse, Bismarck, sans ce maître, eût-il été autre chose qu'un « aigle en cage » de plus en Allemagne ? Et l'un et l'autre, sans le glabre et silencieux Moltke, qui ne souriait qu'à l'idée des batailles, n'auraient-ils été autre chose qu'un vieillard aventureux mis en mal de conquête par quelque Alberoni ?

## V

Pour nous autres Français, ce livre est particulièrement instructif, autant par les aveux qu'il contient que par les réflexions qu'il suggère. Dès le lendemain de Sadowa, Bismarck avait jugé qu'une guerre avec la France était nécessaire pour unifier l'Allemagne entre les mains de la Prusse, mais il avait jugé aussi que, pour atteindre cet objet, cette guerre devait être déclarée par la France, que la France s'y devait donner les apparences d'une agression contre l'Allemagne, ses territoires, son indépendance nationale, son unité. Il employa tout son art à s'attirer cette agression.

Il a joué, toute sa vie, avec une habileté consommée des passions des cours et des passions du public, de l'intrigue de salon et des manœuvres de presse. Toutefois, il sut se ménager des sorties, des moyens de retraite : il sut toujours et également se préparer soit à appeler l'Allemagne aux armes si la France se laissait prendre au



piège, soit à crier à la calomnie, à protester de ses intentions pacifiques si la France était assez perspicace et maîtresse de soi-même pour se tenir en garde.

C'est le jeu qu'il a joué en 1867, lors de l'affaire du Luxembourg, et que déjoua si dignement le marquis de Moustier. C'est le danger dont nous préserva, en 1875, la politique si clairvoyante et si prévoyante du duc Decazes. C'est le péril dont le gouvernement de M. Grévy nous tira par son calme et son esprit juridique lors de l'incident Schnœbelé. Une fois, et dans la plus tragique de ces conjonctures, la retraite sembla coupée à Bismarck : grâce à l'habileté ferme de M. Benedetti, grâce aussi à la sagesse du roi, l'affaire Hohenzollern, destinée à jeter la France hors de soi-même, tournait à la confusion du ministre prussien. Bismarck pensait à démissionner, Moltke et Roon se plaignaient de ne pouvoir se retirer comme lui. On sait comment un télégramme daté d'Ems, le 13 juillet, et portant la réponse du roi à la demande de garanties d'avenir partie de Paris le 12 juillet, offrit à Bismarck l'occasion de sa revanche; par quelle riposte, et de quelle formidable insolence! il sut, d'un trait de plume, regagner sa guerre.

## VI

Ce n'est pas la seule leçon : en voici une autre, plus importante, car elle n'est pas seulement rétrospective. C'est l'intérêt qu'il y a, qu'il y aura toujours à en appeler à l'Europe. Bismarck n'a cessé de faire dire, et par tous les moyens, à nos gouvernants en 1870 et en 1871,

que nous aurions avantage à négocier directement avec lui. On l'a cru, et l'on s'est singulièrement abusé. Il aurait suffi, cependant, de se rappeler l'affaire du Luxembourg. Il faut voir, au cours de la guerre, avec quelle anxiété Bismarck suivait le progrès des efforts intelligents et patriotiques de M. de Chaudordy pour nouer une intervention de l'Europe. On a affecté après la guerre et dans les premiers temps de sourire de cette diplomatie de délégation, diplomatie de province ! Bismarck la prenait terriblement au sérieux, et il avait raison. Parlant des lenteurs du siège de Paris, il dit : « Le retard du dénouement me causait de plus vives inquiétudes encore ; c'était, sur le terrain politique, la crainte d'une intervention des neutres. Plus la lutte durait, plus il fallait compter avec cette éventualité... Au moment du voyage de M. Thiers à travers l'Europe, en octobre, *l'Europe restait introuvable*. Mais, dans chacune des cours neutres, on pouvait arriver un jour à découvrir cette puissance. Il eût suffi de la moindre impulsion qu'un cabinet eût donnée à l'autre... » Plus loin : « Dans les derniers mois avant les négociations de Versailles, le danger d'une immixtion de l'Europe m'inquiétait journallement. » Et voici, pour conclure :

Je redoutais déjà, à Versailles, que la participation de la France aux conférences de Londres ne fût utilisée pour greffer, avec l'audace dont Talleyrand avait fait preuve à Vienne, la question franco-allemande sur les discussions prévues par le programme. C'est pour ce motif que, malgré mainte intercession, j'ai mis en œuvre les influences du dehors et celles du pays pour empêcher Jules Favre d'assister à cette conférence.

Ce sont les mêmes motifs qui lui conseillèrent, en 1875, de reculer avec tant de méchante humeur et en montrant les dents, mais, enfin, de reculer. Ses notes sur cette

crise, beaucoup plus sérieuse qu'il ne lui convient de le reconnaître, sont à la fois diffuses, sommaires, contradictoires. On voit, entre les lignes, surgir, comme d'une écriture cryptographique, la vérité sur le rôle qu'il a joué et qu'il nie. Ne retenons que cet aveu qui se tourne pour nous en conseil :

L'opinion de nos autorités militaires s'accordait à dire qu'en 1875 notre victoire dans une guerre avec la France eût été probable; mais ce qui l'était moins, c'est que les autres puissances fussent restées neutres... Si, à cette époque, nous avions voulu recommencer la guerre pour empêcher la convalescence de la France encore malade, il y aurait eu sans doute quelques conférences mort-nées pour éviter la guerre; ensuite notre expédition en France se fût trouvée dans la situation que je redoutais tant à Versailles, quand je vis le siège de Paris traîner en longueur. La guerre ne se serait pas terminée par un traité de paix conclu en tête à tête, mais par un Congrès, comme en 1814; la France vaincue aurait siégé à ce Congrès, dirigé peut-être, comme à cette époque, par un nouveau Talleyrand, tant était grande la jalousie qu'on avait contre nous.

## VII

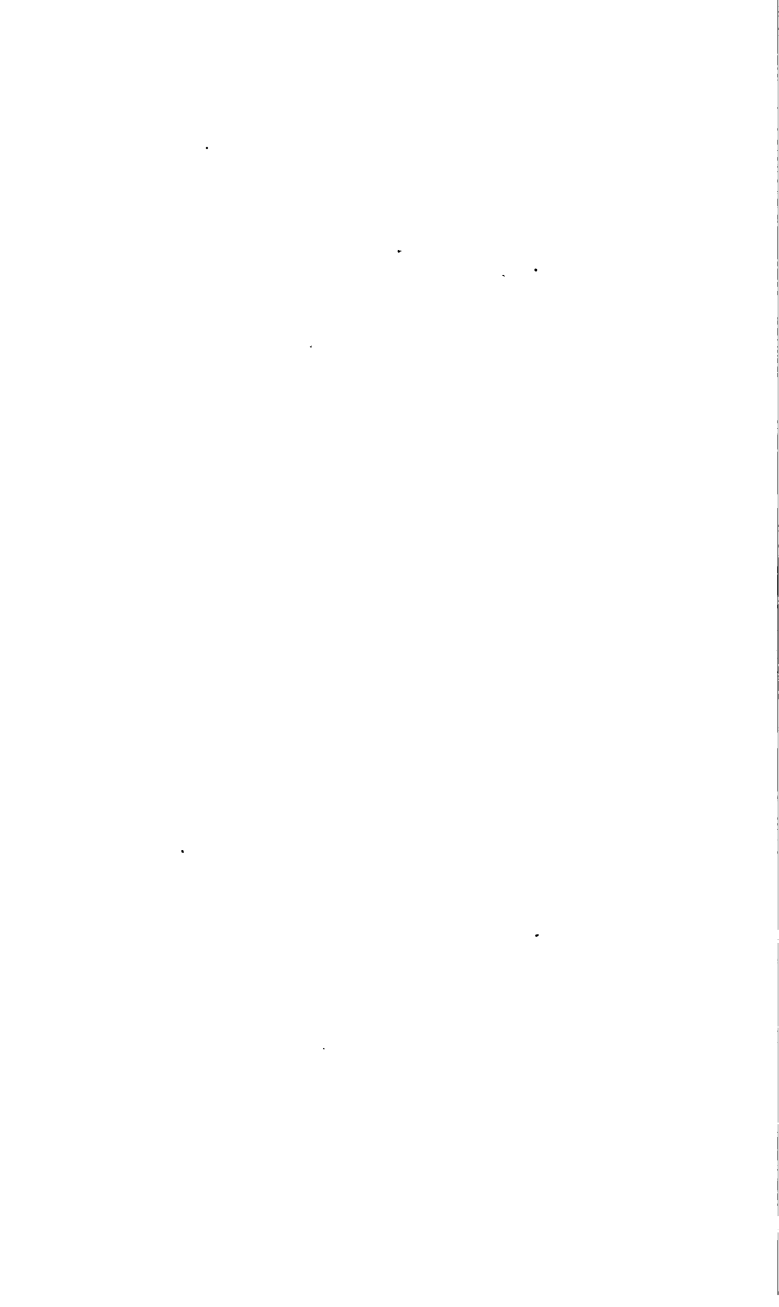
Il a eu du bonheur. Nul ne peut dire ce qui serait advenu de lui et de sa politique, s'il eût rencontré pour faire sa partie un Talleyrand, un Metternich, un Cavour. Il n'a trouvé d'obstacles insurmontables pour lui que dans la seconde partie de sa carrière. Il ne les connaissait pas, il ne les soupçonnait même point; ils l'ont déconcerté à son tour. Il a vu de loin Léon XIII, et il a reculé en s'inclinant. Il s'est heurté au tsar Alexandre III, et il a salué, non sans éprouver quelque

vertige. Ce sont moins, en ces rencontres, les hommes qui l'ont troublé que je ne sais quoi d'inconnu, de menaçant, qu'il devinait derrière eux, qui les portait, les faisait plus grands que ses mesures habituelles. Ce n'est pas le vaisseau sortant de la brume qui l'a surpris, encore moins le pilote, si imposant qu'il fût, qui lui a imposé; c'est la poussée mystérieuse du flot, c'est la marée montante, venant de très loin et allant ou ne sait où; c'est l'avènement des masses humaines dans la politique.

Bismarck avait connu des tsars, des diplomates russes; il aperçut la nation russe surgissant dans l'histoire de Russie et débordant l'Europe. Il avait connu des papes, des prélats, des monsignors; il vit les peuples catholiques surgissant dans l'Église et débordant l'État. Il avait connu des diplomates allemands, des courtisans, des officiers, des professeurs, des journalistes; il vit la nation allemande agitant ses propres destinées, se mêlant de ses propres affaires et débordant la Prusse et sa chancellerie. Enfin, par-dessus tout, ce monstre : une démocratie française se gouvernant, refaisant un Trésor, réorganisant une armée, gardant la paix, fondant des colonies, capable d'alliances. Il reconnut qu'il s'était trompé en ne comptant avec aucune de ces grandes choses, et il vécut assez pour mesurer ses grandes fautes : la lutte avec l'Église, où faillirent sombrer l'unité de l'Allemagne et l'hégémonie prussienne; le marchandage avec la Russie, qui rompit l'alliance sans laquelle ni Sadowa ni Sedan n'auraient été possibles; la séparation creusée entre la France démocratique et l'Allemagne unie, la méconnaissance du caractère français, l'erreur de le croire plus épris d'orgueil qu'épris de justice, plus attaché à sa suprématie que fidèle à des frères séparés; la perte de la plus belle occasion qu'ait rencontrée un

homme d'État : fonder sur la paix la grandeur de sa patrie, par une combinaison qui, seulement conçue, l'eût élevé au-dessus de lui-même ; qui, seulement osée, eût fait de lui un joueur magnifique, et qui, réussie, eût fait de lui un très grand homme.

Il a fini dans l'inquiétude et l'amertume. Les *Mémoires* s'arrêtent sur l'acte le plus dramatique : la toile tombe et les lumières s'éteignent avant le dénouement. La page blanche sera sans doute imprimée plus tard. On devine ce qu'elle pourra contenir : la catastrophe de l'homme écrasé par son propre ouvrage : l'empire et l'empereur ; succombant par ce qu'il a voulu tout-puissant en Europe : le roi de Prusse.



## SCIENCE ET PATRIE

---

*Allocution prononcée au vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Société des anciens élèves de l'École des sciences politiques, 20 mars 1900.*

Je vous remercie d'avoir convié vos anciens professeurs à cet anniversaire. Nous avons été les parrains de votre société, il y a un quart de siècle. Les plus heureux d'entre nous sont encore ici pour assister aux noces d'argent et s'asseoir, à la table des aïeux, au banquet qui réunit autour d'eux leur postérité. Car vous êtes, messieurs, notre postérité vivante, celle en laquelle, si la récompense promise aux hommes de bonne volonté s'accomplit pour nous, nous devons être bénis jusqu'à la quinzième génération et même bien au delà. Vous répandez autour de nous cette bénédiction. Le bruit joyeux de vos voix monte à nous comme la cloche du soir, messagère du repos pour ceux qui sont las de la course, berceuse de sommeil pour ceux qui travaillent encore, et demain, au matin lumineux, elle sonnera le réveil pour les jeunes, qui, le cœur allègre, reprendront l'ouvrage et le continueront.

Il n'y a d'ouvrage fécond que celui qui se continue ainsi. Il n'y a de maître que par les disciples. Il n'y a d'école que par les élèves. La nôtre a toute son efficacité dans la méthode qu'elle pratique, dans l'esprit qui l'a suscitée. Cet esprit est dans une date : 1871, et dans un mot : *relèvement*. Voilà d'où nous sommes partis, et si nous sommes arrivés à quelque chose, c'est pour être restés fidèles et dociles à cette impulsion première de nos raisons et de nos cœurs. Il s'agissait, la bêche et le râteau à la main, de nettoyer le sol, de le débarrasser des débris, des ruines qui l'encombraient, d'en arracher les souillures de l'invasion et de la guerre civile, et, la surface ainsi dégagée, de remuer la bonne terre de France, de la rendre à l'air pur, au soleil, d'y recreuser vaillamment le sillon des ancêtres et d'y semer la graine de la moisson nouvelle. On a vu des obus éclater sous le soc de la charrue, blesser le laboureur et ses chevaux, ensanglanter le champ à peine reconquis, comme pour rappeler que la guerre avait passé par là, et qu'un peuple qui veut travailler doit garder sa frontière. On a vu, ainsi qu'aux temps prédits par Virgile, les abîmes de la terre se découvrir tout à coup, le passé remonter à la vie, les siècles se rejoindre, les tombes englouties s'ouvrir, les squelettes énormes des ancêtres, leurs armures de colosses s'étaler aux yeux comme pour nous rappeler que notre France est très vieille, qu'elle avait le culte de ses morts, que nos pères étaient forts et vaillants, que les nations durent selon leur volonté de vivre et leur puissance d'aimer et que, si massifs et robustes que soient les monuments de pierre qu'elles élèvent à leur gloire, la frêle enveloppe de chair, incessamment renouvelée, défie les cataclysmes, défie la mort même, perpétue les traits et le caractère des aïeux et parti-



cipe, toujours changeante et toujours identique, à l'immortalité de l'âme qui l'anime.

Voilà, messieurs, la part du cœur, la part de l'espérance dans l'œuvre que nous avons entreprise. Vous êtes là pour démontrer que ce n'était pas la part de l'illusion.

La méthode, ç'a été d'appliquer à l'étude des phénomènes sociaux et politiques, œuvre de la nature humaine, les mêmes procédés d'observation, de comparaison, de critique, qui sont la méthode des sciences de la nature physique : nous laisser guider par les faits, seul moyen de les suivre ; les comprendre dans leur enchaînement, et leur demander leurs lois, seul moyen de les gouverner ; et, cependant, n'oublier jamais que ces faits sont des actes d'hommes, des actes d'âmes, âmes passionnées, misérables, aimantes, douloureuses, des âmes sœurs des nôtres, de sorte que l'investigation, ici, doit être accompagnée de sympathie et que, si les faits, comme on dit, restent brutaux, le savant doit être pitoyable.

Nous avons porté très haut nos visées pour la jeunesse que nous voulions élever au labeur national. Ne croyez pas, cependant, que je veuille, pour cela, rabaisser le moins du monde cette partie considérable de nos programmes, et dédaigner toutes ces chambres de notre maison qui sont consacrées aux études techniques, aux études préparatoires des carrières. Il la faut, cette préparation ; nous la donnons de notre mieux ; et elle nous est profitable autant qu'à nos élèves : elle contribue à nous assurer le pain quotidien, et elle nous permet d'accomplir l'autre partie de notre tâche, la principale, l'essentielle. Nous subissons cette loi commune, d'acheter par le travail professionnel le travail indépendant de l'esprit.

C'est quelque chose, aussi, d'avoir peuplé de nos élèves tant de ces palais bâtis par l'État pour sa formidable et nécessaire industrie politique : laboratoires, usines de la force, de l'alimentation sociale, sources de mouvement, sources de prospérité, quand la machine rend ce qu'elle doit rendre et fonctionne librement.

Que j'en ai revu déjà, de figures entrevues sur nos bancs, défilant à travers les assemblées, les conseils du gouvernement, les administrations, les magistratures, les ambassades!...

Mais si ce n'était qu'un cortège qui passe, ce ne serait pour nous que la flatterie d'une gloire très vaine. Ce n'est pas pour que nos élèves arrivent et pour qu'ils passent, que nous avons prétendu les former ; c'est pour qu'ils demeurent, et, à défaut de leurs personnes, leur influence et leurs idées.

J'ajoute que ce ne serait encore là qu'œuvre d'exception, et, par suite, œuvre insuffisante. Ce qui fait l'œuvre, ce qui fait l'École, c'est la foule de jeunes gens qui y arrivent de partout, sans autre dessein que d'y cultiver leur esprit, d'y étendre leurs connaissances, d'y apprendre à penser sur les affaires politiques et sociales, d'y apprendre à travailler et à servir, dans la mesure de leurs forces et selon les circonstances de leur vie, les intérêts du pays. Ceux-là qui sont légion, c'est la troupe, l'infanterie qui gagne les batailles, qui a le nombre, qui a les jambes, qui a l'élan. C'est, dans une démocratie où tout se ramène et se doit ramener au suffrage universel, les éclaireurs, les guides naturels de ce suffrage qui a ses rayons et comme ses coups de grâce dans les grandes crises de la nation, dans les grands périls de l'État, et qui n'a alors qu'à écouter son instinct, celui de la France, mais qui, dans les choses courantes et

communes de la vie, a besoin, comme tous les souverains, j'entends les rois et les empereurs, qu'on lui mâche la besogne, rapporte les affaires et pose les questions avec cette netteté qui permet au bon sens tout seul de les résoudre.

Cette bonne troupe de la politique, vous contribuez, messieurs, à la recueillir, à la grouper, à l'exercer. Sans vous, nos recrues, leur temps fini, se disperseraient et retomberaient dans l'inertie. Vous les tenez en haleine. Vous leur faites faire leurs vingt-huit jours, vous les conviez aux grandes manœuvres. Ainsi, vous entretenez notre œuvre et lui faites porter tout son fruit.

C'est que les sciences que nous essayons de débrouiller, de constituer, ne sont pas des sciences désintéressées. Elles sont essentiellement humaines, j'oserais dire citoyennes, et de cette partie de l'humanité où nous sommes nés, où nous voulons mourir, la cité, la patrie *in qua et vivimus et movemur et sumus*. Rien de ce que nous enseignons qui ne soit et ne doive être réglé sur ce dessein. Si nous dégageons quelque lumière, c'est que nous l'avons allumée à ce foyer. Et je loue, en votre Société, la vaillante et féconde exploitation de cette culture qui est le meilleur titre de notre enseignement.

Persévérons donc, messieurs. Continuez-nous, continuez-vous; et l'École vivra, ayant témoigné sa capacité de vivre. Retenez encore cette leçon, — je l'ai reçue trop souvent de l'histoire que j'ai étudiée, j'ai tâché que mon enseignement en fût pénétré : — C'est que le culte de la patrie n'est pas le culte d'un Dieu caché, le culte d'un Dieu inconnu; il n'est rien, s'il n'est amour pour un Dieu vivant en chacun de nous, autour de nous; il n'est rien, si la patrie est une abstraction, un terme, fût-ce le terme suprême d'une algèbre sociale; s'il n'exprime qu'une cité

déserte, une terre desséchée, sans sillons et sans tombeaux ; si cette patrie immatérielle créée par chacun à son image, pour son usage, selon son idéal, au gré de ses doctrines, de ses désirs, de son orgueil, de ses intérêts, se détache de la patrie réelle, celle du sol et des hommes, pour s'évanouir dans l'espace comme un ballon qui s'enfuit vers le vide ; si, tout en se flattant, enfin, d'aimer la cité, les citoyens ne l'aiment qu'en leur utopie, en leur amour-propre, et ne l'aiment pas où seulement elle doit être connue et aimée, en leurs concitoyens, en leurs frères, dans les ancêtres communs.

Pour vous aimer, connaissez-vous, et efforcez-vous de vous comprendre. Il n'en est qu'un moyen : soyez tolérants les uns envers les autres. Ne poussez pas l'orgueil de vos idées jusqu'au mépris des idées d'autrui. Rappelez-vous que cette belle conception, cette bienfaisante idée de la tolérance est sortie chez nous de l'expérience même des dissensions civiles et des dissensions religieuses ; qu'elle est un des titres de l'âme française et que, dans le monde entier, on fait à ceux qui l'ont prêchée et pratiquée cet honneur de leur donner, par excellence, le nom dont se réclame notre École : les politiques. Considérez que cette tolérance est non seulement la condition de toute intimité, de tout charme dans la société, mais l'essence même de cette liberté qui domine et gouverne toutes les autres, sans laquelle il n'y en a point d'autres qui valent, la liberté de penser, garantie de la liberté de conscience. Ce qui est la dignité de la vie humaine en est ainsi la douceur ; fanatisme et pédanterie se rencontrent aux extrémités, et il se fait là, le plus fâcheusement du monde, d'étranges chutes de la superbe en la sottise.

Soyez donc tolérants, messieurs, avec esprit, avec

bonté. Il y faut autant de l'un que de l'autre, et ne croyez point, en cela, abaisser votre pensée ni compromettre votre liberté. La tolérance n'est pas plus l'indifférence morale, que l'hospitalité, qui honore les peuples, n'est le cosmopolitisme, qui les dissout.

FIN

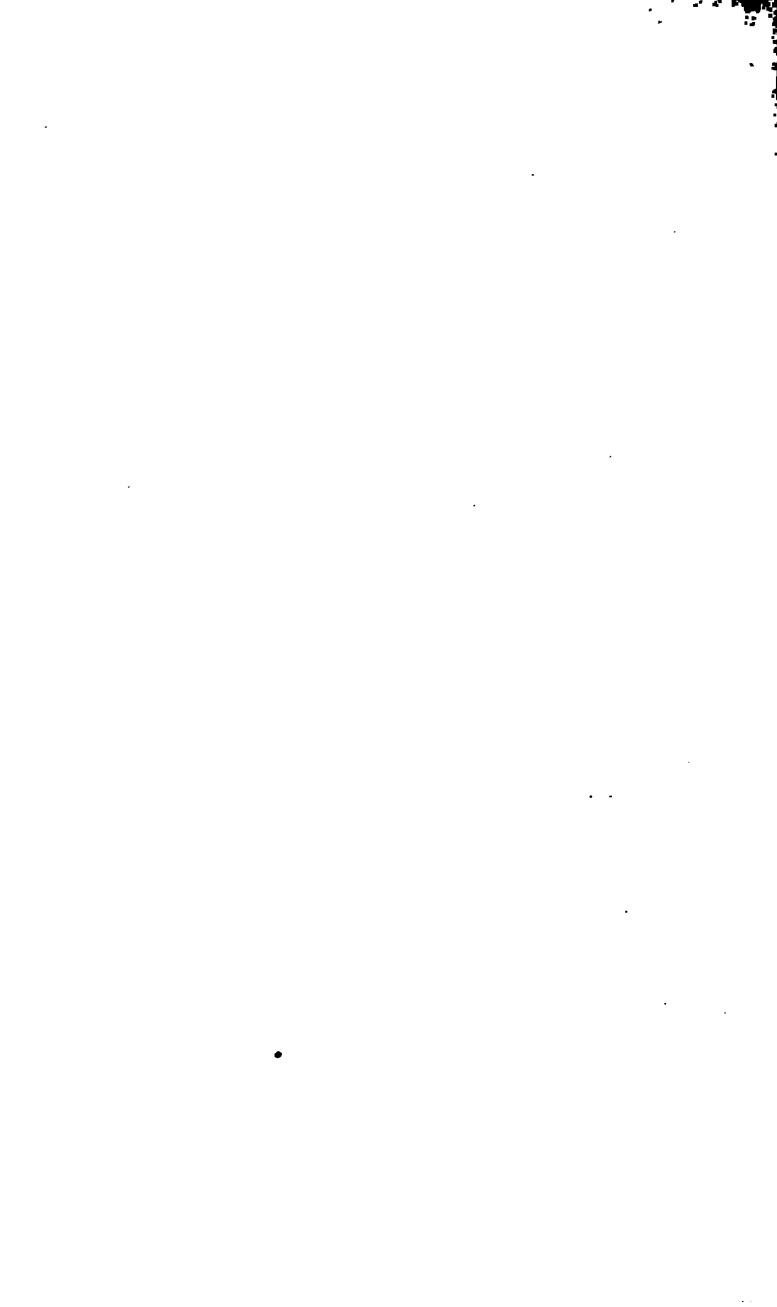


# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
MONTAIGNE, ÉTUDES PAR G. GUIZOT. . . . .	1
PASCAL.. . . .	15
CROQUIS NORMANDS. — I. MAUPASSANT . . . . .	28
— II. EUGÈNE BOUDIN . . . . .	34
VUES SUR L'HISTOIRE. — I. TAINÉ ET SAINTE-BEUVE. . . . .	45
— II. SAINTE-BEUVE ET LES HISTORIENS.. . . .	59
L'EMPEREUR BASILE, TUEUR DE BULGARES. . . . .	70
LES VOYAGES DU MARQUIS DE NOINTEL. . . . .	83
LE DRAME DES POISONS. . . . .	107
LA COMTESSE POTOCKA. . . . .	125
NOTES SUR LA CAMPAGNE DE RUSSIE. . . . .	137
LE MARÉCHAL DE CASTELLANE. . . . .	151
NAPOLÉON ET SA FAMILLE. . . . .	169
WATERLOO.. . . .	199
L'ALBUM D'UN ANCIEN MINISTRE. . . . .	213
SOUVENIRS DE LA VIE POLITIQUE EN PROVINCE. . . . .	227
LA FRANCE ET LA PRUSSE APRÈS 1871. . . . .	243
LES MÉMOIRES DE BISMARCK. . . . .	255
SCIENCE ET PATRIE.. . . .	273

---





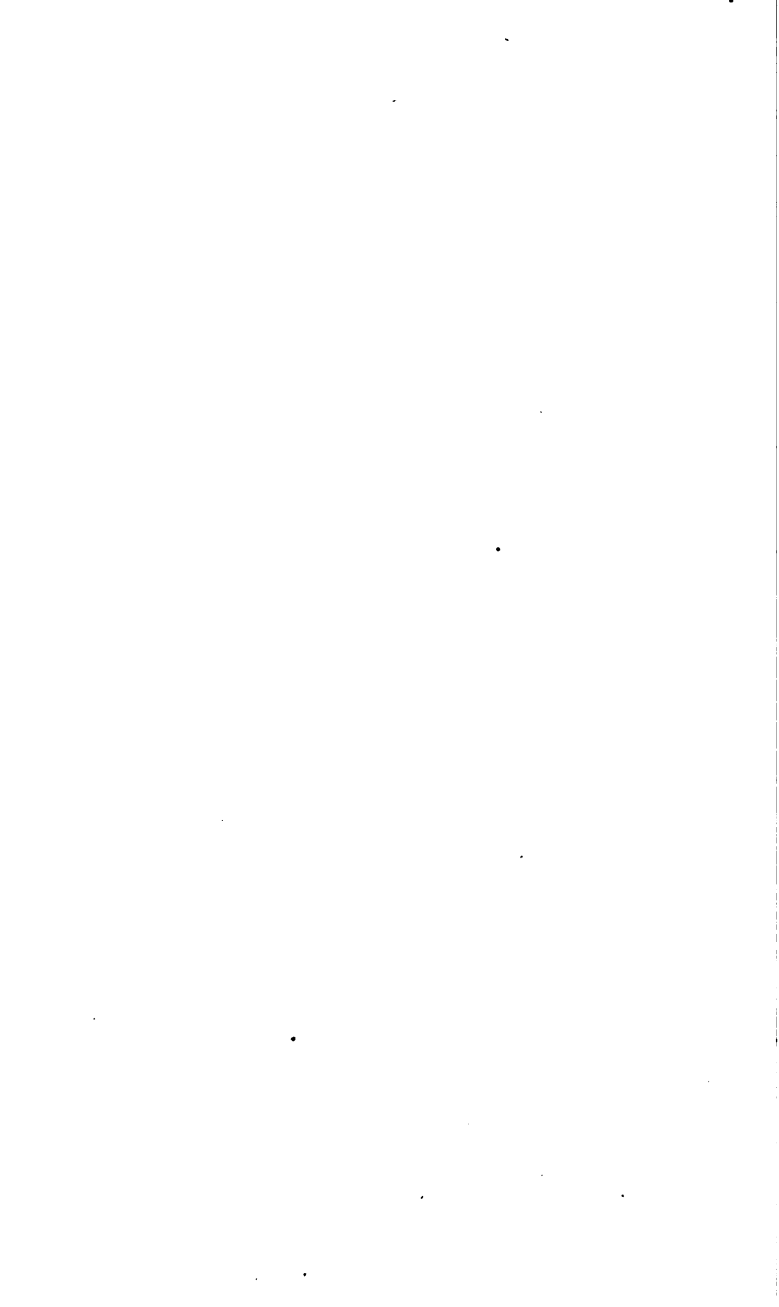


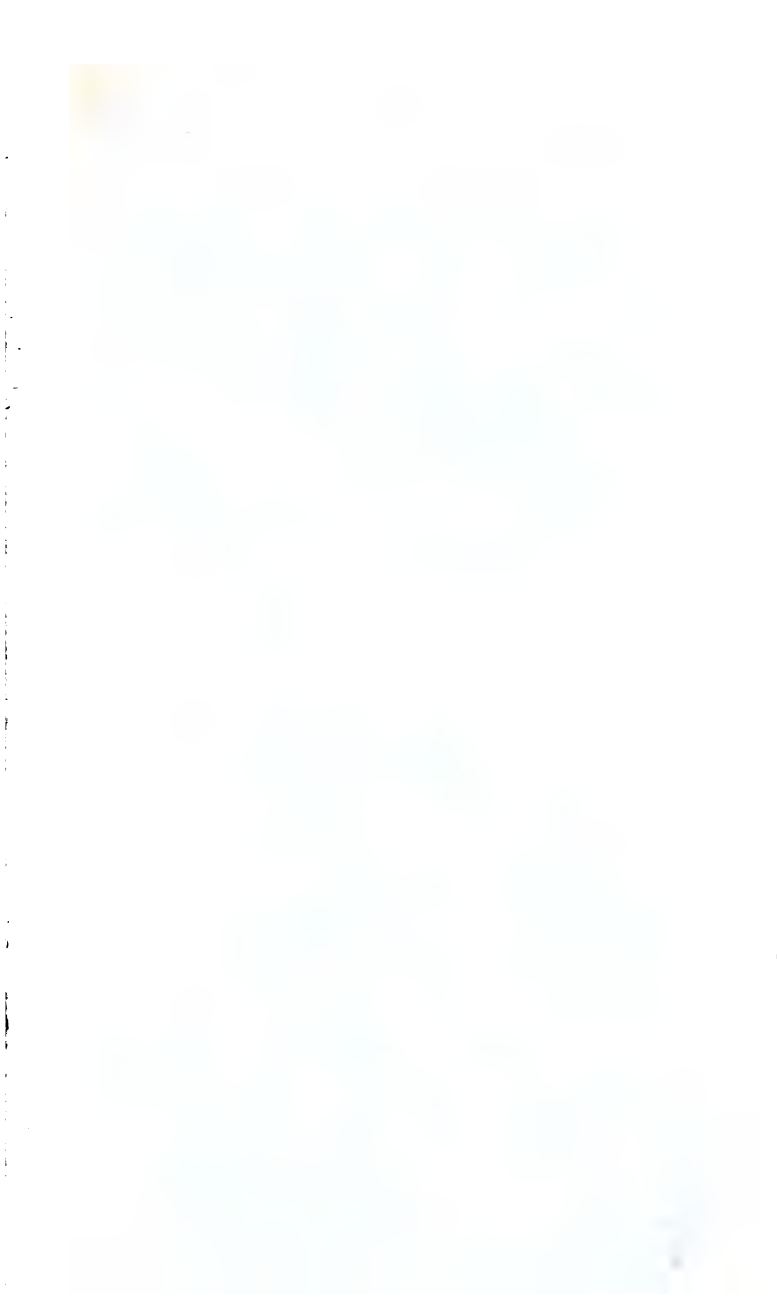
**PARIS**

**TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>**

**8, RUE GARANCIÈRE**

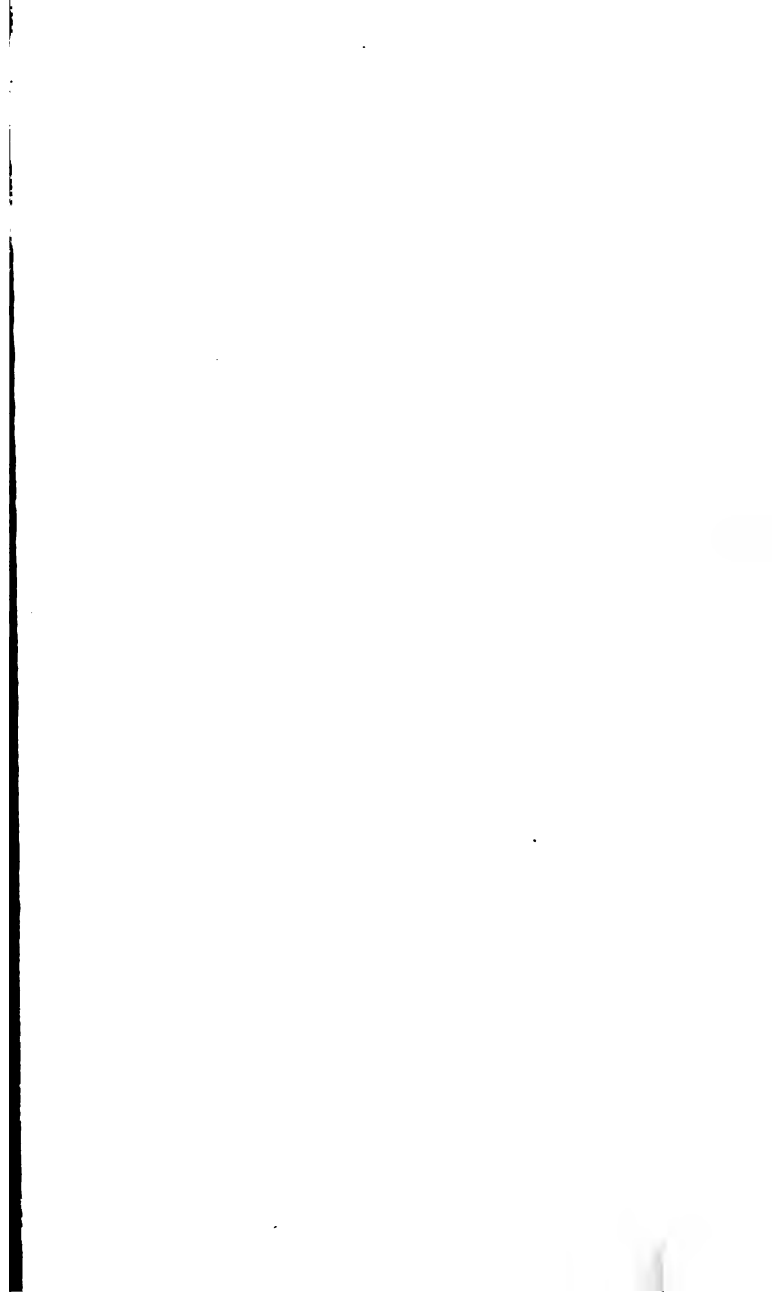


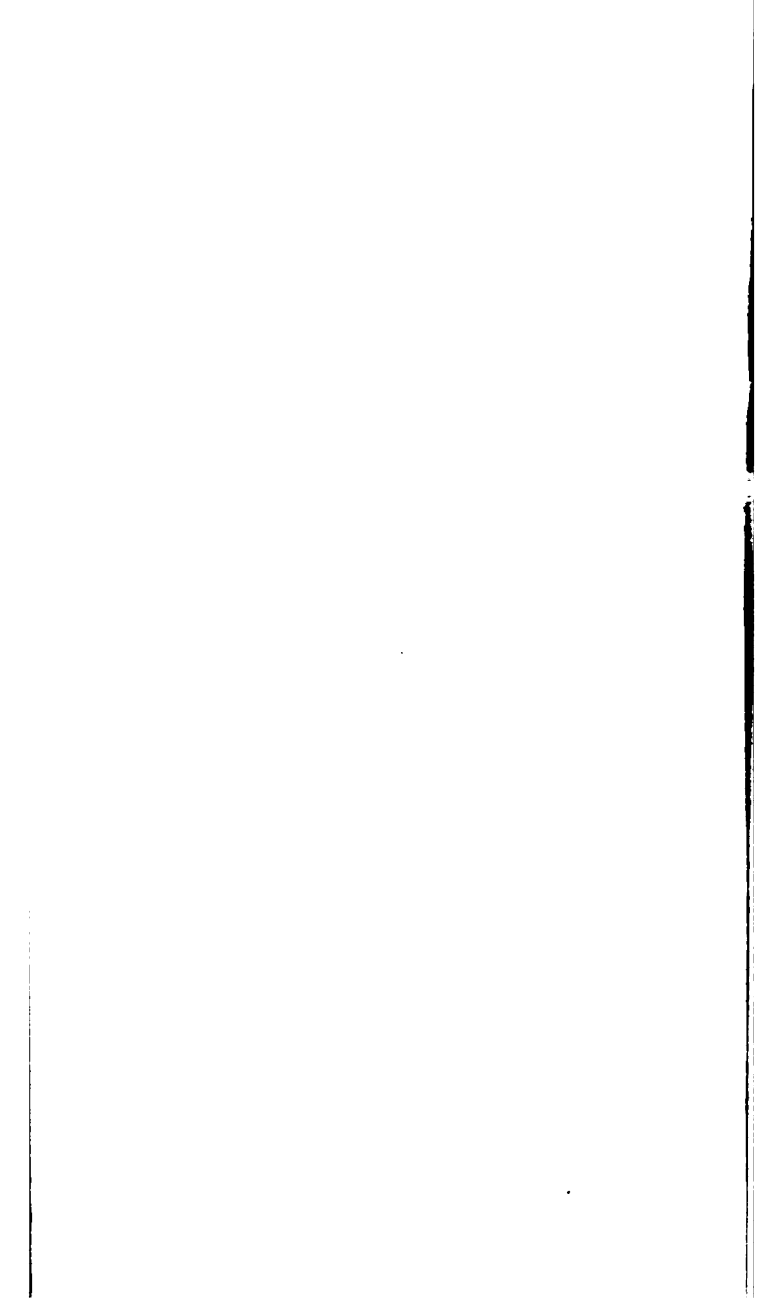


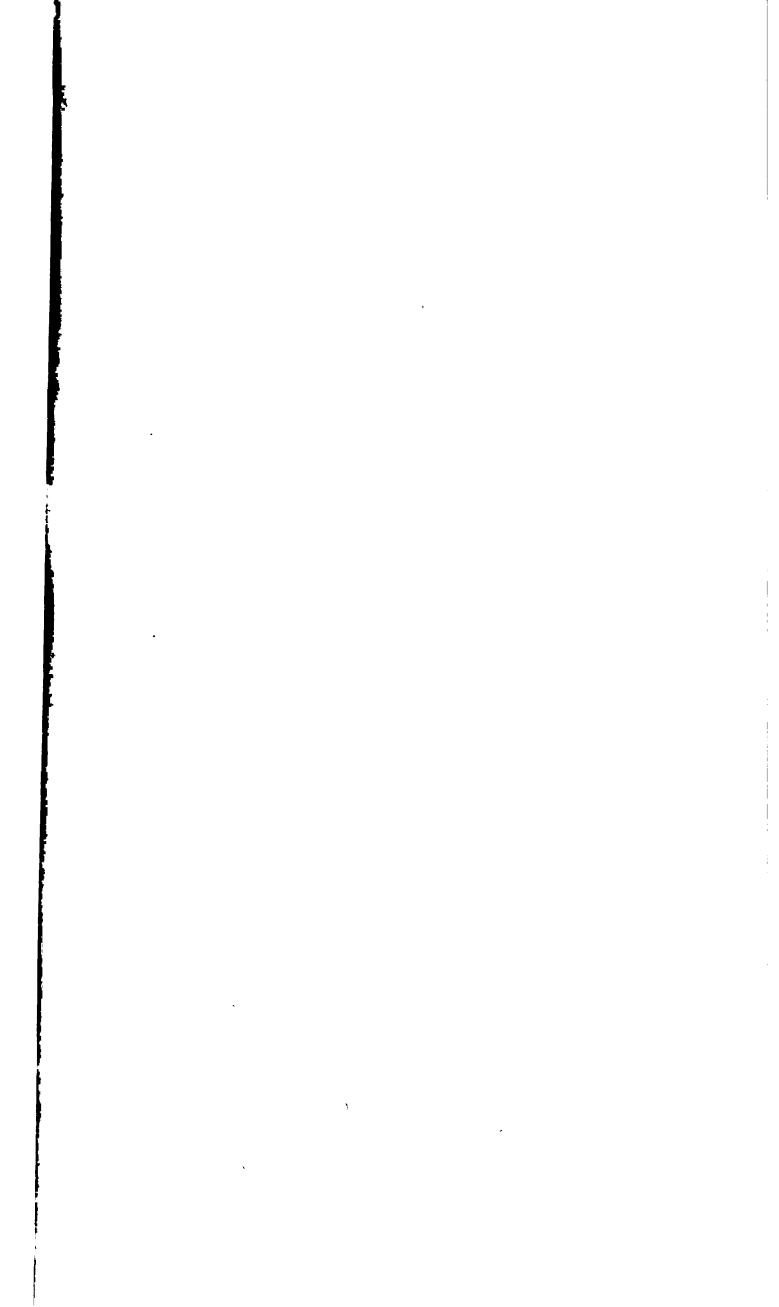


## A LA MÊME LIBRAIRIE

- L'Odyssée d'un ambassadeur : Les Voyages du marquis de Nointel* (1670-1680), par Albert VANDAL, de l'Académie française. 2<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8<sup>o</sup> avec quatre héliogravures. 7 fr.
- Mémoires de la comtesse Potocka** (1794-1820), publiés par Casimir STRYIENSKI. 7<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8<sup>o</sup> avec un portrait en héliogravure et un fac-similé d'autographe. . . . 7 fr. 50
- Les Souvenirs du général baron Paulin (1782-1876)**, publiés par le capitaine du génie PAULIN-RUELLE, son petit-neveu. Un vol. in-48. . . . . 4 fr.
- Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862.**
- Tome I<sup>er</sup> : 1804-1823. 4<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8<sup>o</sup> avec un portrait en héliogravure et un fac-similé d'autographe. . . 7 fr. 50
- Tome II : 1823-1831. 4<sup>e</sup> éd. In-8<sup>o</sup> avec une héliogravure. 7 fr. 50
- Tome III : 1831-1847. 3<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8<sup>o</sup> avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50
- Tome IV : 1847-1853. 2<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8<sup>o</sup> avec une héliogravure. . . . . 7 fr. 50
- Tome V : 1853-1862. 3<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8<sup>o</sup> avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50
- Mémoires du général baron de Marbot.** 45<sup>e</sup> édition. Trois vol. in-8<sup>o</sup>. Prix de chaque vol. . . . . 7 fr. 50
- Mémoires du général baron Thiébault**, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand CALMETTES. (1769-1820.) 9<sup>e</sup> édition. Cinq vol. in-8<sup>o</sup> avec portraits. Prix de chaque vol. . . . . 7 fr. 50
- Journal du général Fautin des Odoards. Étapes d'un officier de la Grande Armée, 1800-1830.** Un vol. in-8<sup>o</sup>. . 7 fr. 50
- Souvenirs de guerre du général baron Pouget**, publiés par Mme DE BOISDEFRE, née POUGET. Un vol. in-48. 3 fr. 50
- Le maréchal Canrobert.** Souvenirs d'un siècle, par Germain BAPST. Tome I<sup>er</sup>. 4<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8<sup>o</sup> avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50
- Campagnes d'Afrique, 1835-1848.** Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux Bugeaud, Clauzel, Valée, Canrobert, Foray, Bosquet, et les généraux Changarnier, de Lamoricière, Le Flô, de Négrier, de Wimpffen, Cler, etc. In-8<sup>o</sup> accompagné d'un fac-similé d'autographe. . . . 7 fr. 50
- Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie** (1849-1882). Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux Baraguey d'Hilliers, Niel, Bosquet, Pélissier, Canrobert, Vaillant, et les généraux Changarnier, Cler, Mellinet, Douai, etc. In-8<sup>o</sup> accompagné de cartes. . . . 7 fr. 50







14 DAY USE  
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

# LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or  
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

27Apr'57GB

REC'D LD

MAY 7 1957

3Apr'59KK

REC'D LD

MAR 28 1959

16Jun'59RB

REC'D LD

JUN 8 1959

5Aug'60TD

IN STACKS

JUL 22 1960

REC'D LD

AUG 23 1960

20:lov'64VR

REC'D LD

NOV 19 '64-11 AM

III 15 1998


LD 21-100m-6,'56  
(B9311s10)476

Gen  
Univers.  
Bern



YB 80571

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C061406283

